

Ph0392



FRANTEECLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARLINE LEFRANCQ

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : COMBAT 01-34

Reg. Com. Seine : 25.196

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

N° 184

JANVIER 1924 (1)

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE... 18 Fr.
ÉTRANGER... 20 Fr.

LE NUMÉRO... UN FRANC

MADemoiselle de la TOUR-DU-PIN

Au mois de juillet 1692, la France était en guerre, depuis quatre ans bientôt, avec la plupart des autres pays d'Europe. Elle avait à faire face à la puissante coalition connue sous le nom de ligue d'Augsbourg, qui avait réuni contre elle, l'Empereur, les princes d'empire, la Suède, l'Espagne, puis la Hollande, et à laquelle Guillaume d'Orange avait apporté l'appoint de l'Angleterre et de sa flotte, lorsqu'en 1688 il s'était emparé du trône de son beau-père, Jacques II. En outre, depuis deux ans, le duc de Savoie, dont le concours était loin d'être négligeable, en raison de la situation géographique de ses États, qui faisait de lui, comme on disait, le « portier des Alpes », avait adhéré à la ligue.

La prise de Philippsburg, de Mons et de Namur, la destruction des principales villes du Palatinat, la victoire de Fleurus, le désastre de la Hougue, avaient déjà marqué les phases les plus importantes de cette lutte, qui s'était jusque-là déroulée hors de nos frontières, quand Victor-Amédée de Savoie, commandant en personne une armée d'invasion



comptant 35.000 fantassins et 10.000 cavaliers, pénétra par le col de Vars, dans la vallée dauphinoise du Queyras.

Mais le duc allait trouver en face de lui tout à la fois un général habile, tenace et réfléchi, Nicolas de Catinat; des troupes chez lesquelles la valeur et le bon entraînement devaient suppléer à l'infériorité du nombre; et, enfin, des populations animées d'un patriotisme le plus ardent. Aussi, de cette incursion sur notre territoire, il ne resterait aux alliés, après deux mois de campagne, que la satisfaction toute relative d'avoir, sans pouvoir s'y maintenir, envahi le Dauphiné.

Dès le 3 août, les hostilités commencèrent. Le comte de Schomberg, l'un des lieutenants de Victor-Amédée II, mit le siège devant Château-Queyras dont le gouverneur, M. de Lesches, fut sommé de se rendre. A l'officier chargé de la sommation, ce gouverneur répondit bravement : « Vous devez connaître les Français; nous vous

RÉSISTANCE AU FROID

L'administration préventive de **CARLINE LEFRANCQ**

exerce une action empêchante vis-à-vis des

REFROIDISSEMENTS - HÉMORRAGIES - INTOXICATIONS - INFECTIONS

recevrons comme il convient. » Et Catinat put accourir à temps pour dégager la petite place forte, contraignant Schomberg à lever son camp.

Dans le même moment, le duc de Savoie, avec 20.000 soldats, investissait Embrun. Le marquis de Larrey, chef de la garnison, disposait pour tout effectif, d'environ 3.000 hommes, et pour toute artillerie, de dix petits canons, sur lesquels trois seulement étaient munis d'affûts. Encore ces trois canons ne servirent-ils que rarement, parce que, suivant la relation de l'ingénieur Robert, « on avait de boulets que ceux qu'on faisait chaque jour, qui ne valaient rien, et ceux que les ennemis nous envoyaient. »

Embrun tint néanmoins jusqu'au 15 août, et fit une défense héroïque. Mais ce jour-là, le gouverneur dut se résoudre à capituler. Le duc de Savoie émit la prétention de « retenir prisonnières de guerre les troupes décimées ».

« Mes soldats et moi, répondit Larrey, nous ne manquons ni d'épées, ni de cœur. Plutôt que de consentir à une telle capitulation, nous nous envenimeons sous les murs de la place. » Victor-Amédée II céda. « La garnison obtint les honneurs de la guerre: elle devait sortir avec armes et bagages, tambour battant, drapeaux déployés, balle en bouche et mèche allumée. La capitulation lui interdisait de servir, pendant le reste de la campagne contre le duc de Savoie et ses alliés. Exception était faite en faveur du marquis de Larrey, qui était laissé libre de servir de sa personne avec quatre aides de camp. » C'est dans ces conditions que, le 16 août, les défenseurs d'Embrun, quittèrent la place.

Quatre jours plus tard, l'avant-garde des alliés pénétrait dans Gap qu'elle incendia après avoir mis au pillage la cathédrale, et sept cent quatre-vingt-dix-huit maisons (sur neuf cent cinquante-trois qu'en comptait la ville) furent brûlées.

Ce fut la dernière « victoire » des envahisseurs. Pendant que Victor-Amédée II, atteint de la petite vérole, était immobilisé à Embrun, Catinat avait pris à Pallon, sur les escarpements qui dominent la Durance, une position d'où il couvrit Briançon et Grenoble et menaçait les derrières de l'ennemi. Dès lors, et jusqu'à l'heure où les alliés, talonnés par l'armée française, durent

battre en retraite sur le Piémont, les deux partis demeurèrent dans une expectative prudente.

Mais, « tandis que les gens de guerre restent l'arme au pied sur leurs positions, de nouveaux acteurs entrent en scène. Ce sont les montagnards dauphinois, ce sont les propres fils de la terre violée par l'étranger, et, à leur tête, comme dans notre épopée nationale de la guerre de Cent ans, une héroïne. La chasse en montagne et ses dangers, les traditions encore vivaces des guerres religieuses du XVI^e siècle, entretenaient, chez les populations du Dauphiné, des aptitudes belliqueuses. Sans parler de la Noblesse, qui, dans ses châteaux et ses maisons fortes, conservait encore de véritables arsenaux, il n'était pas un paysan

qui ne pût monter, accroché au manteau de sa cheminée, une arquebuse de chasse ou quelque hallebarde rouillée, héritage d'un vieux partisan de Lesdiguières ou de la Ligue. Dans les parties du territoire que des obstacles naturels protégeaient contre l'atteinte immédiate de l'invasion, la population prit spontanément les armes. Il y eut ainsi une véritable levée en masse dans le Trièves, au nord de la forteresse du Dévoluy, et dans les montagnes du Diois et des Baronnies, à l'ouest du fossé du Buech. A leur tête, les montagnards mirent les rares gentilshommes qui ne servaient pas comme officiers dans les troupes royales, ceux que l'âge retenait dans leurs patrimoines, et même, comme dans les Baronnies, une femme.

« La Jeanne-d'Arc dauphinoise, Philis de la



PHILIS DE LA TOUR-DU-PIN DE LA CHARGE
par F. LEGRIP. — Musée de Versailles.



NOUS GARANTISSONS que la **CARNINE LEFRANCO**
ne contient **NI SANG, NI ALBUMINE AJOUTÉE**
mais **SEULEMENT** du **Suc musculaire de Bœuf CONCENTRÉ**

En solution sucrée glycinée



A. Chanteau

Docteur VAQUEZ

Tour-du-Pin de la Charce, vivait avec sa mère, la marquise de la Charce, dans leurs domaines des Baronnies ou bien à Nyons, chef-lieu de ce petit pays du Dauphiné. Sa famille s'attribuait une origine commune avec la maison de la Tour-du-Pin, dernière branche de la dynastie indépendante des Dauphins du Viennois. À l'époque de l'invasion, son père était mort; ses frères servaient loin des Alpes. En leur absence, mademoiselle de La Tour-du-Pin assumait, à l'égard des vassaux de sa famille, le devoir féodal de protection et de commandement.

« Par calcul, les alliés épargnaient généralement les protestants et les nouveaux convertis. (Cette campagne, rappelons-le, ne suivait que de sept ans la révocation de l'Édit de Nantes). Schomberg avait soin d'envoyer des postes de sauvegarde dans leurs fermes et leurs châteaux. Inutiles habiletés. Sourds aux avances des traîtres, les protestants du Dauphiné trompèrent à la fois les espérances des coalisés et les craintes de Louis XIV. Refoulant dans leur cœur des ressentiments trop légitimes, ils témoignèrent d'un patriotisme supérieur à tout éloge et confondirent absolument leur cause avec celle des autres habitants de la province, avec celle des autres Français.

« Parmi les protestants et les nouveaux convertis du Dauphiné, les plus aptes à porter les armes prirent du service dans les troupes royales, les autres se joignirent à la levée en masse des populations. Mademoiselle de la Tour-du-Pin était une nouvelle convertie, et la plupart des vassaux qu'elle arma étaient eux-mêmes des nouveaux convertis ou des protestants. C'est en les exhortant, par ses conseils et son exemple, à faire leur devoir, qu'elle acquiesça ses titres les mieux vérifiés, à la reconnaissance nationale ».

Le rôle joué par Phillis de la Tour-du-Pin de la Charce, au cours de la campagne de 1692, se trouve ainsi défini de la façon la plus juste et la plus hautement honorable. Il ne nous en paraît pas moins intéressant de citer des appréciations qui furent portées sur elle par ses

contemporains, dès le lendemain des événements.

« Mademoiselle de la Charce, disait le *Mercur de France*, a empêché la désertion des peuples depuis les environs de Gap jusqu'aux Baronnies; elle s'est mise à leur tête, a fait couper les ponts, garder les passages, empêché les ennemis de pénétrer au-delà de Gap. Cette amazone, ayant informé les généraux de tout ce qu'elle avait fait, en fut approuvée et complimentée, et de leur aveu, elle fit armer tout ce qu'elle put de monde pour le service du Roi et de la province. »

En septembre 1693, M. de Larrey écrivait à Phillis de La Tour-du-Pin : « Vous rassurées si fort le pays, l'année dernière, que nous vous devons la tranquillité qui s'y conserve. » Et sur l'avis de ce même marquis de Larrey, le roi lui accorda une pension de 2.000 livres, puis fit placer au trésor de Saint-Denis, son portrait, l'écusson de ses armes, son épée et son pistolet.

Lorsque, battant en retraite sur le Piémont, les ennemis, à la fin de septembre, eurent évacué les plaines et les vallées du Dauphiné, Phillis revint près de sa mère, à Nyons, où elle devait mourir onze ans plus tard.

Quant à Catinat il reçut en 1693, le bâton de Maréchal de France. Louis XIV sanctionnait ainsi la légitime et durable popularité qui a perpétué, surtout dans les Alpes, le nom de ce grand homme de guerre et de ce bon citoyen. « Chemin de Catinat », « Crête de Catinat », « Pré de Catinat », « Camp de Catinat », tels sont les noms dont la tradition décore les chemins qu'il a tracés, les crêtes qu'il a défendues, les positions qu'il a occupées, et même parfois, comme il arrive pour le camp du Roux, dans le Queyras, celles qui ont été inaugurées par ses prédécesseurs ».

Et, le 4 octobre suivant, le « Père La Pensée » — comme l'appelaient ses soldats — triomphait des alliés, sur leur propre terrain, par l'éclatante victoire de la Marsaille.

(Historia.)

Henri ROUVRAY.



NICOLAS DE CATINAT
par C. VERNEUIL. — Musée de l'Armée.
(Ph. Girardot)

**GARNINE
LEFRANÇO**
SEULE PRÉPARATION
A BASE EXCLUSIVE
DE JUS DE CUISSÉS DE BŒUF GRUES
CONCENTRÉ



RÉSULTATS IMMÉDIATS ET DURABLES

DANS TOUTES LES MALADIES DÉPENDANT
D'UN AFFAIBLISSEMENT DE L'ORGANISME

De 1 à 5 cuillères à bouche par jour, pure
ou étendue d'un liquide quelconque, eau miné-
rale ou naturelle, thé, lait, etc. (pas de bouillon).
FROID ou TIÈDE

Dépôt Général: ÉTABLI FUMOUZE, 78, Faub. St Denis-PARIS

LA FIN D'UNE COLLECTION

On se rappelle la fâcheuse aventure de ce collectionneur d'objets macabres, funèbres et criminalistes dont la plus belle pièce, — le faux col d'une victime célèbre, — fut lavée, empesée, repassée par une chambrière zélée, mais peu documentaire.

Pareille aventure arriva, voilà tantôt quelques années et même un peu plus, à un vieux gentilhomme que je connaissais, et qui s'appela le marquis de Bois-Lamothe.

Un rude homme dans son temps que le marquis ! Riche, solide, beau gars, inlassable tresseur de jupes, craignant pas Dieu et camarade du diable, Bois-Lamothe était la terreur de tous les maris des voisinages.

Je dis des voisinages, au pluriel, car le marquis, alors grand propriétaire foncier en même temps que nature frivole et baladeuse, changeait de voisinage comme de chemise.

Hélas ! on ne peut pas être et avoir été, comme l'a si bien observé Francisque Sarcey, notre oncle à tous.

Le marquis de Bois-Lamothe avait vieilli, ses anciennes bonnes amies aussi.

D'hypothèques en licitations (7), les biens domaniaux du marquis s'étaient envolés aux quatre vents des enchères publiques.

Ses écus avaient tellement sonné qu'une aphonie cruelle s'en était suivie, et tant trébuché que l'œil le plus exercé n'en trouvait plus trace, hormis pourtant dans la bourse des autres.

Seul, un vieux petit bien patrimonial s'était conservé intact, trop intact même, car, depuis vingt ans, nul jardinier n'en avait foulé le sol et nul bûcheron attenté à la hauteaine poussée des châtaigniers héréditaires.

Revenu de tout, solitaire, le marquis s'était un beau jour découvert, en son vieux cœur parcheminé, une fibre fraîche, une fibre toute neuve qui vibrât maintenant comme toute une florissante manufacture de harpes.

Bois-Lamothe avait été pris de la manie, de la rage, du délire de la collection.

Et la drôle de collection !

Le marquis collectionnait les haricots écossés.

Imaginez-vous 4.500 haricots dont les plus semblables hurlaient encore — pour l'œil d'un amateur — de disparatisme.

Il y en avait des blancs, des noirs, des bleus, des rouges, des violets. Il y en avait des rayés, des chinés. Il y en avait des jaune et violet, des bleu et orange, des rouge et vert.

Cette collection, que Bois-Lamothe savait par cœur, à un spécimen près, et qu'il aimait comme une seconde famille, était contenue tout entière dans un vaste saladier, tout prêt à déborder.

Et chaque matin, le marquis se disait, dans la langue du grand siècle : « Faudra pourtant que je la classe ! Faudra pourtant que je la classe ! »

Mais chaque soir tombait sur la plaine sans qu'elle fût classée, la précieuse collection.

C'était par une radieuse matinée de printemps.

Bois-Lamothe venait de sortir avec son vieux chien et son vieux fusil pour tuer de jeunes lapins.

Peu après, la cloche rouillée du château rendit des sons, des sons voilés, déjà pas trop agréables en eux-mêmes, mais rendus plus inhospitaliers encore par le grincement decourtois de la tringle oxydée.

Une manière de vieille servante, vilaine, extraordinairement malpropre, et parlant le français comme si elle avait été élevée dans un pensionnat de vaches espagnoles, vint ouvrir :

— Qui qu'est-ce que vous voulez ?

— M. le marquis de Bois-Lamothe,

— Il est pas là.

— Va-t-il rentrer bientôt ?

— Je sais-t-y, moi ! Je sais-t-y !

Devant cet accueil contestable, les visiteurs prirent le parti de pénétrer :

— Je suis le neveu de M. de Bois-Lamothe, dit le monsieur, et voici ma femme. Nous attendrons mon oncle au château.

La marche, le grand air avaient sans doute donné de l'appétit aux visiteurs, car la jeune femme s'écria :

— Si on préparait le déjeuner, en attendant ?

Consultée, la vieille petite servante leva au ciel ses vieux petits bras, marmottant son éternel : « Je sais-t-y, moi ! Je sais-t-y ! »

La nièce du marquis prit alors un ton d'autorité :

— Allez me chercher des œufs ! Tordez le cou à un canard ! Et plus vite que ça !

Puis, furetant dans les appartements, elle découvrit le fameux saladier aux haricots.

..

Alors se passa un fait, probablement unique dans l'histoire des collections.

La jeune femme fit cuire la collection. Quand la collection fut cuite, la jeune femme la fit égoutter soigneusement.

Ensuite la jeune femme mit la collection dans une poêle avec du beurre et de l'oignon coupé en tranches minces.

Tout de suite, l'antique castel des Bois-Lamothe sentit bon.

Le feu clair léchait la poêle qui chantait la vie, qui chantait l'amour, qui chantait la gloire.

Justement le marquis rentrait.

Je laisse à deviner les *bonjour*, *mon oncle* qui accueillirent le vieux gentilhomme.

Le couvert était dressé.

On servit une bonne omelette au lard, et puis un bon canard, et puis...

Et puis...

Et puis... les haricots !

Bois-Lamothe ne s'y trompa pas une seconde.

Il reconnut ses haricots blancs, ses noirs, ses bleus, ses rouges, ses violets. Il reconnut ses haricots jaune et violet, bleu et orange, rouge et vert.

Le marquis se leva tout droit, battit l'air de ses grands bras secs et s'effondra en arrière sur une vieille pendule, qui n'avait sûrement pas marqué vingt minutes depuis Henri IV.

Il était mort.

Moralité : Blaguez les collectionneurs tant que vous voudrez, mais ne leur faites jamais manger leur collection même à l'oignon. Alphonse ALLAIS.

LA CROISSANCE DES ENFANTS qui s'accompagne souvent d'amaigrissement et de faiblesse, est une cause d'inquiétude pour les familles. A la dose de 1 à 2 grandes cuillerées, la CARNINE LEFRANCQ constitue un suraliment incomparable : : : : DONT LES EFFETS SONT TOUJOURS TRÈS RAPIDES : : : :

Quand un compte embrouillé ne peut se régler exactement (ce qui est généralement le cas), on se fait des concessions réciproques, et l'on prend une espèce de moyen terme relativement à la somme due; c'est un tel règlement qu'on appelle une *cote mal taillée*, expression qui se trouve dans cet exemple :

Le régent demanda l'avis à Besons, qui barbouilla et qui proposa une cote mal taillée. (SAINT SIMON, 426).

Voilà pour le sens; maintenant d'où vient l'expression ?

Autrefois, il était d'usage, dans quelques endroits, de marquer par des coches (entaillées) la quantité des fournitures que l'on achetait à crédit chez le boucher et le boulanger, les journées que l'on faisait, etc., sur un morceau de bois fendu en deux dont chacun des deux intéressés gardait une moitié; et, par synecdoque, on donnait également le nom de coche à ce morceau de bois, comme l'apprend le *Glossaire du Centre de la France*, en citant ces exemples :

*Avez-vous vos journées en coche, sur la coche ?
Il a une bonne coche chez le boulanger.*

Puis le mot *cote* se serait substitué à *coche* par une confusion résultant de la ressemblance, et c'est ce qui a fait dire, quand, rapprochant les deux moitiés de la coche, on trouvait que les marques de l'une ne se rapportaient pas à celles de l'autre, que c'était une *cote mal taillée* (entaillée).

Or, attendu que, selon toute probabilité, un tel fait amenait le partage de l'erreur entre le débiteur et le créancier, il en est résulté que l'on a dit plus tard, en parlant d'un compte que l'on arrêtaient en rabattant quelque chose de part et d'autre, sans l'examiner exactement, que l'on *faisait une cote mal taillée*, c'est-à-dire, qu'on agissait comme lorsqu'on a fait une cote mal taillée. Beaucoup d'expressions proverbiales, parmi lesquelles je citerai, par exemple : « brûler ses vaisseaux », sont composées des mots qui se mettraient après : *agir comme lorsqu'on...* dans le cas où la comparaison serait rétablie avec tous ses termes. E. MARTIN.

MUSÉE DU LUXEMBOURG. — PARIS.



TIREURS D'ARBALÈTE
Tableau d'Eugène BULAND.

QUAND NOUS ::
:: SERONS VIEUX

En fermant un peu les yeux
Je nous vois, moi déjà vieux
Et toi déjà presque vieille;
Ils seront loin nos beaux jours.
Mais je te dirai toujours,
Des mots très doux à l'oreille!

Ah! certes, l'on changera
Quand la vieillesse viendra
Avec son triste cortège!
Le temps radera ton front
Et tes cheveux noirs seront
Comme saupoudrés de neige.

Ta taille s'alourdira...
Mais mon vieux cœur t'aimera
Plus que je ne puis le dire,
Car, malgré tes cheveux gris,
Ta bouche et tes yeux flétris
Auront le même sourire!

Puis, si Dieu daigne bénir
Les époux qu'il vient d'unir,
Il nous enverra ses anges;
Et nous verrons, triomphants,
Les enfants de nos enfants
Bégayer parmi leurs langes!

Mais, en attendant demain,
Cueillons les fleurs du chemin,
Oublieux des immortelles...
Car, lorsque nous partirons,
Là-haut nous rajeunirons
Pour des amours éternelles!

Théodore BOTREL.

LE PROFESSEUR VAQUEZ



Né à Paris, en 1860, Louis-Henri Vaquez fit ses études au Lycée Condorcet.

Interne des Hôpitaux en 1884, dans les services de Letulle, de Fournier, de Périer et de Potain, chez qui il fut aussi chef de laboratoire

en 1890, il devenait chef de clinique de la Faculté, de 1892 à 1894. En 1895, il était nommé médecin des Hôpitaux, et arrivait à l'agrégation en 1898.

Chargé de conférences de thérapeutique de 1898 à 1907, il obtenait, en 1918, la Chaire de pathologie interne de la Faculté.

Les travaux du professeur Vaquez sont très nombreux, et ont fait de lui un spécialiste réputé des maladies de cœur.

Ces travaux se rapportent aux maladies des veines et aux coagulations sanguines, intra-vasculaires, aux maladies du cœur et du système artériel, notamment à l'électrocardiographie, à l'examen de la perméabilité rénale, aux arythmies; l'étude du pouls lent permanent, de la tachycardie paroxystique, des extra-systoles y tient une grande place.

On y trouve aussi des recherches sur les polyglobulies, les leucémies, les anémies et sur leur traitement. Enfin, le professeur Vaquez a donné, dans la Bibliothèque d'Hygiène thérapeutique, un livre sur l'Hygiène des maladies du cœur (1899).

Il a donné également, chez Baillière (1918), en collaboration avec le Dr Bordet, un volume sur le cœur et l'aorte (*Etudes de Radiologie clinique*); et un volume sur les Arythmies (leçons publiées par le Dr Esmein) 1911.

Directeur, depuis 1908, des *Archives des maladies du cœur, des vaisseaux et du sang*, qu'il a fondées, avec un comité de direction composé de ses élèves: Laubry, Clerc, Aubertin, Ribierre, etc., puis de Sabrazès, de Bordeaux et Gallavardin, de Lyon, le professeur Vaquez a fait de nombreuses conférences à l'étranger (Madrid, 1921, Londres, 1922).

Il estime qu'il faut élargir aussi complètement que possible le recrutement des professeurs, ce à quoi l'on ne parviendra que par une réforme profonde ou même la suppression de l'agrégation.

Membre de l'Académie de Médecine, le professeur Vaquez est Officier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Professeur Vaquez, un as du cœur!

CARNINE LEFRANÇO

RÉGÉNÉRATEUR
PUISSANT ET RAPIDE

DU SANG ET
DE L'ORGANISME

ENRICHIT LE SANG EN HÉMATIES :

Avant son emploi : 41 globules rouges.
Un mois après... : 54 globules rouges,
par carré d'hématomètres.

ENRICHIT le SANG en HÉMOGLOBINE :

Avant son emploi : 8 % d'hémoglobine.
Un mois après... : 9,7 % d'hémoglobine.



LA CARNINE LEFRANÇO

enrichit l'organisme

EN PHOSPHORE

Fémur du chien témoin : 18 %

Fémur du chien traité par
la Carnine (15 jours) : 20 %

EN LÉCITHINE

Foie du chien témoin : 4 %

Foie du chien traité par
la Carnine (15 jours) : 7 à 8 %



LA SEMAINE DU POISSON, A BOULOGNE-SUR-MER
1. Pêcheuses de Boulogne. — 2. Pêcheuses Anglaises.



LA CHARITÉ

Tableau de ANDREA DEL SARTO (1486 + 1531). — École Florentine.

CARNINE LEFRANCQ RECONSTITUANT
- TRÈS ÉNERGIQUE -



FRANCAIS ILLUSTRE

JOURNAL ILLUSTRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : COMBAT 01-34

R. C. Seine 25.195

ABONNEMENT

UN AN. FRANCE . . 18 Fr.
ETRANGER . 20 Fr.

LE NUMERO . . . UN FRANC

DIX-NEUVIEME ANNEE

N° 185

JANVIER 1924 (2)

L'INFIDÈLE



Certes, quand j'étais jeune fille et que je rêvais à l'avenir, au mariage, je ne m'imaginais pas femme d'un artiste célèbre. Tant de fois dans ma famille, j'avais entendu dire de moi : « Oh ! Henriette...

Elle n'est pas intelligente... Mais on en fera une bonne petite ménagère !... » Et l'opinion de mes compagnes de pension semblait également si bien établie sur... disons le mot, sur ma bêtise, — les maîtresses y souscrivaient avec une telle sérénité, que, mon Dieu, j'en avais pris mon parti, comme d'une infirmité inguérissable et visible, comme d'être boîteuse ou bossue, par exemple. Vrai, ça ne me faisait plus aucune peine. D'autant qu'à mesure que je grandissais, les gens, en me laissant toujours entendre amicalement que j'étais naïve, ajoutaient volontiers : « Elle est assez jolie pour se passer d'esprit ». Moi, je les croyais, je pensais : « Peut-être bien puisque je suis jolie, réussirai-je à trouver un mari. » Je souhaitais qu'il ne fut pas

trop, trop bête, mais tout de même pas trop supérieur, parce qu'alors j'avais peur qu'il ne m'aimât pas longtemps... Et voilà que mon mari, ça été Jean, c'est-à-dire un peintre déjà célèbre quand il m'épousa, que les femmes du monde se disputaient, dont les journaux citaient les mots dans leurs nouvelles à la main. Il s'est mis à m'aimer en faisant mon portrait... Plus tard il m'a avoué qu'en le commençant, il ne me trouvait pas même jolie, mes traits si réguliers lui semblaient dépourvus d'expression... Seulement à mesure qu'il travaillait, à mesure que l'habitude des séances m'ôtait de ma timidité, il a distingué dans mon pauvre visage l'expression qu'il n'y avait point aperçue d'abord ; ou plutôt, l'amour aidant, il y a vu une expression qui, d'ordinaire, y est seulement esquissée... Dans le portrait qu'il fit de moi, il sut la définir et la fixer : de sorte que, si je regarde ce cher portrait, il me paraît bien que je me vois, mais plus avant que mon visage, pour ainsi dire, jusqu'au fond du cœur ; et le regard de ses yeux peints et le sourire de cette bouche peinte, racontent des choses qui sont bien miennes, mais qui sont si timidement réfugiées en moi que nul ne les connaîtra jamais, si ce n'est mon Jean, parce qu'il m'a aimée assez pour deviner.

CONVALESCENCES DE LA GRIPPE
CARNINE LEFRANCO
RECONSTITUANT RAPIDE ET ÉNERGIQUE

Maintenant je vais vous faire une confiance qui vous étonnera : Jean ne me trouve pas sotte, au rebours de tout le monde. Ce n'est point par bonté, pour me faire plaisir, qu'il me le dit, je sais que c'est sa vraie pensée. Et moi, chose plus surprenante encore, il me semble qu'avec lui — avec lui seul — je ne suis pas sotte. Je comprends tout ce qu'il m'explique et les mots me viennent assez facilement pour lui exprimer les idées, — les mots qu'il d'ordinaire, se savent et se cachent dans les recoins de ma tête comme des petites filles peureuses... Même — je n'oserais pas raconter cela, on se moquerait de moi — il arrive que Jean me consulte, sur la conduite de sa vie dans le monde, ou sur ses travaux... Et je vous assure que je ne lui donne pas des conseils trop maladroits, et qu'il en tient compte, soigneusement. Quand il me raconte une idée de tableau et que je lui dis : « Oui, mon Jean, ne fais pas ça comme ça... » Il crie un peu, il hausse les épaules, il me répond que je n'y entends rien ; mais il change tout de même son idée, il n'est rassuré que quand je lui dis : « Oui, mon Jean... C'est bien ça qu'il faut faire. » Jamais non plus, il ne traiterait une affaire avec un amateur ni avec un marchand sans me lire d'abord sa réponse, et il la modifie toujours suivant mon conseil... Au fond, je crois qu'il m'écoute surtout par une sorte de superstition. Depuis que je suis sa femme, ses succès ont dépassé même ses espérances ; et, fêlicieux comme tous les artistes, il s'imagine que rien ne lui réussirait plus si j'étais hors de sa vie... Dans les moments où il est fatigué, nerveux, inquiet, il vient se réfugier contre moi. Il noue lui-même mes bras autour de son cou et, niché dans le creux de mon épaule, il me dit très bas : « Henriette, protège-moi... » Je le garde comme cela un petit moment... Et il s'en va rassuré... Si les belles dames devant lesquelles il fait de l'esprit et de l'ironie le voyaient !...

Alors, je suis heureuse ?

Je le serais certainement tout à fait, s'il n'y avait pas les belles dames ! Hélas ! il y a les belles dames ! Jean a véritablement une coquetterie toute féminine. Il lui faut une cour de mondaines autour de lui, comme il faut des courtisans à une beauté professionnelle. Et il les regarde, et elles le regardent, et ce sont des confidences derrière l'éventail... Des apartés dans le coin des paravents ! Moi, naguère, cela me mettait hors de moi, j'avais envie de jeter par terre les paravents, d'un coup de pied, et de casser les éventails sur la figure des belles dames ! J'ai pris le parti de ne plus accompagner Jean dans le monde. Il y va tout seul ; il flirte tout à son aise ; quand il revient à la maison, il me trouve paisiblement en train de lire ou de faire de la tapisserie, et si heureuse de le revoir, qu'il ne s'aperçoit jamais que j'ai pleuré. Dès qu'il est près de moi, du reste, il est à moi, et les belles dames ont tort.

Il n'y en a pas une qu'il aime comme il m'aime, cela, j'en suis certaine, et s'il lui fallait choisir entre elles et moi, le choix ne serait pas douteux. Seulement voilà, il sait que je lui appartiens pour toujours, et malgré tout ; que, s'il me trompe, je souffrirai dans mon coin, sans trop l'ennuyer de ma jalousie et de mon chagrin. Alors, il trouve que c'est une vie plus amusante, plus jolie, plus digne d'un artiste comme lui, d'avoir tout à la fois les maîtresses spirituelles et libertines, et la petite

épouse fidèle et bonne conseillère, à la maison. Méchant Chéri !

La seule fois, je crois, où il ait vraiment eu des remords, c'est quand il m'a trompé avec Renée. Il faut vous dire que Renée était une amie d'enfance, presque une sœur, ma camarade préférée à la pension ; pas très jolie, pas beaucoup plus intelligente que moi, il me semble le même caractère concentré et dévoué. Renée est mal mariée, à un homme qui lui rend la vie insupportable. Elle passait souvent des journées entières à la maison, travaillant ou bavardant avec moi. Je crois que je lui ai un peu trop parlé de Jean, c'est un peu par ma faute qu'elle en est tombée amoureuse. Et puis naturellement, Jean s'est appliqué à la « toquer » de lui ; il a fait la roue devant elle comme devant ses belles dames. Ça l'amusait de voir cette petite bourgeoise paisible, presque parraine à moi, se prendre, elle aussi, à ses moustaches. Je ne me serais doutée de rien, si Renée avait été une rouée comme les belles dames. Mais Renée est une simple, dans mon genre. Sitôt qu'elle a été la maîtresse de mon mari, elle s'est mise à être jalouse, à me détester ; je suis certaine qu'elle rêvait de l'épouser après un double divorce. Il le lui fallait à elle toute seule. Que de fois je l'ai vue pâlir et presque défaillir parce que, ne me gênant pas devant elle, j'embrassais mon mari ! Jean m'a avoué depuis que, tout de suite après, dès qu'ils se trouvaient un instant seuls l'un en face de l'autre, elle voulait le même baiser, les mêmes mots tendres... Et voilà qu'un jour, par hasard, d'une sorte de loggia qui surplombe l'atelier, j'ai vu Renée, les bras noués autour du cou de Jean, je l'ai entendue qui lui disait : « Dis-moi de te protéger, comme à elle... » Et il lui a dit, le lâche : « Protège-moi !... »

Dame, cette fois là, le coup a été trop rude. Durant six semaines on n'a pas su si j'allais vivre ou passer : ma pauvre cervelle n'avait pas résisté, j'avais une méningite. Il faut rendre cette justice à ce vilain mari adoré qu'il m'a soignée comme l'eût pu faire une maman. Renée n'a pas traîné dans la maison, je vous l'assure ! Il a eu vite fait de la renvoyer chez elle et de lui interdire notre porte... Et il me veillait, et il me faisait prendre les potions !... Vous pensez que de l'avoir toutes les heures du jour et de la nuit, là, près de moi, cela a eu plus d'effet pour me guérir que n'importe quelles médecines. Entre nous, je serais même bien aise d'être toujours malade, pour être soignée par Jean. Malheureusement cela ne se peut pas, et lui, peut-être, à la longue s'en fatiguerait. N'importe, j'ai été si parfaitement contente, surtout pendant ma convalescence, que je lui ai pardonné du fond du cœur. Seulement un jour, je lui ai pris le front dans mes deux mains, et, en le regardant tout au fond des yeux, je lui ai dit :

— Écoute, Jean... Trompe-moi quelquefois avec tes dames du monde si tu ne peux pas faire autrement. Mais, je t'en prie, ne dis jamais à une autre femme de te protéger... Cela me ferait mourir, vois-tu ?... Tu me promets que tu ne le diras plus ?

Il m'a répondu et j'ai compris qu'il était sincère :

— Je crois bien que je te le promets ! Depuis cette petite sottise de Renée et ses simagrées, je ne faisais plus rien de bon, et je n'avais que des embêtements.

Marcel Prévost, de l'Académie Française

LA CARNINE LEFRANCQ ENRICHIT LE SANG EN HÉMATIES

GLOBULES ROUGES PAR CARRÉ D'HÉMATIMÈTRE :

AVANT L'EMPLOI DE LA CARNINE : 41 — APRÈS UN MOIS DE TRAITEMENT : 54



PLAISIR DE VIEUX

Tableau de H. UMBRICHT. — École Française.

A AUCUNE ÉPOQUE, LA MÉDECINE N'A EU A SA DISPOSITION
un RECONSTITUANT aussi PUISSANT, aussi RAPIDE
que la CARNINE LEFRANCQ, véritable PLASMA VITAL

JEANNE D'ARC



Arrivés dans l'exquise vallée de la Meuse serpentante, où les peupliers frissonnent, et la rivière traversée, nous laissons d'abord le précieux petit village de Domrémy

pour gagner par un chemin à flanc de coteau le clocher blanc de la basilique.

Sur cette faible colline que couronne encore

le fameux « Bois Chesnu », on foule un sol qui, du fond des temps celtiques, nous arrive chargé de mystères et de pressentiments. Ici semblait déposée une pensée profonde qui se dévoilerait à l'heure propice. « Il y avait des prophéties disant que vers un Bois-Chesnu devait venir une Pucelle qui ferait des merveilles. »

(10^e séance du

procès.) De ce point l'on embrasse tout le théâtre de la formation de Jeanne. Voici, sur notre droite en montant, le vignoble de ses parents. La fameuse Fontaine des Groseilliers, qui l'avoisinait, a disparu, mais plus haut la source est toujours vivante, dont Jeanne disait : « Les malades de la fièvre y vont chercher de l'eau pour se guérir ; cela, je l'ai vu, mais j'ignore s'ils se guérissent ou non. » Auprès de là s'élevait l'antique et mystérieux arbre dont « les branches toutes rondes rendaient, dit un témoin du procès de 1455, une belle et grande ombre pour s'abriter dessous, comme presque l'on ferait au couvert d'une chambre. » « Cet arbre est bien ancien, — affirme Mengette, l'amie d'enfance de Jeanne, devenue la femme du laboureur Jayart. — De mémoire d'homme

on l'a toujours vu où il est, et c'est une merveille de nature. Chaque année, au printemps, particulièrement le dimanche de *Lœtare, Jerusalem*, dit le *Dimanche des Fontaines*, cet arbre était un lieu de rendez-vous. Filles et garçons, nous venions en troupe, apportant des petits pains que nous mangions sous l'arbre ; puis nous allions boire de l'eau à la Fontaine aux Groseilliers, que l'on nomme aussi Bonne Fontaine des Fées Notre-Seigneur. Ensuite on jouait, on dansait. Que de fois nous avons mis la nappe sous l'arbre et mangé joyeusement

ensemble ! Les choses se passent encore de même, et nos enfants font aujourd'hui ce que nous faisions alors. » « La beauté de l'Arbre des Fées — dépose Béatrix, veuve d'Estellin, laboureur de Domrémy, qui avait quatre-vingts ans lorsqu'elle fit sa déposition — attirait sous son ombre nos seigneurs et leurs dames ; bien des



DOMREMY. — Maison natale de Jeanne d'Arc.

fois je m'y suis promenée en leur compagnie dans ma jeunesse. D'après ce que j'ai ouï conter, les femmes qu'on appelle *fées* y venaient autrefois, mais, par nos péchés, elles n'y viennent plus. La veille de l'Ascension, quand les croix sont portées par les champs, le curé va sous le grand *Fau* et y chante l'Évangile. Il va aussi à la Fontaine aux Groseilliers et aux autres fontaines pour chanter l'Évangile (l'Évangile de saint Jean) ; ce sont faits que j'ai vus. » « Jeannette allait faire ses fontaines comme ses compagnes, — ajoute un camarade d'enfance, Michel Leluin, — mais je ne crois pas qu'elle ait été à l'Arbre d'autres fois et pour une autre cause, car elle était toute bonne. »

Toute bonne, quel mot délicieux qui vêt et fleurit de soleil la petite fille ! Quel enchante-



LA
CARNINE LEFRANCO
contient les Ferments Vivants
du
Suc Museulaire



ment parmi tous ces détails ! Nul ne me fera de reproche si je ralentis notre pas. On est près de la terre : on entend respirer cette belle campagne et sa fidèle population ; on voit les points de suture qui relient le monde gaulois au monde catholique romain. Dans ce paysage qui n'a pas bougé, si l'on médite ces vieux textes, on s'enrichit d'une intelligence qui ne diffère pas de l'amour.

C'est à ces lieux que la vierge pensait quand elle dit telle parole qui nous mène, à mon jugement, le plus près de son âme. Elle était prisonnière ; les durs légistes la tenaillaient de leurs subtils arguments, car ils eussent voulu qu'elle mourût en doutant d'elle-même et désespérée. Ses apparitions, disaient-ils, étaient diaboliques et l'avaient trompée, puisqu'elles l'abandonnaient. D'un élan sublime de simplicité, elle répondit à ces tentateurs : « Si j'étais au milieu des bois, j'y entendrais bien mes voix. »

Quel silence nous courbe après un tel éclair ! Nous sommes contraints de méditer. Ce n'est point Jeanne seule qu'il illumine. Il nous aide à discerner parmi d'épais nuages le caractère et la formation des faveurs surnaturelles. « Si j'étais au milieu des bois... » Cette parole s'empare de nous, saisit notre cœur et notre intelligence pour toujours. Ce n'est point,

comme tant de mots où nous nous définissons, une lointaine traduction, c'est de l'âme nue sous nos yeux. La vierge a révélé son secret et les moyens de son ascension. Il semble que par une fissure nous voyons sourdre la source. Voilà donc comment s'éveut la part divine, pour ainsi parler, qu'il y a dans l'homme. Une jeune fille de dix-neuf ans, illettrée, nous oriente vers la plus poétique et la plus forte conception de la vie ! Souvent nous fûmes dans le sillage de telle femme éclatante, privée de cœur et de cerveau, mais par qui nous entendions les sourdes raisons de l'espèce ; rien ne peut être comparé au bénéfice qui nous augmentera si nous suivons la pure vierge que l'exaltation de son cœur et de son cerveau semble animer de folie : elle nous mène au trésor mystérieux, aux réserves de la Nature. Dans ces paroles de Jeanne fraîchissent les nappes souterraines de la vie, de la vie commune à tous les êtres. Le pauvre oiseau captif, qui, dans sa cage, n'entend plus sa volonté de vivre, l'enfant qui s'hébite au collège par manque de tendresse, l'artiste que stérilisent les salons, sentent confusément ce qu'exprime avec une sereine puissance cette vierge pour qui le monde surnaturel existait. Ils se définissent dans son cri : « Si j'étais au milieu des bois, j'y entendrais bien mes voix. »

(Les Amities Françaises)

Maurice BARRÈS.

CHEZ LES TOUT-PETITS, DÉBILITÉS, MALINGRES, ATHREPSIQUES,
l'emploi de la **CARLINE LEFRANCQ**, à la dose d'une cuillerée à café,
mélangée au lait froid, **DONNE TOUJOURS DES RÉSULTATS MERVEILLEUX.**

A UNE FEMME

*Quoi, tu raillois vraiment quand tu disois : Je t'aime !
Quoi ! tu mentais aussi, pauvre fille !... A quoi bon ?
Tu ne me trompois pas, tu te trompois toi-même,
Pouvant ovoir l'amour, tu n'as que le pardon !*

*Garde-le, lorge et fronce, comme fut ma tendresse.
Que par aucun regret ton cœur ne soit mordu :
Ce que j'aimois, en toi, c'étoit ma propre jeunesse,
Ce que j'aimais en toi, je ne l'ai pas perdu.*

*Toi lampe n'o brûlé qu'en empruntant ma flamme.
Comme le grand convulse aux noces de Cano,
Je changeois en vin par les foudres de ton âme,
Et ce fut un festin dont plus d'un s'étonna.*

*Tu n'as jamais été, dans tes jours les plus rares,
Qu'un bonal instrument sous mon orchestre vainqueur,
Et, comme un oir qui sonne, ou bois creux des guilfores,
J'ai fait chanter mon rêve ou vide de ton cœur.*

*S'il fut sublime et doux, ce n'est point ton offroir,
Je peux le dire au monde et ne te pas nommer ;
Pour firer du néont so splendeur éphémère,
Il m'o suffi de croire. Il m'o suffi d'aimer.*

LOUIS BOULHET.



LA VISITE DU MÉDECIN. — Tableau de JEAN STEEN.
Musée de l'Ermitage, Pétersbourg.

PRATICIENS D'AUTREFOIS

CORVISART

Dricourt est un tout petit hameau du département des Ardennes, entre Vouziers et Juniville. C'est là que naquit, le 15 février 1755, Jean-Nicolas Corvisart des Marais, ce médecin justement célèbre, qui devait devenir baron de l'Empire, premier médecin de Napoléon, et s'illustrer par son enseignement clinique et par ses travaux sur les maladies du cœur. Placé d'abord chez un prêtre, son oncle maternel, desservant la cure d'un petit village voisin de Boulogne-sur-Mer, Nicolas fut admis à douze ans dans le collège de Sainte-Barbe, et ce fut dans cette maison célèbre qu'il acheva ses humanités avec une médiocrité si remarquable qu'il mérita, au lieu de couronnes, l'amitié vive de tous ses camarades, sans en excepter les plus paresseux. Sorti de son collège à peu près comme il y était entré, Corvisart était destiné par son père à la chicane; on voulait en faire un procureur; Cujas l'appelait à lui; ce fut Hippocrate qui l'attira. On raconte que le jeune homme, entraîné par une irrésistible vocation, avait quitté mystérieusement, un jour, son étude de procureur et était allé s'enfermer à l'Hôtel-Dieu où il se tint studieusement caché durant plusieurs

mois. Il fit là, dans ce centre d'instruction, des progrès si rapides, qu'à vingt-neuf ans, le 2 Septembre 1782, il était coiffé du bonnet doctoral, et qu'après avoir été l'élève de Desault, des Hallé, de Pelletan, de Roger, de Desbois, de Rochefort, ces grands fondateurs de la clinique en France, il devenait à la mort de ce dernier (1786), professeur à l'hôpital de la Charité. Corvisart s'y illustra; au lieu de ces simples causeries familières à son prédécesseur, au lieu de ces confidences paternelles d'un maître entouré de quelques disciples de choix, il imita les majestueuses cliniques de Vienne, marcha sur les traces de Stoll, divisa son hôpital, disciples et malades, comme une armée, prit le ton de commandement d'un général escorté d'un nombreux état-major, exerçant chaque matin des groupes d'élèves à la science de l'observation, leur infusant, en quelque sorte, la science, grâce à un esprit vif, net, une heureuse mémoire, un tact sûr et rapide; donnant une vive impulsion à l'étude de l'anatomie pathologique, s'efforçant, pourtant, de démontrer que le but désirable, l'unique but même de la médecine, devait être, non pas de rechercher par une stérile curiosité ce que les

cadavres peuvent offrir de singulier, mais de s'efforcer à reconnaître ces maladies à des signes certains, à des symptômes constants. Il n'est pas douteux que l'on doive à Corvisart d'avoir porté au plus haut degré le diagnostic des maladies de la poitrine, au moyen de la percussion, et qu'il ait considérablement avancé les connaissances relatives aux maladies du cœur et de ses annexes, sous le rapport des désorganisations de cet organe, et des symptômes qui les font reconnaître. Il n'avait pas à sa disposition l'auscultation, admirable méthode qui devait illustrer à jamais un de ses élèves, mais il a poussé fort loin les données que peut fournir la percussion, et sous ce rapport encore Corvisart a droit à notre respect et à notre admiration. Ce médecin, ce grand clinicien, a joui d'une réputation immense; le Couteux de Cantelieu et Barras le prirent pour leur médecin, et ce fut par l'influence de ce dernier qu'il fut présenté à Bonaparte, alors consul; l'ex-élève de l'École de Bienne devait plus tard en faire le premier médecin d'un empereur, et un baron de l'empire.

Jean-Nicolas Corvisart mourut à Paris, rue de Vendôme, n° 11, le 19 septembre 1821, quelques mois après l'empereur; il était âgé de soixante-six ans et demi. Son acte de décès, le déclare divorcé d'avec demoiselle Anne-Marie-Louise Drouillard.



JEAN-NICOLAS CORVISART

Tableau de LENONNIER, Faculté de Médecine de Paris

SAINT-FRONT DE PÉRIGUEUX

Une merveilleuse vision d'Orient, tel apparaît Saint-Front de Périgueux, quand on le découvre des bords de l'Isle. Le reflet du monument, renversé dans les eaux, semble en agrandir encore les proportions.

Lorsqu'on aperçoit, des hauteurs avoisinantes, la cathédrale de Reims, on a l'impression d'une masse énorme qui écrase la ville. On n'éprouve pas le sentiment de poésie religieuse qui se dégage de la cathédrale de Périgueux, découpant dans l'azur du ciel ou dans le miroir de la rivière, la silhouette de ses clochetons, de ses coupoles, de son clocher. C'est une apparition, à la fois élégante et grandiose, faite pour enchanter les yeux.

L'enchantement baisse dès que vous pénétrez à l'intérieur. Ce n'est plus la splendeur des constructions qui vous frappe. Vous restez saisi, presque déconcerté, par la sévérité des lignes, par la nudité des murs, par l'appareil régulier de toutes ces pierres superposées avec monotonie. Sans doute la hardiesse des pendentifs, la hauteur des arcs vous inspirent une forte sensation. Il vous faudra cependant un moment pour vous reprendre. C'est si loin de toutes les autres architectures que vous connaissez. Peu à peu l'étonnement s'apaise et l'enthousiasme renaît. Il ira grandissant à mesure que se prolongera votre examen. Aucun monument ne vous aura donné, avec la même intensité, l'impression de la divine proportion, qui ravissait le génie de Platon.

L'ensemble de l'édifice est d'une parfaite unité,

sans une note discordante. Il y a des jeux de lumières et des ombres, il y a des perspectives et des brisures que vous cherchiez en vain ailleurs, le tout dans un équilibre et une harmonie qui vous subjuguent.

De vous même vous reconstituez l'idée qui a présidé à la conception de l'édifice. Il repose tout entier sur douze piliers en forme de croix. C'est le symbole adéquat de cette société chrétienne que fondèrent les douze apôtres, en mettant à sa base la croix rédemptrice. La nef est fortement inclinée à gauche comme pour rappeler l'attitude du Christ mourant. Ce poème de pierre parle à votre foi et vous invite au recueillement de l'amour.

Le clocher achève de vous convaincre qu'un art sublime présida à la naissance de nos cathédrales. Rien de plus gracieux que ces deux coupoles octogonales qui assurent la solidité de la base et ont permis de porter à 64 mètres le socle de la statue de l'ange qui, comme une sentinelle, veille sur la ville.

Des cloîtres, bâtis à des époques différentes, complètent l'ensemble. Ils abritent, sous leurs voûtes à nervures, un musée de vieilles pierres, dont quelques-unes mettent, à la portée du regard, les ornements symboliques du clocher extérieur.

Saint-Front de Périgueux, commencé en 964, consacré en 1047, suivant les érudits, est un monument unique, le plus beau type de l'architecture romano-byzantine en France. C. PRIEUR



SAINT-FRONT DE PÉRIGUEUX

Vue des bords de l'Isle.

Photo communiquée par M. Pasquet.

La Carnine Lefranca

est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les Déchéances physiques





PRISE DE MALAKOFF
Tableau de A. Yvon, peintre français (1818 - 1893). — Photo des collections.



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARLINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : COMBAT 01-34
R. C. Seine 25.195

[DIX-NEUVIÈME ANNÉE
N° 186
FÉVRIER 1924 (1)]

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE... 18 Fr.
ÉTRANGER... 20 Fr.
LE NUMÉRO... UN FRANC

L'AGONIE DE LA SÉMILLANTE

Puisque le mistral de l'autre nuit nous a jetés sur la côte corse, laissez-moi vous raconter une terrible histoire de mer, dont les pêcheurs de là-bas parlent souvent à la veillée, et sur laquelle le hasard m'a fourni des renseignements fort heureux.

... Il y a deux ou trois ans de cela.

Je courais la mer de Sardaigne en compagnie de sept ou huit matelots douaniers. Rude voyage pour un novice ! De tout le mois de mars, nous n'eûmes pas un jour de bon. Le vent d'est s'était acharné après nous, et la mer ne décollait pas.

Un soir, que nous fuyions devant la tempête, notre bateau vint se réfugier à l'entrée du détroit de Bonifacio, au milieu d'un massif de petites îles... Leur aspect n'avait rien d'engageant ; grands rocs pelés, couverts d'oiseaux, quelques touffes d'absinthe, des maquis de lentiques et, cà et là, dans la vase, des pièces de bois en train de pourrir, ces roches sinistres valaient encore mieux que le rouf d'une vieille barque à demi pontée, où la lame entraînait comme chez elle, et nous nous en contentâmes.

A peine débarqués, tandis que les matelots allumaient du feu pour la bouillabaisse, le patron m'appela, et, me montrant un petit enclos de

maçonnerie blanche perdu dans la brume au bout de l'île :

— Venez-vous au cimetière ? me dit-il.

— Un cimetière, patron Lionetti ! Où sommes-nous donc ?

— Aux îles Lavezzi, monsieur C'est ici que sont enterrés les six cents hommes de la Sémillante, à l'endroit même où leur frégate s'est perdue, il y a dix ans... Pauvres gens ! ils ne reçoivent pas beaucoup de visites ; c'est bien le moins que nous allions leur dire bonjour, puisque nous voilà...

— De tout mon cœur, patron.

Qu'il était triste le cimetière de la Sémillante !... Je le vois encore avec sa petite muraille basse, sa porte de fer rouillée, dure à ouvrir, sa chapelle silencieuse et des centaines de croix noires cachées par l'herbe... Pas une couronne d'immortelles, pas un souvenir rien... Ah ! les pauvres morts abandonnés, comme ils doivent avoir froid dans leur tombe de hasard !

Nous restâmes là un moment, agenouillés. Le patron priait à haute voix. D'énormes goélands, seuls gardiens du cimetière, tournoyaient sur nos têtes et mêlaient leurs cris rauques aux lamentations de la mer.



La Carline Lefranco est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les déchéances physiques

La prière finie, nous revînmes tristement vers le coin de l'île où la barque était amarrée. En notre absence les matelots n'avaient pas perdu leur temps. Nous trouvâmes un grand feu flamboyant à l'abri d'une roche, et la marmite qui fumait. On s'assit en rond les pieds à la flamme et bientôt chacun eut sur ses genoux, dans une écuelle de terre rouge, deux tranches de pain noir arrosées largement. Le repas fut silencieux, nous étions mouillés, nous avions faim, et puis le voisinage du cimetière... Pourtant, quand les écuelles furent vidées, on alluma les pipes et on se mit à causer un peu; naturellement, on parlait de la Sémillante.

— Mais enfin, comment la chose s'est-elle passée? demandai-je au patron qui, la tête dans ses mains, regardait la flamme d'un air pensif.

— Comment la chose s'est passée? me répondit le bon Lionetti, avec un gros soupir, hélas! monsieur, personne au monde ne pourrait le dire. Tout ce que nous savons c'est que la Sémillante, chargée de troupes pour la Crimée, était partie de Toulon, la veille au soir, avec le mauvais temps. La nuit, ça se gâta encore. Du vent, de la pluie, la mer énorme comme on ne l'avait jamais vue... Le matin, le vent tomba un peu, mais la mer était toujours dans tous ses états, et avec cela une sacrée brume du diable à ne pas distinguer un fanal à quatre pas... Ces brumes-là, monsieur, on ne se doute pas comme c'est traitre... Ça ne fait rien, j'ai idée que la Sémillante a dû perdre son gouvernail dans la matinée; car, il n'y a pas de brume qui tienne, sans une avarie, jamais le capitaine ne serait venu s'aplatir ici contre. C'était un rude marin que nous connaissions tous. Il avait commandé la station en Corse pendant trois ans, et savait sa côte aussi bien que moi, qui ne sais pas autre chose.

— Et à quelle heure pense-t-on que la Sémillante a péri?

— Ce doit être à midi; oui, monsieur, en plein midi... Mais dame! avec la brume de mer, ce plein midi-là ne valait guère mieux qu'une nuit noire comme la gueule d'un loup... Un douanier de la côte m'a raconté que ce jour-là, vers onze heures et demie, étant sorti de sa maisonnette pour rattacher ses volets, il avait eu sa casquette emportée d'un coup de vent, et qu'au risque d'être enlevé lui-même par la lame, il s'était mis à courir après, le long du rivage, à quatre pattes. Vous comprenez! les douaniers ne sont pas riches et une casquette, ça coûte cher.

Or, il paraîtrait qu'à un moment notre homme, en relevant la tête, aurait aperçu tout près de lui, dans la brume, un gros navire à sec de toiles qui fuyait sous le vent du côté des îles Lavezzi. Ce navire allait si vite, si vite, que le douanier n'eut guère le temps de bien voir. Tout fait croire

cependant que c'était la Sémillante, puisque une demi-heure après, le berger des îles a entendu sur ces roches... Mais, précisément, voici le berger dont je vous parle, monsieur; il va vous conter la chose lui-même... Bonjour, Palombo! viens te chauffer un peu, n'ale pas peur.

Un homme encapuchonné, que je voyais rôder depuis un moment autour de notre feu et que j'avais pris pour quelqu'un de l'équipage, car j'ignorais qu'il y eût un berger dans l'île, s'approcha de nous craintivement.

C'était un vieux lépreux, au trois quarts idiot, atteint de je ne sais quel mal scorbutique qui lui faisait de grosses lèvres lippues, horribles à voir. On lui expliqua à grand-peine de quoi il s'agissait. Alors, soulevant du doigt sa lèvre malade, le vieux nous raconta, qu'en effet, le jour en question, vers midi, il entendit de sa cabane un craquement effroyable sur les roches. Comme l'île était toute couverte d'eau, il n'avait pas pu sortir, et ce fut le lendemain seulement, qu'en ouvrant sa porte, il avait vu le rivage encombré de débris et de cadavres laissés là par la mer. Epouvanté, il s'était enfui en courant vers la barque, pour aller à Bonifacio chercher du monde.

Fatigué d'en avoir tant dit, le berger s'assit, et le patron reprit la parole:

— Oui, monsieur, c'est ce pauvre vieux qui est venu nous prévenir. Il était presque fou de peur; et, de l'affaire, sa cervelle en est restée détraquée. Le fait est qu'il y avait de quoi... Figurez-vous six cents cadavres en tas sur le sable, pêle-mêle avec des éclats de bois et des lambeaux de toile... Pauvre Sémillante!... La mer l'avait broyée du coup, et si bien mise en miettes que, dans tous ses débris, le berger Palombo n'a trouvé qu'à grand-peine de quoi faire une palissade autour de sa hutte... Quant aux hommes, presque tous défigurés, mutilés affreusement... c'était pitié de les voir accrochés les uns aux autres, par grappes... Nous trouvâmes le capitaine en grand costume, l'aumônier son étole au cou; dans un coin, entre deux roches, un petit mousse, les yeux ouverts... on aurait cru qu'il vivait encore; mais non! Il était dit que pas un n'en réchapperait...

Ici, le patron s'interrompit:

— Attention, Nardi! cria-t-il, le feu s'éteint.

Nardi jeta sur la braise deux ou trois morceaux de planches goudronnées qui s'enflammèrent, et Lionetti continua:

— Ce qu'il y a de plus triste dans cette histoire, le voici...

Trois semaines avant le sinistre, une petite corvette, qui allait en Crimée, comme la Sémillante, avait fait naufrage de la même façon, presque au même endroit; seulement, cette fois-là, nous étions parvenus à sauver l'équipage et vingt soldats du train qui se trouvaient à bord... Ces pauvres





Le Professeur BARD
de la Faculté de Médecine de Strasbourg.

LA CARNINE LEFRANCQ

N'EST PAS UNE MÉDICATION A LONGUE ÉCHÉANCE
ELLE AGIT TOUJOURS ET TRÈS RAPIDEMENT

tringlos n'étaient pas à leur affaire, vous pensez ! On les emmena à Bonifacio et nous les gardâmes pendant deux jours avec nous, à la marine... Une fois bien secs et remis sur pied, bonsoir ! bonne chance ! ils retournèrent à Toulon, où, quelque temps après, on les embarqua de nouveau pour la Crimée... Devinez sur quel navire... Sur la Sémillante, monsieur... Nous les avons retrouvés tous, tous les vingt couchés parmi les morts, à la place où nous sommes...

Je relevai moi-même un joli brigadier à fines moustaches, un blondin de Paris, que j'avais couché à la maison et qui nous avait fait rire tout le temps avec ses histoires... De le voir là, ça me creva le cœur... Ah ! Santa Madre !...

Là-dessus, le brave Lionetti, tout ému, secoua les cendres de sa pipe et se roula dans son caban en me souhaitant la bonne nuit... Quelque temps encore, les matelots causèrent entre eux à demi-voix... Puis, l'un après l'autre, les pipes s'éteignirent... On ne parla plus. Le vieux berger s'en alla... et je restai seul à rêver au milieu de l'équipage endormi.

Encore sous l'impression du lugubre récit que je venais d'entendre, j'essayais de reconstruire dans ma pensée, le pauvre navire défunt et l'histoire de cette agonie, dont les goélands ont été seuls témoins. Quelques détails qui m'avaient frappé, le capitaine en grand costume, l'étoile de l'aumônier, les vingt soldats du train, m'aidaient à deviner toutes les péripéties du drame... Je voyais la frégate partant de Toulon dans la nuit... Elle sort du port. La mer est mauvaise, le vent terrible ; mais on a pour capitaine un vaillant marin, et tout le monde est tranquille à bord...

Le matin, la brume de mer se lève. On commence à être inquiet. Tout l'équipage est en haut. Le capitaine ne quitte pas la dunette. Dans l'entrepont, où les soldats sont renfermés, il fait noir ; l'atmosphère est chaude. Quelques-uns sont malades, couchés sur leur sac. Le navire tangue horriblement ; impossible de se tenir debout. On cause, assis à terre, par groupes, en se cramponnant aux bancs ; il faut crier pour s'entendre. Il y en a qui commencent à avoir peur... Ecoutez donc ! les naufrages sont fréquents dans ces parages-ci ; les tringlos sont là pour le dire, et ce qu'ils racontent n'est pas rassurant.

Leur brigadier surtout, un parisien qui blague toujours, vous donne la chair de poule avec ses plaisanteries

— Un naufrage !... mais c'est très amusant, un naufrage. Nous serons quittes pour un bain à la glace, et puis on nous mènera à Bonifacio, histoire de manger des merles chez le patron Lionetti.

Et les tringlos de rire...

Tout à coup, un craquement... Qu'est-ce que c'est ?

Qu'arrive-t-il ?...

— Le gouvernail vient de partir, dit un matelot tout mouillé qui traverse l'entrepont en courant.

— Bon voyage ! crie cet enragé de brigadier ; mais cela ne fait plus rire personne.

Grand tumulte sur le pont. La brume empêche de voir ! Les matelots vont et viennent, effrayés, à tâtons... Plus de gouvernail ! L'amancœuvre est impossible... La Sémillante, en dérive, file comme le vent... C'est à ce moment que le douanier la voit passer ; il est onze heures et demie. À l'avant de la fré-

gate, on entend comme un coup de canon... Les brisants ! les brisants !...

C'est fini. Il n'y a plus d'espoir, on va droit à la côte. Le capitaine descend dans sa cabine... Au bout d'un moment il vient reprendre sa place sur la dunette, — en grand costume... Il a voulu se faire beau pour mourir.

Dans l'entrepont, les soldats anxieux se regardent, sans rien dire... Les malades essayent de se redresser... Le petit brigadier ne rit plus...

C'est alors que la porte s'ouvre et que l'aumônier paraît sur le seuil, avec son étoile :

— À genoux mes enfants !

Tout le monde obéit. D'une voix retentissante, le prêtre commença la prière des agonisants.

Soudain, un choc formidable, un cri, un seul cri, un cri immense, des bras tendus, des mains qui se cramponnent, des regards effarés où la vision de la mort passe comme un éclair...

Miséricorde !...

C'est ainsi que je passai toute la nuit à rêver, évoquant à dix ans de distance, l'âme du pauvre navire dont les débris m'entouraient... Au loin, dans le détroit, la tempête faisait rage ; la flamme du bivac se courbait sous la rafale ; et j'entendis notre barque danser au pied des roches en faisant crier son amarré.

ALPHONSE DAUDET.



VUE PANORAMIQUE DE BONIFACIO

Vierge Richard

D'après une communication de MM. LASSABÈRE et CH. RICHEL, à la Société de Biologie : Le Suc Musculaire seul provoque une leucocytose active, dans l'alimentation par la Viande Crue, et c'est pourquoi la

CARNINE LEFRANCO

à base exclusive de Suc Musculaire de Bœuf Concentré
EST SI ÉNERGIQUE DANS SON ACTION

LA MNÉMOTECHNIE

Juste Lipse, érudit belge du XVII^e siècle, savait par cœur Tacite et offrait d'en réciter un passage quelconque, dans ces conditions émouvantes : un homme se tiendrait à ses côtés, le texte dans une main et un poignard dans l'autre ; à la première erreur de Lipse, il devait le frapper de ce poignard. Scaliger réussit à apprendre en vingt et un jours *l'Illiade* et *l'Odyssée*. Un jésuite du XVII^e siècle, le Père Ménétrier, accomplit le tour de force suivant : dans une épreuve publique, en présence de la reine de Suède, on fit écrire et prononcer devant lui 2.000 mots les plus bizarres ; il les retint tous et les répéta rigoureusement dans le même ordre.

Plusieurs musiciens ont eu une mémoire remarquable. En 1769, Mozart était à Rome ; le soir de son arrivée, il courut à la chapelle Sixtine entendre le *Miserere* d'Allegri. Ce *Miserere* était alors la propriété des papes, qui avaient défendu d'en tirer des copies. Le jeune Mozart réussit à le fixer entièrement dans sa mémoire après une seule audition et l'écrivit au courant de la plume en rentrant à l'auberge.

Mais de toutes les mémoires la plus surprenante, tant par sa fidélité et sa rapidité que par la masse de notions qu'elle embrassait, fut celle de Napoléon. « Il m'est arrivé souvent, écrit M. de la Valette, directeur des postes, de ne pas être aussi sûr que lui des distances et d'une foule de détails de mon administration qu'il savait assez pour me redresser. » M. de Ségur, chargé de visiter toutes les places fortes du Nord, remet son rapport au Premier Consul : « J'ai vu tous vos états de situation, lui répond celui-ci, ils sont exacts. Cependant, vous avez oublié à Ostende deux canons de quatre ». Et il lui désigne l'endroit : « une chaussée en arrière de la ville ». Revenant du Camp de Boulogne, Napoléon rencontre un peloton de soldats égarés ; il leur demande le numéro de leur régiment, calcule le jour de leur départ, la route qu'ils ont prise, le chemin qu'ils ont dû faire et leur dit : « Vous trouverez votre bataillon à tel endroit ». Or, l'armée était de 20.000 hommes !



MOZART enfant
par BARRIAN

C'est également à leur prodigieuse mémoire que les calculateurs Mondeux et Inaudi furent redevables de la faculté qui les rendit célèbres. Mondeux était un jeune paysan tourangeau, complètement illettré, qui fut examiné en 1840 par l'Académie des Sciences, à l'âge de 14 ans. En quelques secondes, il extrayait mentalement la racine à la cinquième puissance d'un nombre de quinze chiffres. Cette surprenante habileté, il la devait à sa mémoire, qui présentait à son esprit les chiffres, comme un tableau noir les eût présentés à ses yeux.

L'Italien Jacques Inaudi devait, quelque cinquante ans plus tard, renouveler les tours de force de Mondeux. Inaudi, comme Mondeux, était un illettré : sa jeunesse s'était passée à garder les bestiaux, et il n'avait appris à lire qu'à l'âge de 20 ans. Mais, dès 8 ans, il s'était exercé à retenir les nombres et à en démembrer les rapports ; aussi sa mémoire, qui par d'autres côtés était médiocre, puisqu'il avait de la difficulté à se rappeler une fable, était-elle d'une rare puissance en ce qui concerne les chiffres. Qu'on en juge plutôt d'après ces exemples. M. Darboux, qui l'avait présenté à l'Académie des Sciences, le

8 février 1892, lui proposa l'opération suivante :

De 4.123.547.238.448.523.831

soustraire

1.248.126.138.234.128.910.

Puis : quel est le nombre dont le carré plus le cube font 3.600 ? Simultanément M. Bertrand et M. Poincaré lui demandèrent : quel jour tombait le 11 mars 1822, et : à quoi est égal $\sqrt{\frac{48012 - 1}{6}}$.

Inaudi se tira d'affaire sans une erreur et sans que l'intervalle entre les demandes et les réponses dépassât 30 à 35 secondes.

Ce sont là des tours de force qui, au surplus, ne prouvent pas grand-chose quant aux qualités intellectuelles de ceux qui les exécutent. Ni Mondeux, ni Inaudi n'ont enrichi les mathématiques d'une théorie nouvelle.

SUC CONCENTRÉ

DE VIANDE DE BŒUF
CRUE

Présente sous forme de Sirop
inaltérable

Préparé à FROID et dans le VIDE
NI SANG, NI ALCOOL

Usine Modèle sur 12.000 mètres carrés
à ROMAINVILLE, près PARIS

CARNINE
LE PLUS
RAPIDE
LE PLUS ÉNERGIQUE
RECONSTITUANT
LEFRANCO

MALADIES DE POITRINE
ANOREXIE - FAIBLESSE
ANÉMIE - CHLOROSE
CONVALESCENCES
NEURASTHÉNIE
MALADIES DE L'ESTOMAC
ET DE L'INTESTIN :: :: ::

DÉPÔT GÉNÉRAL :
FUMOUZE, 70, FAUB. ST-DENIS, PARIS

VIEILLESSE DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

J'ai passé dans cette navigation du monde, comme la plupart des hommes, à travers toutes les tempêtes de la vie, les préjugés, la mauvaise fortune, les maladies, les guerres, les procès, les calomnies, les contrefaçons et les banqueroutes, tant publiques que particulières.

Cependant, l'étoile de notre illustre empereur Bonaparte a dissipé pour moi tous ces orages. Il a rétabli une partie de ma fortune par plusieurs pensions, et il y a joint la croix d'honneur. Son frère Joseph, roi d'Espagne, y a mis le comble par une pension de six mille francs. Je dois ces bienfaits non sollicités, au simple mouvement de bienfaisance naturel à ces deux grands princes.

Je suis aussi heureux du côté de la nature. J'ai deux aimables enfants : ma fille Virginie, âgée de quatorze ans, élevée à Ecouen, par ordre de l'empereur, et mon fils Paul, âgé de onze ans, qui étudie dans mon voisinage. J'ai perdu leur mère de bonne heure; mais j'ai recouvré dans une seconde épouse, une femme rare,

qui a élevé leur enfance et qui prend soin de ma vieillesse avec la même affection.



BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

J'ai soixante-douze ans, et je jouis d'une santé sans infirmité. Le goût des muses et de la philosophie est toujours rempli de charmes pour moi. Il y a deux ans que j'ai publié un drame sur la mort de Socrate, auquel j'ai joint quelques autres opuscules. Je m'occupe à présent, à finir un long ouvrage que j'ai commencé il y a beaucoup d'années. La Providence a tout disposé pour m'en faciliter les moyens. J'ai un ermitage commode et agréable à sept lieues de Paris, sur les bords de l'Oise. J'y passe, en toute liberté, avec une partie de ma famille, la moitié de chaque mois de la belle saison. Ainsi, mon vaisseau, longtemps battu par les tempêtes, s'avance en paix, à la faveur des vents favorables, vers le port de la vie. Avant d'y jeter l'ancre pour toujours, je tâche d'en couronner la poupe de quelques fleurs nouvelles.

(Notice sur Bernardin de Saint-Pierre, écrite par lui-même)

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE LA VILLE DE PARIS (Petit Palais)



CONSTANTINOPLE - SAINTESOPHIE AU SOLEIL LEVANT

Tableau de Félix ZIEM (1821-1911). — Ecole Française.

LE PROFESSEUR BARD

Louis Bard est né à Mens (Isère), le 10 mai 1855. Il commença, en novembre 1873, ses études médicales à la Faculté de médecine de Lyon, et fut reçu externe (1874), puis interne des Hôpitaux de cette ville (1875). En juillet 1879, il soutenait sa thèse de doctorat sur la *Phthisie fibreuse chronique*.

Aide de clinique des maladies des enfants cette même année, puis chef de clinique médicale l'année suivante, le docteur Bard était reçu médecin des Hôpitaux de Lyon en 1882, puis professeur agrégé des Facultés de médecine en 1883.

De 1883 à 1895, il exerçait les fonctions de chef des travaux pratiques d'Anatomie pathologique, et en 1895, il obtenait la chaire d'Hygiène de la Faculté de médecine de Lyon, chaire qu'il devait échanger, en 1899, contre celle de Clinique médicale.

En 1900, le professeur Bard interrompit sa carrière lyonnaise et accepta le titre et les fonctions de professeur de Clinique médicale à la Faculté de médecine de Genève, ce qui ne l'empêcha pas d'être nommé, en 1903, médecin honoraire des Hôpitaux de Lyon.

Après l'Armistice, il vint à Strasbourg, et, le 1^{er} Juillet 1919, la chaire de Clinique médicale lui

était attribuée dans la vieille Faculté de médecine redevenue française. L'année suivante, l'Université de Genève lui conférait le titre de professeur honoraire.

Il ne devait d'ailleurs garder que quatre ans sa chaire de Strasbourg, car le voici revenu à son point de départ, à la Faculté de médecine de Lyon, où il a repris la chaire de Clinique médicale.

Membre émérite de la Section des Sciences de l'Institut National Genevois, Membre correspondant de la Société Royale des Sciences Médicales et Naturelles de Bruxelles, ancien Président de la Société Médicale de Genève et de la Société Médicale de Strasbourg, le professeur Bard est, pour

1924, le Président de la Société Médicale des Hôpitaux de Lyon.

Il est Officier de la Légion d'honneur.

Les travaux du docteur Bard ont porté sur les points les plus divers de la médecine ; et il s'intéresse beaucoup aussi aux questions d'enseignement, et aux réformes universitaires.

A la dernière séance de la Société médicale des Hôpitaux de Lyon, le professeur Bard a résumé d'une heureuse façon une longue discussion sur la disparition apparente de la chlorose.



PORTRAIT-CHARGE. — L'artiste a représenté le Professeur Bard en compagnie du Docteur Paul Blum, chargé de Cours d'hydrologie thérapeutique et de climatologie, à la Faculté de Strasbourg.

CONVALESCENCES DIFFICILES : CARNINE LEFRANCQ

SONNET

A Judith Gautier

AVE, DEA, MORITURUS, TE SALUTAT !

LA CARNINE
LEFRANCQ

*Ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin,
comme le fait la viande crue, et
son action est plus Energique puisque*

**"DANS LA VIANDE CRUE,
L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE,
ACTIF, THÉRAPEUTIQUE,
C'EST LE JUS"**

Docteur J. HENRICQ,
Les Laboratoires
J. Ruel-Editeur

LA CARNINE
LEFRANCQ

*Quelque d'un prix élevé
moins chère des préparations
Il vaut mieux faire
petite quantité d'un remède dont on a le valeur
qu'une dose élevée d'un produit quelconque.*



*La mort et la beauté sont deux choses profondes
Qui contiennent tant d'ombre et d'azur, qu'on dirait
Deux sœurs également terribles et fécondes
Ayant la même énigme et le même secret.*

*O femmes, voix, regards, cheveux noirs, tresses blondes,
Vivez, je meurs ! Ayez l'éclat, l'amour, l'attrait
O perles que la mer mêle à ses grandes ondes,
O lumineux oiseaux de la sombre forêt !*

*Judith, nos deux destins sont plus près l'un de l'autre
Qu'on ne croirait, à voir mon visage et le vôtre ;
Tout le divin abîme apparaît dans vos yeux.*

*Et moi, je sens le gouffre étoilé dans mon âme ;
Nous sommes tous les deux voisins du ciel, madame
Puisque vous êtes belle et puisque je suis vieux.*

VICTOR HUGO.



DANS LA FORÊT

Tableau de P. A. J. DAONAN-BOUVERET. Membre de l'Institut.

Vous pouvez trouver que la **CARNINE LEFRANCQ** représente une dépense trop élevée pour certains malades, mais de grâce, ne la comparez pas aux produits dont les prix sont sensiblement inférieurs; et l'expérience vous apprendra qu'on peut retirer beaucoup plus d'une cuillerée de **CARNINE LEFRANCQ** que de
 :: :: :: trois cuillerées d'un produit quelconque. :: :: ::

P40322

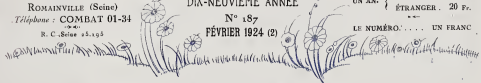


JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
 ROMAINVILLE (Seine)
 Téléphone : COMBAT 01-34
 R. C. Seine 25.195

DIX-NEUVIÈME ANNÉE
 N° 187
 FÉVRIER 1924 (2)

ABONNEMENT
 UN AN. { FRANCE . . . 18 Fr.
 ÉTRANGER . 20 Fr.
 LE NUMÉRO UN FRANC



IMPÔTS DE JADIS



G. LENÔTRE

Ce qui, certainement, nous est, en histoire, le plus inconnu, c'est le fonctionnement administratif de l'ancienne France. On nous a instruits — à peu près — des faits, des batailles, des dates, des traités et des successions de rois et d'empereurs ; mais de la façon dont nos pères s'acquittaient de leurs devoirs sociaux, dont ils payaient l'impôt, dont ils obtenaient justice, de leurs rapports avec l'autorité, on n'en a jamais dit un mot — du moins, de mon temps — dans les classes.

On ignore généralement que l'impôt sur le revenu et la conscription existaient bien avant 1789. Quand je dis qu'on l'ignore généralement, c'est une façon décente d'avouer que, personnellement, je n'en savais rien. La chose est peut-être très connue ; mais comme je n'en avais aucune notion, elle a pour moi l'attrait de la nouveauté. Ne sommes-

nous pas tous, en fait d'érudition, au même point que ce bourgeois du temps de la Restauration qui, entendant conter la mort de Louis XVI, haussait les épaules, incrédule, objectant :

— Allons donc ! Si Louis XVI avait été décapité, ça se saurait !

Je n'ai jamais ri de ce brave homme, songeant au nombre illimité de choses qui m'étonneraient si elles m'étaient apprises ; j'admire profondément ceux qui, comme lui, ont le courage de leur ignorance.

..

Ainsi donc, apprenez que c'est Vauban qui inventa l'impôt sur le revenu. Cet homme à grandes idées, qui dessina tant de redans, de demi-lunes et de courtines, qui remua tant de moellons, qui dota le pays d'une ceinture de forteresses réputées à tout jamais imprenables (lesquelles, d'ailleurs, se trouvèrent tout à fait inutiles le jour où les ennemis eurent l'idée — assez simple, mais qui ne leur vint pourtant qu'au bout de cent



La **CARNINE LEFRANCQ** est préparée avec de la chair de bœuf si récente, qu'on peut dire qu'elle est encore **VIVANTE**, et c'est pourquoi elle renferme — intacts — tous les ferments de la **VIANDE CRUE**



ans — de ne point se heurter à ces épouvantails, mais de passer « à côté », ce Vauban, plein d'extraordinaires utopies, avait bien véritablement imaginé l'impôt proportionnel.

Son projet avait, sur ceux que, depuis lors, on nous a fait miroiter, cette grande supériorité d'être très clair, quasi naïf, exposé en quarante lignes, sur le ton bonhomme d'une lettre familière qu'on adresserait à un ami :

« Si Sa Majesté, écrit le grand bastionneur de France, pénétrée enfin des souffrances

de ses sujets, prenait une bonne fois la résolution d'améliorer leur position en rendant l'imposition de ses revenus

légal et proportionnelle aux forces de chacun, c'est-à-dire en imposant sur tous les fonds la terre

par rapport à leur revenu, sur les arts et métiers par rapport

à leur gain, sur les villes par rapport au louage des

maisons, sur le bétail par rapport à son rendement,

sur le vin des cabarets, les tabacs, eaux-de-vie, thé,

café, chocolat, le sel qu'il faudrait mettre à un plus

bas prix, sur les douanes qu'il faudrait ôter du dedans

du royaume, reléguer sur la frontière et les beaucoup

modérer, sur les bois, les eaux, les vieux domaines, sur les gages

et pensions d'un chacun, et enfin sur tout ce qui porte revenu et

fait profit, sans exception de bien de personne, le tout précédé d'une

très exacte et fidèle recherche et de toutes les connaissances nécessaires

fixant lesdites impositions sur le pied du vingtième du revenu de toutes espèces, —

cela, une fois établi, produirait un revenu immense, qui serait peu à la charge de l'Etat

par rapport à ce qu'il en souffre à présent, ni au-dessus des forces de personne, puisque tout

serait proportionnellement imposé. Il n'y aurait plus ou très peu de frais, ni de pilleries dans

les levées ; le peuple se maintiendrait plus aisément, et quand, dans les extrêmes besoins, on

serait obligé de payer deux, trois, voire quatre vingtièmes, on serait incomparablement moins

foulé que de tout ce qu'on souffre à présent, notamment s'il n'était plus question de tailles,

ni de gabelles, ni d'aides, ni d'affaires extraordinaires, ni, par conséquent, de contraintes, ni

de vexations, ni d'aucune nouveauté affligeante. Chacun pourrait jouir en paix de ce qui lui

appartient, sans inquiétude. »

Ce beau projet avait passé inaperçu : pas de tout le monde, cependant ; car, en 1710,

Nicolas Desmarests, surintendant des finances, pour subvenir aux dépenses de la malheureuse guerre de la Succession d'Espagne, reprit l'idée de Vauban, mort depuis trois ans, et institua non pas l'impôt du vingtième, — mais bien celui du dixième pour la durée de la guerre seulement. Vauban avait rêvé de supprimer les autres impôts directs, Desmarests les laissa subsister : il y en eut seulement un de plus.

Est-il besoin de dire que, la guerre finie, la taxe de circonstance ne fut pas supprimée ?

En 1748, le dixième provisoire était transformé en vingtième permanent.

On y ajouta même, au début de la guerre de Sept Ans, un second

vingtième. Un troisième vingtième fut perçu de 1782 à 1785 ;

bref, la chose durait encore en 1789. Le Parlement s'était

toujours opposé, il est vrai, à ce que les cotes n'aug-

mentassent pas progressivement avec les revenus

des contribuables ; mais il fallait de l'argent, on

passa outre, et, à partir de 1771, la progressivité fut

établie.

Et que d'irrégularités dans les perceptions ! D'abord, la

part des princes du sang, évaluée 400.000 livres, n'en

produisait que 180.000. Lorsqu'on aurait pu tirer annuellement

dix millions du clergé de France, celui-ci, tant était grande la détresse

fiscale, obtint d'effectuer un versement unique et définitif de huit millions.

La noblesse et le clergé étranger sont taxés à l'amiable ; les villes contractent

des abonnements ; en 1772, Calonne reconnaît que des fausses déclarations, des baux simulés,

des traitements trop favorables accordés à presque tous les riches propriétaires ont entraîné

« des inégalités et des erreurs infinies ». Tel

ricchissime traitant, taxé légalement, s'en tire moyennant un cadeau à une femme galante de

haut parage. Le peuple des campagnes, seul, paye sans merci, et, dans un édit de 1787,

Louis XVI pourra dire qu'à cette imposition à laquelle sont assujettis l'industrie et les

émoluments de différents offices dont les produits dépendent entièrement du degré d'activité et

d'intelligence de ceux qui les exercent, échappent plusieurs portions de revenus terri-

toriaux, en raison d'exceptions qu'il serait sage de prévenir. Il constate, d'ailleurs, que la

distribution de cet impôt sera toujours inégale tant qu'elle n'aura d'autre base que les décla-

clarations trop souvent incomplètes ou infidèles



POURTRAIT DE VAUBAN
par LARGILLIÈRE
(Musée de Versailles).

**CONVALESCENCES
DIFFICILES**



CARNINE LEFRANCO
réussit
toujours et très vite

LONDRES. — THE NATIONAL GALLERY



LE BÉNÉDICTINE

Tableau de JAN STEEN (vers 1626-1679). — École Hollandaise.

LA CARNINE LEFRANCQ RÉUSSIT TRÈS BIEN CHEZ LES ENFANTS

qui la prennent avec gourmandise.

ELLE N'EST JAMAIS TOXIQUE ET NE CONSTIPE PAS

des propriétaires, ou des vérifications dont les formes inquiétantes pour les sujets ne peuvent inspirer une entière confiance ».

..

Chose à remarquer : c'est le Tiers-Etat qui, dans la plupart des provinces, échappe à l'impôt. Presque tous les bourgeois habitent les villes, et les villes se libèrent au moyen d'un abonnement. L'impôt du sang ne les atteint pas davantage ; car le roi absolu, qui n'hésite pas à frapper des taxes sur ses sujets, ne se croit point le droit d'obliger un bourgeois à porter les armes contre sa volonté et quels que soient les dangers du royaume. Le principe du tirage au sort, dans les cas graves, est admis ; la noblesse est tenue de marcher, et deux fois Louis XIV en a convoqué « le ban et l'arrière-ban » ; le peuple des campagnes est « tiré à la milice » ; mais les bourgeois et les artisans des villes sont absolument exempts. La justice n'est

pas la même pour la roture et pour le peuple : jamais on ne vit un bourgeois inquiet par un intendant ; mais les paysans sont arrêtés sans cesse à l'occasion de la corvée, de la milice, de la mendicité, de la police... Pour les premiers, des tribunaux indépendants, de longs débats, une publicité tutélaire ; pour les autres, le prévôt qui juge sommairement et sans appel. Chacun, en somme, a sa part de privilèges, sauf les plus misérables. Et pour sauver quelques sols, le peuple cache ses modiques ressources, de façon à paraître « le plus pauvre possible », car on est obligé d'acheter du sel, par exemple, dans la proportion de ses moyens : telle maison, sur l'apparence, est taxée à tant, parfois très injustement. On comprend ce mot, cité par Rousseau, d'un malheureux du XVIII^e siècle à un visiteur étonné de voir cette défiance :

— Enfin, monsieur, je serais un homme perdu, si on se doutait que je ne meurs pas de faim !
G. LENOTRE.

AIMABLES PROPOS

D'une dame qui envoyait de ses cheveux blancs à un ami.

*Les voilà, ces cheveux que le temps a blanchis !
D'une longue union ils sont aussi le gage.*

Je ne regrette rien de ce que m'ôta l'âge :

Il m'a laissé de vrais amis.

On m'aime presque autant, j'ose aimer davantage.

L'astre de l'autuité luit dans l'hiver des ans ;

Elle est le fruit du goût, de l'estime, du temps,

On ne s'y méprend plus, on cède à son empire.

Et l'on joint sous les cheveux blancs,

Au charme de s'aimer le droit de se le dire.

DEUX BOUTADES DE MILTON

On lui demandait un jour pourquoi, dans certains pays, un roi peut être ceint de la couronne à quatorze ans tandis qu'il ne peut prendre femme qu'à dix-huit ans : « C'est sans doute moins facile de gouverner une femme qu'un royaume ». Milton devenu aveugle, s'était remarié à une femme très belle mais d'un caractère violent, d'une humeur aigre et difficile, dont il eut beaucoup à souffrir. Lord Buckingham lui ayant dit un jour en plaisantant que sa femme était une vraie rose : « Je n'en puis juger par les couleurs, répondit tristement Milton, mais j'en juge par les épines ».

COMPLICATIONS ET CONVALESCENCE DE LA GRIPPE

Le système nerveux et le système musculaire paient les frais de la toxémie grippale plus encore que les voies respiratoires et que le système nutritif. La céphalée, la douleur des membres et du tronc, la lassitude générale, l'abattement incroyable des forces, peuvent même, par leur intensité, en imposer pour les altérations organiques les plus graves. Et ces symptômes, désagréables et alarmants, accompagnent souvent le grippé pendant sa convalescence, longue et entrecoupée de rechutes ou traversée de complications diverses.

Rien n'est plus nuisible, dans ces cas, que les élixirs et vins généreux, dont certaines théories attardées continuent à vouloir gaver les malades. Au contraire, la *Carnine Lefrancq* rendra, ici, les plus grands services. C'est, d'abord, un aliment fort riche et d'une assimilation intégrale. Ensuite, le suc musculaire jouit de propriétés immunisantes, qui expliquent l'enthousiasme thérapeutique dont il a été l'objet dans la tuberculose. C'est un tonique musculaire, un équilibrant nervin et surtout un « antitoxique ».



A BIENTÔT

par DEULY (Salon de 1914). — Photo, Neudeck-Crété

LA MORT DE L'AIGLON

Le prince Napoléon m'apporta un jour le moulage de la tête du duc de Reichstadt. Il m'avait déjà fait présent du moulage de la tête du grand Empereur.

Je comparai avec émotion ces deux masques que la mort avait endormis. Celui du père était superbement impassible. Le front, très haut, très régulier, très fortement charpenté et, en même temps, d'un dessin très fin avec d'exquises incurvations aux tempes, faisait l'effet d'un dôme à idées. Les orbites, très larges et profondes, semblaient abriter d'immenses rêveries. Les pommettes légèrement saillantes, la bouche pincée, le menton carré produisaient une impression saisissante d'autorité et d'énergie... Mais c'était surtout un calme olympien qui caractérisait cette physionomie hautaine.

Dans les traits du duc de Reichstadt, on reconnaissait tous ceux de Napoléon I^{er}, mais comme chiffonnés et recroquevillés par un effroyable tourment. Jamais on n'aurait cru que deux faces presque semblables pussent être pourtant si différentes. Le front majestueux du père était, chez le fils, comme raviné par les griffes de la souffrance; les graves orbites devenaient des trous d'angoisse, le nez s'amaigrissait en lame fragile, des pommettes volontaires ricanant douloureusement, les lèvres impérieuses grimaçaient et le menton puissant pendait en mandibule lamentable.

Je ne pus m'empêcher de murmurer :

— Pauvre petit !

— N'est-ce pas ! le prince Napoléon. C'est cette misérable cour d'Autriche qui l'a réduit à cet état. C'est elle qui a cherché à comprimer son intelligence par le bigotisme, à étouffer son ambition en lui cachant l'épopée de son père, c'est elle qui l'a tué en l'empoisonnant !

— En l'empoisonnant ! Que me dites-vous là ? m'écriai-je. N'est-il pas mort d'une maladie de poitrine ? C'est ce qui a été déclaré, imprimé... ce qui passe pour la vérité historique et ce que tout le monde croit.

— Eh bien ! c'est un mensonge. Le duc de Reichstadt a été empoisonné par ordre de Metternich. Je puis vous le certifier ; j'en suis sûr.

* On a raconté que le fils de Napoléon, affaibli par l'amour intempérant de Fanny Elssler, avait été emporté par la phthisie, qui déjà le menaçait depuis quelque temps. La réalité est autre.

* Metternich avait peur de lui. Bien qu'il eût tout fait pour annihiler l'esprit et le cœur du jeune homme, il voyait avec inquiétude les ailes de l'aiglon s'entr'ouvrir. Malgré le dur diplomate, on avait permis en 1830 au général Marmont, réfugié à Vienne, d'enseigner enfin l'histoire de l'Empire au duc de Reichstadt, qui en avait été comme ébloui. François I^{er}, empereur d'Autriche, le grand-père de Napoléon II, animé de quelques tendresses pour

son petit-fils, n'avait pas voulu le laisser végéter éternellement dans l'ombre du palais impérial. Il avait consenti à lui faire apprendre le métier des armes, qui soudain avait enivré le fils de Napoléon I^{er}.

* Jusque-là, Metternich avait jugé opportun de garder en réserve le duc de Reichstadt, comme une sorte d'épouvantail dont il se servirait au besoin contre Louis-Philippe. Si celui-ci ne lui avait pas donné toute garantie de bonne entente avec l'Autriche, il l'eût menacé d'une restauration napoléonienne.

* Mais l'accord s'étant fait entre la cour de Vienne et la monarchie française, le fils de Napoléon n'était plus d'aucune utilité dans les calculs diplomatiques, et l'éveil subit de son âme devenait un danger européen.

* Metternich décida sa mort.

* Ce crime, c'est la grande-duchesse Stéphanie de Bade, cousine de Napoléon I^{er}, qui me l'a appris.

* Elle avait une femme de chambre qu'elle aimait beaucoup. Quand celle-ci fut sur le point de se marier, sa maîtresse, pour lui témoigner son affection, lui consulta une grosse dot. L'ex-femme de chambre épousa un dentiste renommé en Autriche.

* Quelque temps après, elle tomba très malade.

* Déjà moribonde, elle fit demander à la grande-duchesse Stéphanie de venir à son chevet pour recueillir une importante confidence.

* Et, quand son ancienne maîtresse fut près d'elle :

— Vous aurez sans doute intérêt, lui dit-elle, à savoir la vérité sur la mort du duc de Reichstadt, puisqu'il était de votre famille. Vous réglerez votre conduite à l'égard de certains personnages sur l'avis que je vais vous donner.

* C'est mon mari qui a tué le fils de l'impératrice Marie-Louise. Il m'en a fait l'aveu.

* Il soignait les dents du jeune duc. Un jour, le prince de Metternich l'appela et lui parla sans ménages. Il lui demanda s'il ne pourrait pas, par plusieurs piqûres empoisonnées faites aux gencives et espacées sur le cours d'une année au moins, tuer lentement le fils de Napoléon I^{er}. La mort paraissait ainsi l'effet d'une maladie de langueur. Il lui promettait de l'enrichir pour le récompenser.

* Mon mari accepta ce marché abominable et l'exécuta.

* Telle est la confession que j'avais à vous faire. Au moment de quitter la vie, j'ai voulu décharger ma conscience d'un secret qu'elle avait horreur de receler.

Le prince Napoléon ajouta :

— La grande-duchesse Stéphanie était très véridique et je ne puis douter de son récit.

Madame JUDITH, de la Comédie-Française.



LE ROI DE ROME
par LAWRENCE
Photo. Braun et Cie

LA
CARNINE

RELEVE AVEC UNE RAPIDITÉ ET
UNE ÉNERGIE INCONTESTABLES



LE FRANCQ

LES MALADES EN ÉTAT DE CACHEMIE
PULMONAIRE AVANCÉE

UN CHIRURGIEN DU SIÈCLE DERNIER

VERNEUIL

Verneuil est né à Paris en 1823. Il étudia la médecine dans cette ville, y fut reçu interne en 1843, Aide d'anatomie en 1848, prosecteur de la Faculté en 1851, docteur en 1852, il devenait agrégé d'anatomie et de physiologie en 1853, à 30 ans.

En 1856, il est nommé chirurgien du Bureau Central, et prend successivement les services de chirurgie de Lourcine (1862-64), du Midi (1865), et de Lariboisière (1865).

Après la mort de Velpeau, Verneuil entre à la Faculté de Médecine, en 1868, comme Professeur de pathologie externe; quatre ans plus tard, en 1872, il devient Professeur de clinique chirurgicale et prend possession de la chaire de la Pitié, dans laquelle il reste jusqu'en 1889, date à laquelle il passe dans la chaire de clinique de l'Hôtel-Dieu qu'il occupa jusqu'en 1892.

A cette époque, il descendit volontairement de sa chaire.

Pendant 50 ans, Verneuil s'est trouvé mêlé aux travaux et aux discussions de la plus belle période que l'on puisse trouver dans l'histoire de la chirurgie, période dont il fut l'un des ouvriers les plus actifs.

Au début de sa carrière, il s'est occupé surtout d'anatomie et d'histologie.

En 1852, Verneuil choisit comme sujet de thèse inaugurale une question de physiologie : *Recherches sur la locomotion du cœur*; dans sa thèse d'agrégation en 1853, il eût à traiter : *Le système veineux, anatomie et physiologie*.

Il continua à étudier les veines et publia des mémoires sur les canaux de sûreté dans le système veineux, sur les varices musculaires, etc.

En physiologie, il exposa, entre autres choses, les variétés de l'effort et en donna une classification qui est toujours citée.

Mais les travaux les plus nombreux qu'il ait faits alors, ont porté sur des recherches histologiques ayant trait à l'anatomie normale et l'anatomie pathologique. Il a encore publié dans cette période, un grand nombre de mémoires sur la structure des tumeurs solides, sur les kystes, sur les glandes sudoripares, sur les névromes plexiformes, etc. Plusieurs de ces travaux ont fait autorité.

Ses études, jusqu'en 1856, ne furent qu'une introduction à la pathologie chirurgicale qui devait rester l'objet principal de ses travaux, sans qu'il abandonnât jamais l'anatomie normale et pathologique; il s'est occupé beaucoup de pathogénie chirurgicale, de chirurgie réparatrice, de médecine opératoire, et aussi de l'hygiène hospitalière.

Verneuil fit ressortir l'influence du milieu hospitalier sur les complications de plaies.

Dans les discussions sur l'infection purulente; il se rallia à la théorie septicémique.

Il a étudié également la genèse du tétanos et fondé « l'Œuvre de la Tuberculose ». Ses études expérimentales et cliniques sur la tuberculose provoquèrent le premier Congrès de la Tuberculose qui eut lieu à Paris en 1888.

Verneuil voulait une union plus intime de la médecine et de la chirurgie, le chirurgien devant être en même temps médecin au moins pour ce qui concerne les doctrines et la pathologie générale.

Il a réuni les principaux de ses travaux et ceux de ses élèves, dans une série de volumes publiés sous le titre de *Mémoires de Chirurgie* (1877-1895).

En 1872, il participa à la fondation de l'Association Française pour l'avance des Sciences et devint son Président en 1885.

En 1877, il devint un des fondateurs de la *Revue Mensuelle de Médecine et de Chirurgie*.

Il prit également la part la plus active à la fondation du Congrès Français de Chirurgie.

Verneuil avait été élu membre de l'Académie de Médecine en 1869 et entra à l'Institut en 1887; peu de temps après, il était nommé Commandeur de la Légion d'Honneur.

Il faisait en outre partie d'un grand nombre de Sociétés scientifiques françaises et étrangères.

Il mourut à Maisons-Laffitte en 1895.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS



VERNEUIL (Ariste-Auguste)
son portrait par P. PHILIPPE.

JEAN RAMEAU

→ ←

Les Deux Arbres

Deux arbres, séparés par un ruisseau qui pleure,
S'aiment, depuis cent ans, d'un amour tagénu.
Ils penchent, l'un vers l'autre, un front triste et chenu
Et semblent soupiner quand le vent les effleure.

Ils se tendent les bras un peu plus, chaque été ;
Ils s'offrent, au printemps, des bouquets de fleurs blanches ;
Et quand l'automne unit deux feuilles de leurs branches,
Leurs troncs émus ont un frisson de volupté.

Parfois, de l'un à l'autre, ainsi qu'un désir tendre,
S'envole un papillon éphémère ; et, parfois,
Avec leurs rossignols, ils se font, à mi-voix,
De si troublants aveux qu'on pleure à les entendre.

* Penche! penche un peu plus! » disoient-ils dire entre eux.
* Approche encor ta cime odorante et fleurie
* Pour qu'avant notre mort le printemps nous marte
* Et que nous nous prenions de nos cent bras heureux! *

Bons arbres, séparés par un ruisseau qui pleure,
N'espérez plus : vos troncs se fanent lentement.
Vous ne connaîtrez point le doux enlacement
Qui vous fait soupiner quand le vent vous effleure.

Et, comme vous, mourant dans le même ravin,
Sans mettre un seul baiser sur leurs faces flétries,
Tant d'anciens amoureux dont les âmes fleuries
S'aimaient dans le mystère et s'attendaient en vain...

Oh ! non ! pitié, Seigneur ! la loi serait trop dure !
Oh ! laissez croire encore à nos cœurs anxieux
Que votre main clémente achève dans les cieus
Ce qu'elle commença sur notre terre obscure !

Que nous revivions tous afin d'être exaucés !
Que vous serez un jour, arbres las et moroses,
Deux époux radieux et couronnés de roses,
Vieillissant dans l'extase et mourant enlacés !

Et que vous, amoureux à l'âme résignée,
Vous deviendrez au moins deux beaux arbres unis,
Confondant leurs rameaux, leurs parfums et leurs nids
Puis s'éroulant, un soir, sous la même cognée !

PENSÉES

→ ←

Ce n'est ni le génie, ni
la gloire, ni l'amour, qui
mesurent l'élévation de
l'âme : c'est la bonté.

LACORDAIRE

→ ←

L'harmonie, la probité,
l'industrie et la frugalité,
voilà quels sont les moyens
pour un peuple de devenir
heureux et puissant.

WASHINGTON

→ ←

Un bon livre, un bon
discours, peuvent faire
du bien, mais un bon
exemple parle bien plus
éloquemment au cœur.

CONFUCIUS

→ ←

Il ne faut que vieillir
pour devenir plus indul-
gent. Je ne vois pas
commettre une faute, que
je ne l'aie commise moi-
même.

GOTHE

→ ←

Quand on dit à l'homme :
Connais-toi, ce n'est pas
seulement pour rabaisser
son orgueil, c'est aussi
pour lui faire savoir ce
qu'il vaut.

CICÉRON

RECONSTITUANT
ÉNERGIQUE ET RAPIDE

UN SEUL FLACON
VOUS DONNERA DES RÉSULTATS
APPRÉCIABLES ET DURABLES

MAXIMES

→ ←

Le plus précieux et le
plus rare de tous les biens
est l'amour de son état. Il
n'y a rien que l'homme
connaisse moins que le
bonheur de sa condition.

D'AGUESSEAU

→ ←

La vraie grandeur de
l'homme est dans le cœur ;
il faut l'élever pour aspirer
à de grandes choses, et
même s'en croire dignes.

M^{re} DE LAURENT

→ ←

Toutes les fois que je
trouve un pauvre homme
reconnaissant, je songe
que certainement il serait
généreux s'il était riche.

SWIFT

→ ←

Le bonheur du riche ne
doit pas consister dans le
bien qu'il a, mais dans le
bien qu'il peut faire.

FLÉCHIER

→ ←

L'esprit de la conversa-
tion consiste bien moins
à en montrer beaucoup,
qu'à en faire trouver aux
autres.

LA BRUYÈRE

MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE LA VILLE DE PARIS



MADELEINE AGENOUILÉE

Tableau de J. J. HENNER (1829-1905). — École Française.



CANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : COMBAT 01-34
R. C. Seine 26.195

DIX-NEUVIÈME ANNÉE
N° 188
MARS 1924 (1)

ABONNEMENT
UN AN. { ÉTRANGER. 20 Fr.
FRANCE... 18 Fr.
LE NUMÉRO. . . . UN FRANC

LE GÉNÉRAL DAUMESNIL

C'était un rude homme, celui-là. Grand, robuste ; le teint bronzé, les cheveux noirs ; spirituel, séduisant, héroïque ; à trente-trois ans, en 1809, il comptait à son actif 22 campagnes, 23 blessures, huit drapeaux pris à l'ennemi, quatre généraux faits prisonniers. À Wagram, un boulet emporte sa jambe gauche ; il faut renoncer au métier des armes ; Daumesnil vient à Paris en convalescence, désœuvré, ne sachant que faire, il traîne sa jambe de bois par les rues, le cœur gros de rage et désespéré.

C'est alors qu'il rencontre une enfant de dix-sept ans, fille de M. Garat, le directeur de la Banque de France ; elle était jolie, distinguée, intelligente, courageuse, et Daumesnil en devint éperdument amoureux. Mais timide comme tous les héros, il n'osait risquer un aveu, ayant honte de sa maudite quille. L'Empereur apprit les choses et se chargea de la déclaration, d'autant mieux accueillie, comme

l'on pense, que les sentiments secrets de Mlle Garat répondaient à ceux du glorieux amputé.

Le mariage fut béni en 1812, et Napoléon, comme cadeau de noces, donnait à son compagnon d'armes le gouvernement de Vincennes, 25,000 francs de traitement, 3,000 francs de rente sur sa cassette, 16,000 francs de rente sur les Petites Affiches, 4,000 sur l'Illyrie, et 2,000 sur le Mont de Milan. C'était le temps des contes de fées.

Et aussi celui des brusques revirements ; car, deux ans plus tard, en Mars 1814, les ennemis assiègent Paris. Daumesnil se barricade dans sa vieille forteresse, cette "bicoque", disait dédaigneusement Blücher. Il n'a pour armée que trois cents invalides ; Paris vient d'ouvrir ses portes, la capitale avec tout son matériel de guerre sera livrée aux alliés. Daumesnil en est informé. Dans la nuit qui suit la capitulation, le pont-levis de Vincennes



LE GÉNÉRAL DAUMESNIL

SI VOUS AVEZ UN SUJET FATIGUÉ, DÉLABRÉ, USÉ MÊME,
ET CHEZ LEQUEL TOUTES LES MÉDICATIONS AURONT ÉCHOUÉ.
SOUMETTEZ-LE A LA CARNINE LEFRANCO
ELLE AGIRA, SANS AUCUN DOUTE, ET TRÈS RAPIDEMENT

s'abaisse lentement, sans bruit; sous la voûte gothique se silhouette la haute stature du général à la jambe de bois; il avance, monté sur un cheval de brasseur; derrière lui, marchent en colonne, deux cent cinquante invalides, et cette troupe de fantômes, se glissant à travers l'armée prussienne endormie, va jusque sur les hauteurs de Montmartre, rallant sur son passage tout le matériel qu'elle rencontre, armes, munitions, chevaux, canons, voitures, et, sans avoir tiré un coup de fusil, tant est lourd le sommeil au bivouac des vainqueurs, ramène avant le jour cet énorme butin à l'abri des antiques murailles de Charles V.

Cet invraisemblable coup d'audace exaspéra les étrangers, et dans la journée, Daumesnil fut sommé de livrer la place sans conditions. Le colonel autrichien chargé de cette mission fut mal reçu. "Rendez-moi ma jambe je vous rendrai Vincennes", répondit Daumesnil. Comme l'autre insistait, menaçant d'un bombardement: "Venez, fit le général, voilà un magasin qui contient dix-huit cents milliers de poudre, nous allons sauter ensemble; mais, si je vous rencontre en l'air, je ne vous réponds pas de passer près de vous sans vous égratigner..." L'autrichien se retira. Les jours passèrent, puis les semaines, puis les mois... Le roi, depuis bien longtemps, était remonté sur le trône; Daumesnil tenait toujours Vincennes. Le gouvernement faisait mine de ne pas s'inquiéter de lui, crainte d'avoir à entreprendre un siège; on attendait qu'il voulut bien s'en aller. L'idée ne lui en vint que neuf mois après la capitulation de Paris. Le roi, pour amadouer ce terrible homme, lui décerna la croix de Saint-Louis; Daumesnil la refusa.

Il fut remplacé dans le gouvernement du château par le marquis de Puivert, gentilhomme de haute mine, aussi fougueux royaliste que l'homme à la jambe de bois l'était peu. Puivert ne connaissait Vincennes que pour y avoir été longtemps détenu sous l'Empire, en qualité de conspirateur; mais il ne doutait pas maintenant d'y finir tranquillement ses jours. Sa sécurité dura quatre mois. Le 20 Mars 1815, Paris retombant au pouvoir de Napoléon, Puivert, qui n'ignorait pas les prouesses de son prédécesseur, voulut, en homme d'honneur, se signaler par quelque exploit similaire. Il réunit les quatre cents invalides de sa garnison, les harangua, les exhorta à mourir pour le service du roi. Les invalides crièrent: "Vive l'Empereur!". Puivert convoqua son conseil, rendit la forteresse à l'usurpateur et disparut.

Huit jours plus tard, Daumesnil prenait sa place. Il met aussitôt le fort en état de défense; aux derniers jours de Juin, les Prussiens reparaissent. Blücher, qu'excite une vieille rancune, bloque Vincennes avec un corps d'armée, une première sommation est faite, puis une seconde. Daumesnil se déclare résolu à ne point même prendre connaissance des injonctions de l'ennemi. Blücher coupe les conduites d'eau qui alimentent la forteresse; Daumesnil sort avec ses invalides, son *jeu de quilles*, et les range en bataille, face aux Prussiens. Le soir même, les conduites sont rétablies et le

jeu de quilles rentre, en ricanant, dans ses cases-mates.

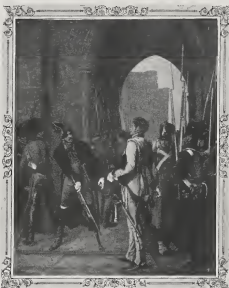
Louis XVIII régnait aux Tuileries; la paix était faite; la France reprenait haleine... et le blocus de Vincennes se prolongeait encore; Daumesnil voulait bien céder à un ordre du roi; mais les alliés s'entêtaient à se faire obéir, et il s'obstina pendant trois mois. Un émissaire parvint à se glisser dans le fort et offrit au général, qu'on savait pauvre depuis la chute de l'Empereur, un million s'il consentait à capituler. "Mon refus sera la dot de mes enfants", répondit-il. Devant ce mot à la Corneille, les Prussiens lassés enfin, levèrent le siège le 27 Août, et les Russes occupèrent leurs cantonnements. Daumesnil ne céda pas. Le 15 Novembre seulement, il s'aperçut en faisant sa ronde, que tout l'ennemi avait disparu. Son but était atteint;

l'immense matériel dont il avait la garde restait à la France; il pouvait rendre au roi la place telle qu'il l'avait reçue de l'Empereur; il fit baisser les ponts et demanda aussitôt sa retraite.

Le marquis de Puivert, nommé gouverneur de Vincennes, se réinstalla au château; ce chassé-croisé amusait les sceptiques, encore qu'on commençât à se blaser sur ce genre de distraction.

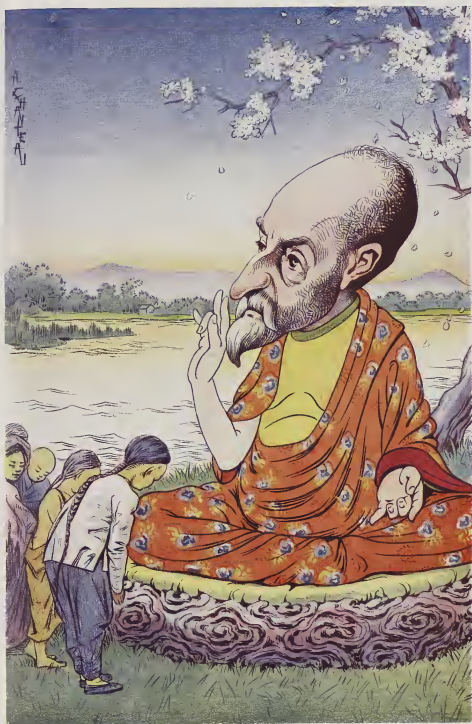
1830. Le drapeau blanc qui flotte sur le donjon cède sa hampe au drapeau tricolore; Puivert pille de nouveau bagages; Daumesnil rentre à Vincennes, dont il est pour la troisième fois nommé le gouverneur. Afin que l'histoire fut complète, le hasard voulut que ces deux hommes, ces deux rivaux, "que les immenses repartirs du château ne pouvaient contenir ensemble", mourussent, à quelques mois de distance, en 1832. Ils sont inhumés l'un près de l'autre, dans le cimetière de la ville, et c'est peut-être là, une de ces leçons dont Bossuet aurait tiré quelque sublime morceau d'éloquence.

T. G. (Historia).



LE GÉNÉRAL DAUMESNIL. — VINCENNES 1814.
Tableau de Gaston MÉLINGUE. — Phot. Braun et C^e

LA CARNINE LEFRANCO N'A PAS DE SIMILAIRES, parce que
SEULE, elle emploie le Suc Musculaire de Bœuf Pur, CONCENTRÉ et
conservé en Solution Sucre-Glycérinée, SANS AUCUNE ADDITION



Le Professeur JEANSELME
de la Faculté de Médecine de Paris

GRAND-PÈRE

Une figure extraordinaire que mon aïeul paternel.

A sa mort, j'étais enfant, mais je me le rapelle à plus de trente ans de date, comme s'il m'eût quitté hier.

Je revois sa face papale, je revois ses longs cheveux coiffés du feutre à poils ras et ses souliers aux larges boucles d'acier, feutre et souliers tels qu'on portait les ecclésiastiques.

Grand-père était auguste; la sagesse émanait de sa personne, le respect s'imposait. Le créateur l'avait dû construire d'après un gabarit spécial. J'ai vu bien des grands-pères, je n'en connais point qu'on puisse égaler. Il fut le Grand-père dans toute la blanche et sereine magnificence du terme. Imprégné des idées naïves du bon vieux temps, assister à la messe représentait pour lui le plus bel acte de la vie. Nul ne savait avec autant d'onction porter le cierge pascal au banc-d'œuvre, rompre la « pompe » de Noël, jeter de l'eau bénite aux morts. Depuis ses trente-cinq ans de veuvage, il se faisait, pour dompter la chair, saigner à l'ancienne mode.

Encore qu'il sût à peine lire, à peine écrire, Grand-père s'exprimait par images comme les prophètes des Saintes-Ecritures et les héros chenus des Epopées. Cet homme simple marchait si bellement qu'on cherchait des yeux le cortège, absent, qui lui paraissait dévolu. D'allure biblique, il évoquait l'époque vierge où il y avait des tentes et des brebis, temps primitifs où chacun obéissait au front solennel du patriarche. Il était le maître redoutable et juste et son moindre geste avait une envergure divine.

Industriel en produits céramiques, Grand-père, répugnait à signer et à exiger un reçu. Alors la confiance régnait entre les hommes, on se frappait dans la main et l'affaire était conclue. Bel âge de la conscience à jamais disparu !

En Marseille et sa banlieue, le père Joseph était l'objet d'une véritable vénération. Les gens venaient de loin, des Cadeneaux, du Rove, des Pierrettes, des Pennes, de Gardanne, d'Aubagne, solliciter un conseil. Le vieux marquis de Foresta, dont la dame avait allaité Henri V, descendait parfois de ses massives tours, heureux de s'asseoir sous la merveilleuse treille de Pérégante et de prendre langue avec mon aïeul qui, tout en égrenant le chapelet, l'écoutait, mais, plus finaud qu'un diplomate, ne lâchait son avis que les dizaines finies, c'est-à-dire après que le Saint-Esprit le lui eût dicté.

A mes quatre frères et à moi, Grand-père apparaissait comme un être surnaturel.

Quand il refermait ses bras puissants sur ses cinq petits-fils, nous nous imaginions dans une cathédrale; il avait des sourires, des rires, des chansons, des histoires, comme la cathédrale a des cloches, des orgues, des sonnettes, des vitraux.

Le soir, avant la prière en commun devant la madone de l'entrée, le bon vieillard daignait descendre de ses méditations pour nous égayer en l'absence de papa, voyageant alors parmi l'Amérique du Sud.

O mes frères, remémorez-vous Grand-père quand, pour nous faire rire de peur, il imitait le coup de canon en heurtant l'une contre l'autre ses deux larges paumes creusées en coquillages !

De lui tout, jusqu'à ses éternuements dignes d'Homère, nous semblions grandiose.

— San Jan ! clamions-nous en chœur.

Et l'ancêtre répondait : « Merci ! » en essayant son nez de son ample mouchoir à carreaux.

La mort de Grand-père fut un deuil général.

Dès sa belle âme partie — « J'ai vu monter une colombe au ciel », nous avait dit papa — on nous mit en garde chez Maître Cadet, le palefrenier. Malgré notre immense chagrin, là encore, nous nous montrâmes gamins — comme s'il vivait toujours. Dans la remise, nous primes d'assaut le carrosse de Grand-père, voiture hors d'usage à laquelle il défendait qu'on touchât, et nous nous y installâmes, les cinq frères, ainsi que pour un long voyage. Or, le voyage menaçant de s'éterniser, vu le manque d'attelage, nous résolûmes d'explorer l'antique guimbarde, et notre joie fut intense de découvrir dans les caissons des nichées de souris.

□ O cette trouvaille multiple !

Un jour durant, nous nous amusâmes avec ces joujoux animés.

Mais le glas vint à sonner...

Lâchant aussitôt nos souris, pâles et tremblants, nous nous rangeâmes à la fenêtre pour voir passer le cercueil de Grand-père.

Tout l'heureux jadis nous envahit le cœur et nous pleurâmes, et si longuement nous pleurâmes, que nous n'osions plus rentrer à la maison paternelle, tandis que la campane offerte à la chapelle de la Vierge par Grand-père sanglotait encore dans le soir...

Aïeul bien-aimé, sans doute te promènes-tu dans l'Eternité, avec les belles larmes de tes cinq tout-petits, en manière de diadème, au front !

Depuis la mort de Grand-père, il manque quelqu'un au village...

SAINT-POL ROUX

CARNINE LEFRANCO

PUR SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE CONCENTRÉ

SOUS FORME DE SIROP DE SAUCEUR AGREABLE

ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ
TUBERCULOSE
NEURASTHÉNIE - CHLOROSE



FUMOZE
78, Faub. Saint-Denis
PARIS



CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES
DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

BISSEXTILE

L'an 45 avant Jésus-Christ, Jules César, désirant réformer le calendrier en qualité de souverain pontife, consulta soigneusement les astronomes.

Après s'être suffisamment renseigné auprès d'eux, il adopta l'année de trois cent soixante-cinq jours et six heures trouvée par Calippe de Cyzique et par Aristarque de Samos.

Il fit les mois de trente et de trente et un jours tels que nous les avons encore; mais comme en ne comptant pas les six heures, qui font le quart du jour, l'année civile eût été en retard sur l'année astronomique, il décida que, tous les quatre ans, on ajouterait, le 24 février, un jour aux trois cent soixante-cinq de l'année ordinaire.

Or, attendu que, selon la manière de compter des Romains, le 24 février était le 6^e jour avant les calendes de mars, on a dit pour le jour intercalaire, *bis sexto calendes*; d'où l'année de trois cent soixante-six jours a pris le nom de bissextile et la qualification de bissextile, laquelle signifie littéralement bis sixième.



JENNER PRATIQUANT LA VACCINE
par G. MONTEVERDE. — Palazzo Bianco, Gênes.

ANOREXIE

La CARNINE LEFRANCQ est une précieuse ressource pour les enfants et les adultes qui s'alimentent mal ou insuffisamment.

LA MÉDECINE

Molière, qui s'est amusé à bafouer bien des gens, les grands seigneurs libertins, les marquis, les pères avares, les barbons amoureux, les maris jaloux, a raillé surtout les médecins.

Bien d'autres ont fait comme lui. Pons de Verdun se plaignait un jour à son docteur, qui, jugeant son mal insignifiant, négligea de le soigner; et Pons de Verdun de s'écrier :

*Dieu ! que la médecine est belle !
Jugez-en par deux aperçus :
Les bobos sont au-dessous d'elle
Et les maux graves au-dessus.*

Le progrès général des sciences a singulièrement rehaussé la profession de médecin; celui-ci a conquis, dans la littérature si tardive à réhabiliter les gens, le rang éminent qu'il occupe dans la vie sociale. Voilà pourquoi on ne songe depuis longtemps à écrire contre lui, le *Malade imaginaire* ou le *Médecin malgré lui*. Loin de là, Balzac a publié *Le Médecin de Campagne*, où il déroule d'une façon si pénétrante toute la vie d'un de ces hommes d'abnégation qui enfouissent, au fond d'un village ignoré, une science et des vertus dignes de briller sur un plus grand théâtre.



LE PORTRAIT DE MONSIEUR FAGON

« Premier Médecin de Louis XIV, dessiné dans le temps qu'il traversait la Grande Galerie de Versailles ».
(Collection de M^e le Professeur TUFFIER).

LE NÔTRE, Jardinier de Louis XIV

Le Nôtre avait une probité, une exactitude et une droiture qui le faisait estimer et aimer de tout le monde. Jamais il ne sortit de son état ni ne se méconnut, et fut toujours parfaitement désintéressé. Il travaillait pour les particuliers comme pour le Roi et avec la même application, ne cherchait qu'à aider la nature, et à réduire le vrai beau aux moins de frais qu'il pouvait; il avait une naïveté et une vérité charmante. Le Pape pria le Roi de le lui prêter pour quelques mois; en entrant dans la chambre du Pape, au lieu de se mettre à genoux, il courut à lui: « Eh! bonjour, lui dit-il, mon Révérend Père, en lui sautant au col, et l'embrassant et le baisant des deux côtés; eh! que vous avez bon visage, et que je suis aise de vous voir et en si bonne santé! ». Le Pape, qui était Clément X, Alfieri, se mit à rire de tout son cœur; il fut ravi de cette bizarre entrée et lui fit mille amitiés.

A son retour, le Roi le mena dans ses jardins de Versailles, où il lui montra ce qu'il y avait fait depuis son absence. A la colonnade, il ne disait mot; le Roi le pressa d'en dire son avis: « Eh bien! Sire, que voulez-vous que je vous dise? d'un maçon vous en avez

fait un jardinier (c'était Mansard), il vous a donné un plat de son métier. » Le Roi se tut, et chacun sourit; et il était vrai que ce morceau d'architecture, qui n'était rien moins qu'une fontaine et qui la voulait être, était fort déplacé dans un jardin. Un mois avant sa mort, le Roi, qui aimait fort à le voir et à le faire causer, le mena dans ses jardins, et à cause de son grand âge, le fit mettre dans une chaise, que des porteurs roulaient à côté de la sienne, et Le Nôtre disait là: « Ah! mon pauvre père, si tu vivais et que tu pusses voir un pauvre jardinier comme moi, ton fils, se promener en chaise à côté du plus grand roi du monde, rien ne manquait à ma joie. »

SAINT-SIMON (*Mémoires*).



LE NÔTRE

PARIS. — MUSÉE DU LOUVRE



PORTAIT PRÉSUMÉ DE LUCREZIA CRIVELLI
par Léonard de Vinci (1452-1519). École Florentine.

CHANSON

*L'eau qui tombe et l'eau qui court
Sont deux porteuses de joie,
Heureux l'agreste séjour
Où le bon vent les envoie:
C'est par l'une que tout vit,
Sans l'autre que tout succombe,
Béni soit Dieu qui nous fit
L'eau qui court et l'eau qui tombe.*

*L'eau qui court porte en courant
Sa fraîcheur féconde et douce,
Au bord de son flot errant
La fleur s'ouvre et l'herbe pousse;
Et, de l'arbre à l'arbrisseau
La forêt s'y désaltère.
L'eau qui court, fleuve ou ruisseau,
C'est la santé de la terre!*

*Mais l'eau qui tombe, en tombant
Éteint les chaleurs brûlantes,
La sève qu'elle répand
Nourrit vignes, blés et plantes.
Le corps se sent tout joyeux
Dans l'air qu'elle purifie.
L'eau qui tombe, l'eau des cieux,
C'est la source de la vie!*

*L'eau qui tombe et l'eau qui court
Sont deux porteuses de joie.
Heureux l'agreste séjour
Où le bon vent les envoie!
C'est par l'une que tout vit,
Sans l'autre que tout succombe!
Béni soit Dieu qui nous fit
L'eau qui court et l'eau qui tombe!*

PAUL DÉROULÈDE.

LE PROFESSEUR JEANSELME

Externe des Hôpitaux en 1879, et interne en 1883, Edouard Jeanselme était reçu docteur en 1888.

Il devenait alors Chef de laboratoire à l'Hôpital Saint-Louis, fonction qu'il exerçait jusqu'en 1894, et qu'il changeait en celle d'Assistant de consultation au même hôpital, confirmant ainsi sa spécialisation en syphiligraphie et en dermatologie.

En 1896, le docteur Jeanselme était nommé médecin des Hôpitaux, et en 1901, il arrivait à l'Agrégation.

L'année suivante, il était nommé professeur à l'Institut Colonial.

Parmi les nombreux travaux du professeur Jeanselme, nous mentionnerons les articles : *Pneumothorax, Hydrothorax, Thrombose et embolie, Phlébite, Sclérodémie, Typhlité, Lèpre, Chancre mou*, du *Manuel de Médecine Debove-Achard*; *Pied-de-Madure, Plan, Verruga*, du *Traité de Médecine et de Thérapeutique de Brouardel et Gilbert*; *Plan, Lèpre, Aplasie moniliforme* du *Traité des Maladies de l'Enfance de Granher et Comby*; *Etiologie et Prophylaxie des Maladies vénériennes* du *Traité d'Hygiène de Chantemesse et Mosny*; *le Traitement de la Syphilis* par le 606, *Monographie de l'Œuvre Medico-Chirurgicale (1913)*; *Examen de la peau et de ses dépendances*,



Phot. Ribaut.

dans le *Manuel de diagnostic médical Debove et Achard*.

Le professeur Jeanselme a écrit un *Traité du Beribéri*, dans la collection des *Aides-Mémoires de Léaute*, 1906; un *Précis de Pathologie exotique* en collaboration avec Rist, 1909; un *Traité des Maladies de la peau*, en collaboration avec Hutinel; il a en outre publié ses *Leçons cliniques de Dermatologie et de Syphiligraphie* faites de 1910 à 1917 à l'Hôpital Broca; et un *Cours de Dermatologie exotique*, 1904.

Membre honoraire de la Société anatomique; Membre de la Société française de Dermatologie et de Syphiligraphie; Membre de la Société de Thérapeutique, le docteur Jeanselme, actuellement professeur de Clinique dermatologique et de syphiligraphie à l'Hôpital Saint-Louis, où il a pris la succession de Gaucher, est aussi membre de l'Académie de Médecine.

Il est Officier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Professeur Jeanselme en Bouddha ! allusion à ses voyages en Orient, où il est allé étudier sur place les maladies exotiques, Lèpre, Bérubéri, Plan, etc.

LA CARNINE LEFRANCQ enrichit le SANG en HÉMATIES

GLOBULES ROUGES PAR CARRÉ D'HÉMATIMÈTRE :

AVANT L'EMPLOI DE LA CARNINE : 41 — APRÈS UN MOIS DE TRAITEMENT : 54

DU SURMENAGE

A notre époque, où le surmenage sportif, mondain et intellectuel entraîne les prédisposés vers l'anémie, la neurasthénie et la tuberculose, le médecin prudent appelle à son aide la zomothérapie, qui est une véritable puissance thérapeutique : le suc musculaire devant être considéré comme un médicament-aliment animé et vivant.

Sous la forme de CARNINE LEFRANCQ, le suc musculaire est pris, non seulement sans répugnance, mais avec plaisir et sollicite, promptement, la rénovation trophique : enrichissement globulaire, bonne tension artérielle, fermeté des muscles, reconstitution de l'assimilation et de la nutrition.

Tels sont les principaux bienfaits à espérer de la CARNINE LEFRANCQ, dont les praticiens du monde entier ont proclamé la supériorité toutes les fois qu'il est besoin de reconstituer énergiquement l'organisme affaibli, de lutter contre les ennemis morbides, de rénover le sang et de stimuler le système nerveux. C'EST UNE PRÉPARATION INIMITABLE



"AU REVOIR", par HAQUETTE.

Phot. Braun et C^{ie}



AU CRÉPUSCULE

Tableau de Paul CHABAS. Membre de l'Institut. — École Française



L'ÉCLAIREUR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : COMBAT 01-34
R. C. Seine 26.296

DIX-NEUVIÈME ANNÉE
N° 189
MARS 1924 (2)

ABONNEMENT
UN AN. { FRANCE... 18 fr.
ÉTRANGER... 20 fr.
LE NUMÉRO... UN FRANC



CLAUDE FARRÈRE

LA BATAILLE

Le peintre français Felze vient annoncer à la marquise Yorishaka la mort de son mari, tué dans une bataille navale contre les Russes.

Dans le boudoir pompadour, entre le piano d'Erard et la glace à cadre doré, rien n'était changé. Par les fenêtres à vitres, des rayons de soleil entraient joyeusement, répandant partout un air de fête, et parsemant de pierreries multicolores les fleurs des porte-bouquets...

Il s'était approché de la fenêtre, il regardait le jardin minuscule, et ses rocailles, et ses cascades, et ses forêts pour Lilliputiens. Une voix qu'il n'avait point oubliée, une voix chantante et douce, menue comme un cri d'oiseau, répéta tout à coup derrière lui la phrase de bienvenue qui l'avait accueilli pour la première fois, dans ce même salon, six semaines auparavant :

« Oh ! cher maître !... Que je suis confuse de vous avoir fait attendre si longtemps ! »

Et, toujours comme jadis, une menotte d'ivoire clair se tendit vers le baïser.

Mais cette fois, Felze, ayant touché de ses lèvres les doigts soyeux, ne répondit rien à la phrase d'accueil.

Sans prendre garde à ce silence, la marquise Yorishaka bavardait gaiement...

Felze toussa trois fois, puis entama une phrase : « Je suis revenu... »

— Hé ! — dit la marquise Yorishaka. — Je suis contente que vous soyez revenu !

— Je suis revenu... » répéta Felze.

Et il se tut, regardant très fixement la jeune femme.

Elle souriait. Mais sans doute les yeux de Felze parlèrent-ils à cet instant plus clairement que sa bouche. Le sourire s'effaça brusquement des jolies lèvres fardées, et sur les yeux obliques et minces les cils battirent, inquiets.

« Vous êtes revenu ? »

Entre les grandes brides de tulle rose, sous la capeline fanfreluchée, le visage, tout d'un coup métamorphosé, était redevenu intensément asiatique.

Quatre secondes passèrent, lentes comme quatre minutes. La voix menue parla de nouveau ; et elle ne chantait plus du tout, devenue mystérieusement unie, monotone, grise :

« Vous êtes revenu... pour ?... »

Laborieusement, Felze acheva :

« Pour vous dire... qu'hier... du côté de Tsou-shima, il s'est livré une grande bataille... »

Il y eut un bruit de soie froissée. L'ombrelle à falbalas était tombée. Elle resta par terre.

« Une très grande bataille... entre l'escadre

LES BIENFAISANTS EFFETS DE LA CARNINE LEFRANÇO SE MANIFESTENT
DÈS LES PREMIERS JOURS
C'EST UNE MÉDICAMENT VIVIFIANTE AU PREMIER DEGRÉ

russe et la flotte japonaise... Vous ne saviez pas encore ?... »

Il s'interrompit comme pour reprendre haleine. Debout contre le mur, immobile et muette, la marquise Yorisaka Mitsouko écoutait :

« Non, vous ne pouviez pas encore savoir... Une très grande bataille. Très sanglante, naturellement... Oui, beaucoup de blessés... »

Elle ne bougeait pas, elle ne parlait plus. Elle s'adossait toujours au mur ; elle faisait face au messager sinistre.

« Beaucoup de blessés... Ainsi, je crois savoir que le vicomte Hirata... »

Elle ne remua pas.

« Et le marquis Yorisaka lui-même... »

Pas un tressaillement.

« Cont... blessés... »

Dans la gorge de Felze, les mots s'embarassèrent.

« Blessés... grièvement blessés... »

Le mot terrible ne voulait pas sortir. Quatre secondes encore se traînèrent.

« Morts », dit enfin Felze très bas.

Il avait ouvert les mains. Il avançait légèrement les bras, prêt à soutenir la victime. Il avait vu souvent, en pareil cas, des femmes s'évanouir. Mais la marquise Yorisaka Mitsouko ne s'évanouit pas.

« Alors, il s'éloigna un peu pour mieux la voir. Toujours immobile et debout, on l'eût dite clouée à son mur, — crucifiée. Elle était très pâle. Elle semblait tout d'un coup grandie. »

« Morts, — redit Felze, — morts très glorieusement. »

Et il se tut, ne trouvant plus de paroles.

Alors les lèvres fardées s'agitèrent. Dans tout le visage figé et glacé, ces lèvres seules semblaient vivre, avec les yeux, — les yeux grands ouverts, pareils à deux lampes funéraires bien allumées.

— « Défaite... ? où victoire ?... »

— « Victoire ! » affirma Felze.

Il appuya :

« Victoire décisive : la flotte russe a succombé tout entière. Il n'en reste plus que des épaves. Ce n'est pas en vain que tant d'hommes héroïques ont versé leur sang. Le Japon, à jamais, triomphe ! »

Aux joues blêmes, une rougeur, lentement, remonta. La bouche étroite parla de nouveau, de la même voix grise et calme :

« Merci... Adieu... »

Et Felze, ainsi congédié, salua bas et recula vers la porte.

Sur le seuil il s'arrêta, pour saluer encore...

La marquise Yorisaka n'avait pas bougé. Elle demeurait rigide et raidie, indéchiffrable, inconnaisable, — asiatique, asiatique des talons aux cheveux, asiatique à ce point qu'on n'apercevait plus sa défroque occidentale. Et le mur tendu de soie lui faisait une sorte de cadre, au milieu duquel elle apparaissait à présent, grande, grande, grande...

Au-dessus du temple d'O-Souwa, dans le petit

parc de la colline Nishi, parmi les camphriers centenaires, les érables et les cryptomérias d'où pendaient toujours de splendides glycines arborescentes, Jean-François Felze, une heure durant, avait erré.

Sa rêverie, d'instinct, l'avait conduit là, en sortant de cette villa du coteau des Cigognes dont la porte s'était refermée derrière lui, à peu près comme se referme la porte d'un tombeau sur les talons des fossoyeurs. Il avait eu besoin, tout de suite, de solitude, d'ombre et de silence. Machinalement, il avait

marché jusqu'au petit parc, distant de moins d'un mille. Et les allées touffues et la futaie profonde l'avaient retenu. Il était monté, par l'allée de l'est, jusqu'au sommet de la colline. Il en était redescendu par l'allée de l'ouest. Il s'était arrêté aux coudes du chemin, pour contempler les vallons verts ondulants vers la plaine et la ville couleur de brume assise au bord du fiord couleur d'acier. Il avait plongé son regard dans les cours et dans les jardins du grand temple. Il s'était promené sur la terrasse du sud, plantée de cerisiers en quinconces...

Et partout il avait vu, au lieu du paysage étalé sous ses yeux, l'image, gravée sur sa rétine, d'une femme debout, adossée contre un mur...

A présent, il avait quitté le petit parc. Très las, il voulait regagner la ville, regagner l'Yseult, et se reposer enfin, chez lui, dans sa cabine, de ce voyage trop long et trop lugubrement terminé... Mais une obsession mystérieuse l'égarait, le détournait de sa route. Il avait pris à droite au lieu de prendre à gauche. Et il se retrouvait au flanc du coteau des Cigognes, à cent pas à peine de la villa en deuil...

Il s'était arrêté net. Il allait rebrousser chemin. Un trot précipité de kouroumayas lui fit relever la tête...



LA RADE DE NAGASAKI

Vernancie Richard.

ANÉMIES REBELLES



CARNINE LEFRANCO

agit

très rapidement

PARIS. — MUSÉE DU LOUVRE



LA DENTELLIÈRE

Tableau de Jan VERMEER DE DELFT (1632-1675). — École Hollandaise.

LE MÉDECIN NE RECHERCHE PAS UN REMÈDE BON MARCHÉ
 MAIS UN REMÈDE ACTIF, CONSCIENCIEUSEMENT PRÉPARÉ
 VOILÀ POURQUOI LA **CARNINE LEFRANCQ**
 PRÉSCRITE dans le MONDE ENTIER, PREND CHAQUE JOUR une IMPORTANCE plus GRANDE.

La porte venait de s'ouvrir. Et un singulier cortège en sortait.

Des serveurs, des servantes, tous et toutes en vêtements de voyage, tous et toutes chargés et encombrés de ces jolis paquets bien pliés, de ces jolies boîtes bien menuisées, de ces jolis sacs de papier bien indéchirables, qui sont les malles et les valises nationales du vieux Nippon, s'en allaient à petits pas, trotinant les uns après les autres, s'en allaient par le sentier de l'ouest, celui qui mène à la station du chemin de fer de Nagasaki à Moji, à Kyôto et à Tôkiô...

Et, tout à coup, derrière les servantes et les serveurs, et suivi lui-même d'autres serveurs et d'autres servantes, un kourouma franchit la porte et prit le sentier qui mène à la station... un kourouma traîné par deux hommes-coureurs... un kourouma de maître, très

élégant... Sur les coussins, une forme blanche était assise...

Une forme blanche. Une femme en deuil, vêtue à l'ancienne mode, de toile unie sans ourlets, comme les rites prescrivent que soient vêtues les veuves. Une femme qui s'en allait, raide et hiératique, la tête droite et les yeux fixes, — une femme : la marquise Yorisaka...

Elle s'éloigna sur le sentier, lentement, et toujours entourée de son escorte...

Jean-François Felze arrêta le dernier serviteur, et l'interrogea en japonais.

« C'est la marquise Yorisaka Mitsouko, — répondit l'homme,

— Yorisaka koshakou foudjin. — Son mari a été tué hier à la guerre. Elle va à Kyôto, pour vivre dans le couvent bouddhiste des filles de daimios, — pour y vivre sous le cilice et pour y mourir, — honorablement.

CLAUDE FARRÈRE.



LE TEMPLE D'O-SOUWA

Verniscope Richard



CHÉ C'Ê ? (QU'Y-A-T-U ?) - Tableau de Brant, - Musée de Florence.

UNE PRÉPARATION UNIQUE

Nous GARANTISSONS que la **CARNINE LEFRANCO** est préparée avec des Cuisses de Bœuf EXCLUSIVEMENT

Après en avoir extrait tout le jus (plasma musculaire), nous évaporons dans le vide et à froid, la majeure partie des 85 % d'eau qu'il contient, et c'est avec le produit ainsi obtenu que nous préparons la

CARNINE LEFRANCO

Véritable extrait de Suc musculaire

En solution suco-glycérinée

SANS AUCUNE ADDITION DE SANG.
D'ALBUMINE OU DE MÉDICAMENTS

Y-a-t'il parmi les nombreuses spécialités opothérapiques du monde entier une seule préparation donnant des garanties aussi sérieuses ?

UN INCIDENT A LA COMÉDIE FRANÇAISE AU XVIII^e SIÈCLE

Au printemps de l'année 1765, un vent de tempête soufflait sur le Théâtre-Français : les comédiens étaient mécontents de leur camarade Dubois. Celui-ci avait refusé de payer son chirurgien et, pour se venger, ce dernier avait composé un mémoire qui attaquait tous ceux de la Compagnie. Le duc de Duras avait ordonné à Dubois de payer, au chirurgien de retirer son mémoire ; mais on gardait rancune à l'acteur de sa maladresse et le duc de Duras avait dû lui donner sa retraite avec une pension de 1.500 livres.

Aussi, lorsque le 15 avril les comédiens apprirent qu'ils devaient jouer le *Siège de Calais* et que Dubois figurait sur l'affiche, tous s'insurgèrent et déclarèrent qu'ils préféraient donner leur démission plutôt que de jouer avec lui.

Papillon de la Ferté, intendant des Menus Plaisirs, essaya par tous les moyens d'arranger l'affaire, et, avec les éléments dont il disposait, d'organiser une représentation du *Joueur*. Le timide et maussade Bouvet, ses gants blancs à la main, s'avança pour faire le compliment d'entrée : « Messieurs, dit-il, nous sommes au désespoir de ne pouvoir vous donner le *Siège de Calais*... — Point de désespoir, s'écria le parterre, le *Siège de Calais* et Dubois. » Préville, qui essaya de commencer le *Joueur* fut sifflé deux fois ; on dut interrompre, rendre l'argent et évacuer la salle.

Mais l'affaire n'en devait pas rester là. Le maréchal duc de Richelieu, poussé par son fils, le duc de Fronsac, dont la fille de Dubois était la maîtresse, ordonna d'emprisonner les réfractaires.

Clairon, qu'une indisposition retenait à la chambre, mais qui exhortait ses camarades à la résistance, ne devait pas échapper à cette violence.

« L'ordre fut donné de m'arrêter, dit-elle en ses *Mémoires*, on vint m'arracher de mon lit où j'étais retenue par une inflammation d'entrailles. Mme de Sauvigny, intendante de Paris, était en ce moment chez moi ; tout ce qu'elle put obtenir de l'exempt fut de me conduire elle-même au Fort l'Évêque. »

C'est à ce moment, racontent les mauvaises langues, qu'elle s'adressa à l'exempt avec une dignité théâtrale : « Monsieur, je ne peux me dispenser de me soumettre à l'autorité du Roi ; il peut disposer de mes biens, de ma liberté, de ma vie même, mais il apprendra qu'il ne peut rien sur mon honneur. »

— Mademoiselle, vous avez raison, répliqua-t-il, où il n'y a rien, le Roi perd ses droits. »

Brisard, Dauberval, Le Kain, Molé, suivirent Claïron au Fort l'Évêque. Ces arrestations firent grand bruit.

« Je me félicite, dit Mistress Bellamy, la célèbre actrice anglaise, qui se trouvait alors à Paris, d'être née dans un pays où les lois m'auraient protégée contre une détention arbitraire. »

Cependant, le public s'acharnait contre les comédiens et allait les quereller jusqu'au théâtre. « Les corridors et le foyer, raconte Grimm, qui assista à cette effervescence, retentissaient d'injures contre les comédiens ; dans les premiers jours, coquins marauds, gueux étaient les termes favoris dont on

les honorait chez eux, dans leur hôtel, sur leur palier. Un homme sage arrêta un des illustres courroucés au milieu de ses nobles propos, et, lui montrant dans le foyer le portrait de Molière, il lui dit : « Voilà un de ces gueux, qui a été plus envié à la France que ne le sera vraisemblablement jamais aucun premier gentilhomme de la Chambre. »

Bellecour dut, le 17, avant la représentation du *Chevalier à la Mode*, adresser au public, les excuses de la Compagnie.

M. de Belloy, l'auteur du *Siège de Calais*, fit, dans la circonstance, preuve d'un grand tact : il retira sa tragédie.

Lorsque le maréchal de Richelieu pensa que le châtimement avait assez duré, il ordonna l'élargissement de Mlle Claïron, en considération de sa maladie. Le 21, à 9 heures du soir, elle sortit de prison, mais elle dut encore garder les arrêts chez elle pendant vingt et un jours, avec ordre de ne recevoir que six personnes désignées par elle.

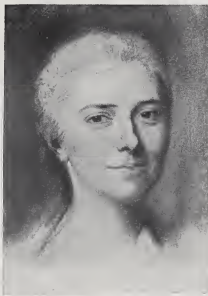
Peu à peu, on parvint à une entente ; la petite Dubois, sollicitée par Fronsac, obtint de son père qu'il quittât la Comédie-Française.

Cette solution ramena le calme, mais Claïron, que son emprisonnement avait fort mécontentée, bien qu'elle en eût l'opportunité, demeura éloignée de la scène.

Voltaire avait écrit, au moment où la lutte était la plus chaude : « Que Mlle Claïron réussisse ou ne réussisse pas, elle sera révérencée du public, et, si elle remonte sur le théâtre comme une esclave qu'on fait danser avec ses fers, elle perd toute considération. J'attends d'elle une fermeté qui lui fera autant d'honneur que ses talents et qui fera une époque mémorable. »

Est-ce pour répondre aux conseils du grand homme, qui lui témoignait quelque amitié, que Claïron persista dans sa décision de ne plus jouer ? Toujours est-il que, un an après les événements que nous venons de rapporter, malgré toutes les sollicitations dont elle fut l'objet, l'illustre comédienne quitta définitivement le Théâtre-Français (mai 1766).

P. DESPRAS et G. SERVANT.



MADemoisELLE CLAIRON, par QUENTIN LA TOUR
(Musée de Saint-Quentin). — Phot. Bulloz.

ANOREXIE



CARNINE LEFRANCO

ramène toujours l'appétit
dès le premier flacon

FINANCE ET PHILANTHROPIE

BEAUJON

Nicolas Beaujon, naquit à Bordeaux en 1718, de Jean Beaujon, ce commerçant enrichi, qui avait su habilement employer ses richesses; et se créer dans Paris des amitiés puissantes. Son fils aîné, Nicolas, dut plus tard à cette adresse son élévation et sa vie même.

Son premier emploi est celui de

"Directeur de Commerce à Bordeaux". En 1748 la disette sévissait dans la ville; aidé de son frère, avocat général à la Cour des Aides de Bordeaux, ils accaparent tous les approvisionnements de blé et spéculant sur la misère générale, en font monter le prix à leur gré. La clameur publique s'élève contre eux, Nicolas Beaujon est décrété de prise de corps. Il s'enfuit précipitamment à Paris, va voir les anciens obligés de son père, maintenant ses protecteurs, et n'a que se louer d'eux; cette dangereuse affaire est éteinte.

Mais il fallait quitter Bordeaux, où toute considération lui aurait manqué désormais; et se fixa à Paris. Il y débute par un adroit mariage, en épousant, en 1753, une demoiselle Bontemps, fille d'un premier valet de chambre du roi; le frère de cette demoiselle était lui-même premier valet de chambre de Louis XV et Gouverneur des Tuileries. La dot n'était que de 50.000 francs, mais le rusé financier voulait mieux: Par M^{me} de Pompadour, ce mariage lui ouvrait la cour, lui donnait la faveur du roi et permettait toutes les entreprises. L'état de la fortune de Beaujon était alors de 490.000 livres.

Après son mariage il devient Receveur général des finances de la généralité de Rouen, puis de La Rochelle, banquier de la cour, trésorier et commandeur de l'Ordre de Saint-Louis, conseiller d'Etat à brevet.

Opulent, il désire être à la mode; et dans plusieurs lettres du temps, il est qualifié de M. de Beaujon, malgré son origine roturière.

Dans le lieu dit "La Pépinière du Roi", à Paris, Beaujon achète d'immenses terrains, et s'y fait construire une habitation qu'il dénomme sa "Chartreuse" et qu'on appella la "Folie Beaujon".

La "Folie Beaujon" d'après Chamfort, aurait

été achetée avant la mort de son possesseur 1.100.000 livres par M. Durvey, agent de change, pour le Comte d'Artois. Elle fut démolie vers 1865. L'hôtel qui porte actuellement le numéro 11 de la rue Berryer, en représente exactement l'emplacement.

Cette habitation luxueuse et ce parc immense ne profitèrent pas longtemps à leur possesseur. La goutte s'abattit sur lui; frappé d'apoplexie, il mourut le 20 Décembre 1786. Beaujon laissait un testament volumineux: 3.000 livres de rentes viagères et 4.170.110 livres de legs, une fois payés, destinés en grande partie aux pauvres et à fonder des Hospices ou Maisons de Bienfaisance, sans compter les donations faites de son vivant à l'orphelinat du faubourg du Roule, qu'il avait fondé.

Cet orphelinat ne fut pas construit sur les jardins de "La Folie" mais sur un terrain contigü d'une étendue de quatre arpents. La première pierre fut posée le 27 Juillet 1784: 24 pauvres enfants dont douze garçons et douze filles, y furent logés, nourris et entretenus.

Bien que cet établissement fut destiné à des orphelins valides et à l'éducation des enfants du quartier, il porta cependant dès l'origine le nom d'"Hospice Beaujon", et grâce aux économies des administrateurs, on put augmenter le nombre des élèves, lequel, en 1794, était de 27: 14 garçons et 13 filles.

La Convention s'occupa de la transformation de l'hospice Beaujon qui contiendra 80 lits et s'appellera Hospice du Roule (1795-1803) pour devenir ensuite l'Hôpital Beaujon, ce dernier nom qu'il conserve encore.

Le chiffre des lits fut porté successivement à 120 en 1800, et à 140 en 1816; puis, à la suite d'agrandissements: à 153 en 1821, deux ans plus tard à 160, et à 166; en 1828 de 1837 à 1849, par de nouveaux agrandissements, il atteint 384 pour arriver vers 1884, à 422.

Par suite de ces transformations la façade de l'hospice primitif est aujourd'hui désignée.

D'après "L'Hôpital Beaujon", par le Dr Ch. FOURNEL. — Paris, 1884.



POURTRAIT DE BEAUJON
par DROUAS
Collection de M. le Professeur Tuilier.

LA
CARNINE

RELEVÉ AVEC UNE RAPIDITÉ ET
UNE ÉNERGIE INCONTESTABLES
LES MALADES EN ÉTAT DE CACHEMIE
PULMONAIRE AVANCÉE



LEFRANCQ

SON INNOCUITÉ PARFAITE
PERMET D'AILLEURS DE
L'ADMINISTRER À TOUTES DOSES
ADE LA PROLONGER LONGTEMPS

HYMNE AU SOLEIL

EDMOND ROSTAND
(Chanteclair)

*Tu qui sèches les pleurs des moindres graminées,
Qui fais d'une fleur morte un brillant papillon,
Lorsqu'on voit, s'effeuillant comme des destinées,
Trembler au vent des Pyrénées
Les amandiers du Roussillon.*

*Je t'adore, Soleil ! ô toi dont la lumière,
Pour bénir chaque front et mûrir chaque miel,
Entrant dans chaque fleur et dans chaque chaumière,
Se divoie et demeure entière
Ainsi que l'amour maternel !*

*Je te chante, et tu peux m'accepter pour ton prêtre.
Toi qui viens dans la cave où trempe un savon bleu,
Et qui choisis, souvent, quand tu veux disparaître
L'humble vitre d'une fenêtre
Pour lancer ton dernier adieu :*

*Tu fais tourner les tournesols du presbytère,
Luire le frère d'or que j'ai sur le clocher,
Et quand, par les tilleuls, tu viens avec mystère
Tu fais bouger des ronds par terre
Si beaux qu'on n'ose plus marcher !*

*Tu changes en émail le vernis de la cruche,
Tu fais un étendard en séchant un torchon,
La meule a, grâce à toi, de l'or sur sa capuche,
Et sa petite sœur la ruche
A de l'or sur son capuchon :*

*Gloire à toi sur les prés ! Gloire à toi dans les vignes !
Sois béni parmi l'herbe et contre les portails !
Dans les yeux des lézards et sur l'aile des cygnes !
O toi qui fais les grandes lignes
Et qui fais les petits détails !*

*C'est toi qui, découpant la sœur jumelle et sombre
Qui se couche et s'allonge au pied de ce qui luit,
De tout ce qui nous charme as su doubler le nombre,
A chaque objet donnant une ombre
Souvent plus charmante que lui !*

*Je t'adore, Soleil ! Tu mets dans l'air, des roses !
Des flammes dans la source, un dieu dans le buisson,
Tu prends un arbre obscur et tu l'apothéoses !
O Soleil ! Toi sans qui les choses
Ne seraient que ce qu'elles sont !*

La **CARNINE LEFRANCQ** est un véritable **ELIXIR DE FORCE**

LES DEUX FOSCARI

Dans le tableau que nous reproduisons page 8, l'artiste s'est inspiré de la tragédie anglaise de Lord Byron. Le Doge de Venise, François Foscari, étant accusé d'avoir empoisonné ses ennemis Pierre et Marc Loredan, le fils de Pierre, Jacques Loredan, inscrit sur ses livres les Foscari, comme débiteurs de deux existences. Le fils du Doge, Jacques Foscari, était lié d'amitié avec Sforza, duc de Milan, et recevait des présents de ce grand Seigneur. C'était un crime aux yeux des républicains, et Jacques fut condamné à l'exil, malgré l'autorité de son père, François. Un membre du Conseil des Dix mourut, et l'on attribua sa mort à Jacques, qui fut ramené à Venise, livré à la torture et condamné une seconde fois à un exil plus rigoureux. Il mourut en prison peu de temps après. Quant au Doge, on le fit abdiquer à cause de son grand âge. En entendant la cloche qui appelait Venise au mariage de son successeur avec la mer, il éprouva un saisissement tel qu'il expira. Ainsi furent effacés les Foscari du Grand-Livre de Loredan.

Le tableau d'Eugène Delacroix date de 1835 et représente les adieux de Jacques Foscari à son père, le Doge François Foscari, et à sa femme, après sa condamnation, au moment où il va partir pour l'exil. L'entente parfaite de la mise en scène, la vérité des expressions et des attitudes font de cette peinture une des meilleures d'Eugène Delacroix.

Dans la Médecine Infantile
**La Carnine
Lefrancq**

est de
beaucoup

Supérieure
aux huiles de foie de morue,
sirops antiscorbutiques, etc.,
Médications à longue échéance.
**Son action est plus
rapide et les enfants
la réclament avec
plaisir.**





JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone: COMBAT 01-34
R. C. Seine 55.195

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

N° 190

AVRIL 1924 (1)

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE... 18 Fr.
ÉTRANGER... 20 Fr.

LE NUMÉRO... UN FRANC

HUMBLE DRAME



GUY DE MAUPASSANT

Les rencontres font le charme des voyages. Qui ne connaît cette joie de retrouver soudain, à cinq cents lieues du pays, un Parisien, un camarade de collège, un voisin de campagne? Qui n'a passé la nuit, les yeux ouverts, dans la petite diligence drelin-dante des contrées où la vapeur est encore ignorée, à côté d'une jeune femme inconnue, entrevue seule-

ment à la lueur de la lanterne, alors qu'elle montait dans le coupé devant la porte d'une blanche maison de petite ville.

Et, le matin venu, quand on a l'esprit et les oreilles tout engourdis du continu tintement des grelots et du fracas éclatant des vitres, quelle charmante sensation de voir la jolie voisine ébouriffée ouvrir les yeux, regarder autour d'elle, faire, du bout de ses doigts fins, la toilette de ses cheveux rebelles, rajuster sa coiffe, tâter d'une main sûre si son corsage n'a point tourné, si sa taille est droite et la jupe pas trop écrasée!

Elle vous regarde aussi d'un seul coup d'œil froid et curieux. Puis elle se carre dans un

coin et ne semble plus occupée que du pays. Malgré soi on la guette sans cesse, malgré soi on pense à elle toujours. Qui est-elle? D'où vient-elle? Où va-t-elle? Malgré soi on ébauche en pensée un petit roman. Elle est jolie; elle semble charmante! Heureux celui... La vie serait peut-être exquise à côté d'elle? Qui sait? C'est peut-être la femme qu'il fallait à notre cœur, à notre rêve, à notre humeur.

Et comme il est délicieux aussi le dépit qu'on a de la voir descendre devant la barrière d'une maison de campagne. Un homme est là, qui l'attend avec deux enfants et deux bonnes. Il la reçoit dans ses bras, l'embrasse en la déposant à terre. Elle se penche, prend les petits qui lui tendent les mains, les caresse avec tendresse; et tous s'éloignent dans une allée pendant que les bonnes reçoivent les paquets jetés de l'impériale par le conducteur.

Adieu! c'est fini. On ne la verra plus, plus jamais. Adieu la jeune femme qui a passé la nuit à votre côté. On ne la connaît plus, on ne lui a point parlé; on est tout de même un peu triste de son départ. Adieu!

J'en ai, de ces souvenirs de voyage, des gais, des sombres, j'en ai beaucoup.

J'étais en Auvergne, errant à pied dans ces charmantes montagnes françaises, pas trop hautes, pas

LA CARNINE LEFRANCQ EST LA PRÉPARATION DE CHOIX.

QUAND IL S'AGIT DE REMONTER UN ORGANISME DÉLABRÉ

ET DE LUTTER CONTRE LES MALADIES CONSOMPTIVES OU INFECTIEUSES

trop dures, intimes, familières. J'avais grimpé sur le Sancy et j'étais dans une petite auberge, auprès d'une chapelle à pèlerinage qu'on nomme Notre-Dame de Vassivière, quand j'aperçus, déjeunant seule à la table du fond, une vieille femme, étrange et ridicule.

Elle était âgée de soixante-dix ans au moins, grande, sèche, anguleuse, avec des cheveux blancs en boudins sur les tempes, suivant la mode ancienne. Vêtue comme une Anglaise vagabonde, d'une façon maladroite et drôle, en personne à qui toute toilette est indifférente, elle mangeait une omelette et buvait de l'eau.

Elle avait un aspect singulier, des yeux inquiets, une physionomie d'être que l'existence a maltraité. Je la regardais malgré moi, me demandant : « Qui est-ce ? Quelle est la vie de cette femme ? Pourquoi erre-t-elle seule dans ces montagnes ? »

Elle paya, puis se leva pour partir, en rajustant sur ses épaules un étonnant petit châle dont les deux bouts pendaient sur ses bras. Elle prit dans un coin un long bâton de voyage couvert de noms imprimés au fer rouge, puis elle sortit, droite, roide, d'un grand pas de facteur qui se met en course.

Un guide l'attendait devant la porte. Ils s'éloignèrent. Je les regardai descendre le vallon, le long du chemin qu'indique une ligne de hautes croix de bois. Elle était plus grande que son compagnon et semblait aller plus vite que lui.

Deux heures plus tard je gravissais les bords de l'entonnoir profond qui contient, dans un merveilleux et énorme trou de verdure, plein d'arbres, de broussailles, de rocs et de fleurs, le lac Pavin, si rond qu'il semble fait au compas, si clair et si bleu qu'on dirait un flot d'azur coulé du ciel, si charmant qu'on voudrait vivre dans une hutte, sur le versant du bois qui domine ce cratère où dort l'eau tranquille et froide.

Elle était là debout, immobile, contemplant la nappe transparente au fond du volcan mort. Elle regardait comme pour voir dessous, dans la profondeur inconnue peuplée, dit-on, de truites grosses

comme des monstres et qui ont dévoré tous les autres poissons. Comme je passais près d'elle, il me sembla que deux larmes roulaient dans ses yeux. Mais elle partit à grandes enjambées pour rejoindre son guide, demeuré dans un cabaret au pied de la montée qui mène au lac.

Je ne la revis point ce jour-là.

Le lendemain, à la nuit tombante, j'arrivai au château de Murols. La vieille forteresse, tour géante debout sur son pic au milieu d'une large vallée, au croisement de trois vallons, se dresse sur le ciel, brune, crevasée, bosselée, mais ronde, depuis son large pied circulaire jusqu'aux tourelles croulantes de son faite.

Elle surprend plus qu'aucune autre ruine par son énormité simple, sa majesté, son air antique puissant et grave. Elle est là, seule, haute comme une montagne, reine morte, mais toujours la reine des vallées couchées sous elle. On y monte par une pente plantée de sapins, on y pénètre par une porte étroite, on s'arrête au pied



LE CHATEAU DE MUROLS

Phot. N.-D.

des murs, dans la première enceinte, au-dessus du pays entier.

Là dedans, des salles tombées, des escaliers égrenés, des trous inconnus, des souterrains, des oubliettes, des murs coupés au milieu, des voûtes tenant on ne sait comment, un dédale de pierres, de crevasses où pousse l'herbe, où glissent des bêtes.

J'étais seul, rôdant par cette ruine.

Soudain, derrière un pan de muraille, j'aperçus un être, une sorte de fantôme, comme l'esprit de cette demeure antique et détruite.

J'eus un sursaut de surprise, presque de peur. Puis, je reconnus la vieille femme rencontrée deux fois déjà.

Elle pleurait. Elle pleurait de grosses larmes, et tenait à la main son mouchoir.

Je me retournais pour m'en aller. Elle me parla, honteuse d'avoir été surprise.

— Oui, monsieur, je pleure... Cela ne m'arrive pas souvent.

Je balbutiai, confus, ne sachant que répondre :

— Pardon, madame, de vous avoir troublée. Vous avez sans doute été frappée par quelque malheur.

Elle murmura :

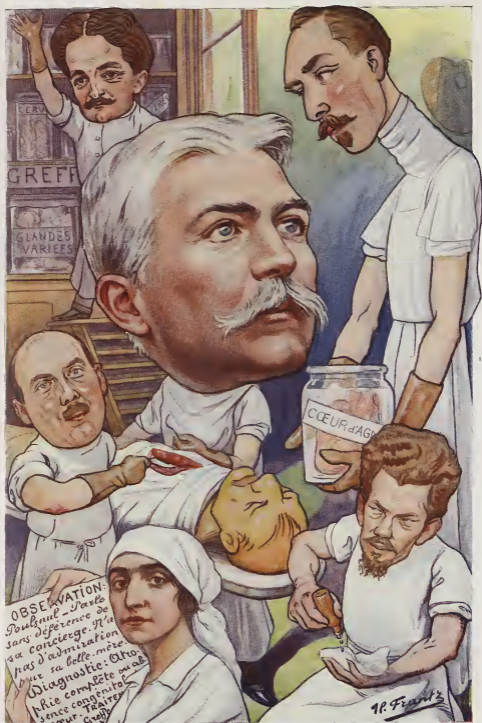


NOUS GARANTISSONS que la **CARNINE LEFRANÇO**

ne contient **NI SANG, NI ALBUMINE AJOUTÉE**

mais **SEULEMENT** du **Suc musculaire de Bœuf CONCENTRÉ**

En solution sucrée glycinée



Le Professeur SENCERT

de la Faculté de Médecine de Strasbourg.

— Oui. — Non. Je suis comme un chien perdu. Et posant son mouchoir sur ses yeux, elle sanglota.

Je lui pris les mains, tâchant de l'apaiser, ému par ces larmes contagieuses. Et brusquement, elle me conta son histoire comme pour n'être plus seule à porter son chagrin.

— Oh !... Oh !... Monsieur... Si vous saviez... dans quelle détresse je vis... dans quelle détresse...

« J'étais heureuse... J'ai une maison là-bas... chez moi... Je n'y peux plus retourner, je n'y retournerai plus, c'est trop dur.

« J'ai un fils... C'est lui ! c'est lui ! Les enfants ne savent pas... on a si peu de temps à vivre ! Si je le voyais maintenant, je ne le reconnaitrais peut-être plus ! Comme je l'aimais ! Même avant qu'il fût né, quand je le sentais remuer dans mon corps. Et puis après. Comme je l'ai embrassé, caressé, chéri ! Si vous saviez combien j'ai passé de nuits à le regarder dormir, et de nuits à penser à lui. J'en étais folle. Il avait huit ans quand son père le mit en pension. C'était fini. Il ne fut plus à moi. Oh ! mon Dieu ! Il venait tous les dimanches, voilà tout.

« Puis il alla au collège, à Paris. Il ne venait plus que quatre fois l'an ; et chaque fois je m'étonnais des changements de sa personne, de le retrouver plus grand sans l'avoir vu grandir. On m'a volé son enfance, sa confiance, sa tendresse qui ne se serait plus détachée de moi, toute ma joie de le sentir croître, devenir un petit homme.

« Je le voyais quatre fois l'an ! Songez ! A chacune de ses visites, son corps, son regard, ses mouvements, sa voix, son rire, n'étaient plus les mêmes, n'étaient plus les miens. Ça change si vite un enfant ; et quand on n'est pas là pour le voir changer, c'est si triste ; on ne le retrouve plus !

« Une année il arriva avec du duvet sur les joues ! Lui, mon fils ! Je fus stupéfaite... et triste, le croiriez-vous ? J'osais à peine l'embrasser. Était-ce lui ? Mon petit, tout petit blondin frisé d'autrefois, mon cher, cher enfant que j'avais tenu, dans ses langes, sur mes genoux, qui avait bu mon lait de ses petites lèvres goulues, ce grand garçon brun qui ne savait plus me caresser, qui semblait m'aimer surtout par devoir, qui m'appelait « ma mère » par

convenance et qui m'embrassait sur le front alors que j'aurais voulu l'écraser dans mes bras ?

« Mon mari mourut. Puis, ce fut le tour de mes parents, puis, je perdus mes deux sœurs. Quand la mort entre dans une maison, on dirait qu'elle se dépêche de faire le plus de besogne possible pour n'avoir pas à y revenir de longtemps. Elle ne laisse vivantes qu'une ou deux personnes pour pleurer les autres.

« Je restai seule. Mon grand fils faisait alors son droit. J'espérais vivre et mourir près de lui.

« J'allai le rejoindre pour demeurer ensemble. Il avait pris des habitudes de jeune homme ; il me fit comprendre que je le gênais. Je partis ; j'avais eu tort ; mais je souffrais trop de me sentir importune, moi, sa mère. Je revins chez moi.

« Je ne le revis plus, presque plus.

« Il se maria.

Quelle joie ! Nous allions enfin nous rejoindre pour toujours. J'aurais des petits-enfants ! Il avait épousé une

Anglaise qui me prit en haine. Pourquoi ? Elle a senti peut-être que je l'aimais trop ?

« Je fus forcée de m'éloigner encore. Je me retrouvai seule. Oui, monsieur.

« Puis il partit pour l'Angleterre. Il allait vivre chez eux, chez les parents de sa femme. Comprenez-vous ? Ils l'ont, ils l'ont pour eux, mon fils ! Ils me l'ont volé ! Il m'écrit tous les mois. Il venait me voir dans les premiers temps. Maintenant, il ne vient plus.

« Voici quatre ans que je ne l'ai vu ! Il avait la figure ridée et des cheveux blancs. Était-ce possible ? Cet homme presque vieux, mon fils ? Mon petit enfant rose de jadis. Sans doute je ne le reverrai pas.

« Et je voyage toute l'année. Je vais à droite, à gauche, comme vous voyez, sans personne avec moi.

« Je suis comme un chien perdu. Adieu, monsieur, ne restez pas près de moi, ça me fait mal de vous avoir dit cela ».

Et comme je redescendais la colline, m'étant retourné, j'aperçus la vieille femme debout sur une muraille crevassée, regardant les monts, la longue vallée et le lac Chambon dans le lointain.

Et le vent agitant comme un drapeau le bas de sa robe et le petit châle étrange qu'elle portait sur ses épaules.

GUY DE MAUPASSANT.



SUR LES ROUTES D'AUVERGNE. - Environs du Puy-de-Dôme.

CHEZ LES BACILLAIRES
LES PLUS ANOREXIQUES

LA CARNINE LEFRANCO

SE CONDUIT COMME UN SÉRUM MUSCULAIRE ANIME ET VIVANT.
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRACE A SES NUCLEOPROTEIDES, A SES VITAMINES, ET A SA
RICHESSA NATURELLE EN LECITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX.



LE PÉLICAN

Alfred de MUSSET

(La Nuit de Mai)

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux.
 Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
 Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
 Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux.
 Ses petits affamés courent sur le rivoage,
 En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
 Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
 Ils courent à leur père avec des cris de joie,
 En secouant leurs becs sur leurs gorges hideux.
 Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
 De son aile pendante abritant sa couvée,
 Pêcheur mélancolique, il regarde les cleux.
 Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte,
 En vain il a des mers fouillé la profondeur :
 L'Océan était vide, et la plage déserte,
 Pour toute nourriture il apporte son cœur.

Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
 Parlaient à ses fils ses entrailles de père,
 Dans son amour sublime il berce sa douleur.
 Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
 Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
 L'ère de volupté, de tendresse et d'horreur.
 Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
 Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
 Il craint que ses enfants ne le laissent vivant,
 Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
 Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
 Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu
 Que les oiseaux des mers désertent le rivoage,
 Et que le voyageur attardé sur la plage,
 Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.

LA MORT DE RACINE

Personne n'avait plus de fonds d'esprit que Racine, ni plus agréablement tourné ; rien du poète dans son commerce, et tout de l'honnête homme, de l'homme modeste, et sur la fin, de l'homme de bien. Il avait les amis les plus illustres : à la cour, aussi bien que parmi les gens de lettres : c'est à eux à qui je laisse d'en parler, mieux que je ne pourrais faire. Il fit, pour l'amusement du roi et de M^{me} de Maintenon, et pour exercer les demoiselles de Saint-Cyr, deux chefs-d'œuvre en pièces de théâtre : *Esther* et *Athalie*, d'autant plus difficiles, qu'il n'y a point d'amour et que ce sont des tragédies saintes, où la vérité de l'histoire est d'autant plus conservée que le respect dû à l'Écriture sainte n'y pourrait souffrir d'altération. La Comtesse d'Ayen et M^{me} de Caylus, sur toutes, excellèrent à les jouer, devant le roi et le triage le plus étroit et le plus privilégié, chez M^{me} de Maintenon. A Saint-Cyr, toute la cour y fut plusieurs fois admise, mais avec choix. Racine fut chargé de l'histoire du roi, conjointement avec Despréaux, son ami. Cet emploi, ces pièces, dont je viens de parler, ses amis lui acquirent des privances. Il arrivait même quelquefois, que le roi n'avait point de ministres chez M^{me} de Maintenon, comme les vendredis, surtout quand le mauvais temps de l'hiver y rendait les séances fort longues ; ils envoyaient chercher Racine pour les amuser. Malheureusement pour lui, il était sujet à des distractions fort grandes. Il arriva qu'un soir, qu'il était entre le roi et M^{me} de Maintenon, chez elle, la conversation tomba sur les théâtres de Paris. Après avoir épuisé l'opéra, on tomba sur la comédie. Le roi

s'informa des pièces et des acteurs, et demanda à Racine pourquoi, à ce qu'il entendait dire, la comédie était si fort tombée de ce qu'il l'avait vue autrefois. Racine lui en donna plusieurs raisons, et conclut par celle qui, à son avis, y avait plus de part, qui était que, faute d'auteurs et de bonnes pièces nouvelles, les comédies en donnaient d'anciennes, et entre autres, ces pièces de Scarron, qui ne valaient rien et qui rebutaient tout le monde. A ce mot, la pauvre veuve rougit, non pas de la réputation du cul-de-jatte attaqué, mais d'entendre prononcer son nom, et devant le successeur. Le roi s'embarrassa, le silence qui se fit tout d'un coup, réveilla le malheureux Racine, qui sentit le puits dans lequel sa funeste distraction le venait de précipiter. Il demeura le plus confondu des trois, sans plus oser lever les yeux ni ouvrir la bouche. Ce silence ne laissa pas de durer plus que quelques moments, tant la surprise fut dure et profonde. La fin fut que le roi revoyait Racine, disant qu'il allait travailler. Il sortit éperdu et gagna comme il put la chambre de Cayove. C'était son ami, il lui confia sa sottise. Elle fut telle, qu'il n'y avait point à la pouvoir raccomoder.

Onques depuis, le roi, ni M^{me} de Maintenon, ne parlèrent à Racine, ni même le regardèrent. Il en conçut un si profond chagrin, qu'il en tomba en langueur, et ne vécut pas deux ans depuis. Il les mit bien à profit pour son salut. Il se fit enterrer à Port-Royal des Champs, avec les illustres habitants duquel il avait eu des liaisons dès sa jeunesse, que sa vie poétique avait même peu interrompues, quoiqu'elle fût bien éloignée de leur approbation.

Duc de SAINT-SIMON.



RACINE
 Phot. Neaudeau

CONVALESCENCES
 DIFFICILES



CARNINE LEFRANCO
 réussit
 toujours et très vite

Anatole FRANCE

JEANNE D'ARC

Jeanne était de son temps, la meilleure créature qu'il y eût en France, mais tout le monde lui ressemblait dans le royaume. En elle était la pensée de tous, elle portait en elle le génie de tous. C'est pourquoi elle fut obéie et suivie.

Parmi ceux qui, de nos jours, lui ont voué un culte, plusieurs l'ont associée, dans leur religion, à Vercingétorix; Henri Martin, et plus récemment M. Joseph Fabre, ont uni ces deux noms dans de pieuses invocations.

J'admire comme eux, l'indomptable cavalier qui défendit jusqu'à la mort sa nation et sa race. Mais, pour l'aimer, je ne connais pas assez son cœur. Je sais ce qu'il fit, je ne sais ce qu'il était. Au reste, je l'avouerais, entre ses compagnons et les soldats de César, j'hésite et n'ose prendre parti. Ma sympathie inquiète va de l'un à l'autre. Je crains d'avoir des parents dans les deux camps. J'ai bien peur de descendre de quelqu'un de ces petits légionnaires, laborieux et patients, qui remuaient la terre sous les murs d'Alésia. A Alésia, à Gergovie, je ne sais pas voir l'ennemi. Les Romains, c'est nous. Notre langue nous vient d'eux, et notre civilisation n'est que le développement de la leur. Juste ciel ! que serions-nous sans eux ?

Mais à Jargeau, mais à Patay, je vois bien où est la France, et ce que nous défendons sous l'étendard d'une enfant. Ce que nous défendons, ce que nous sauvons là, ce sont nos champs et nos bois, ce sont nos maisons, nos familles; c'est, mieux encore, notre clair génie français, ce je ne sais quoi de gai, d'aimable et de bon que nous avons à nous, c'est l'avenir; ce sont, par avance, nos grands siècles de poésie, de morale et de philosophie; c'est Molière, c'est Pascal, c'est Voltaire, c'est tout ce que l'esprit anglais aurait étouffé, et qui, maintenant, éclaire le monde.

Et ce n'est point par hasard que tout cela a été conservé. La France a été sauvée, parce qu'elle avait espéré. On peut dire, dans un sens que, pour les peuples, comme pour les individus, la première vertu, c'est l'espérance, car toutes les autres naissent d'elle. Eh bien ! le peuple de France avait fait le rêve d'une vierge victorieuse, d'une enfant supérieure au mal, et il arriva que ce rêve prit un corps, devint une réalité.

Et quand je dis le peuple, j'entends les humbles et les petits. Car les grands, prêtres ou capitaines, théologiens ou juristes, n'ont jamais cru à la mission divine de Jeanne. Mais le peuple y a cru fermement. Dès qu'elle se montra, il lui donna sa foi.

ESPAGNE. — MUSÉE DE L'ESCURIAL



LA DESCENTE DE CROIX

Tableau de Roger de La Pasture dit Roger Van der Weyden, vers 1399-1464. — École de Bruxelles.

Ce tableau figura, par la volonté expresse du Roi Alphonse XIII, à l'Exposition de l'art Belge Ancien et Moderne, qui se tint à Paris, au Musée du Jeu-de-Paume, de Mai à Juillet 1903.

LE PROFESSEUR SENCERT, de la Faculté de Médecine de Strasbourg

Louis Sencert, né à Viterne (Meurthe-et-Moselle), le 25 mars 1878, fit ses études au Lycée, puis à la Faculté de Médecine de Nancy.

Reçu premier à l'externat, puis premier à l'internat des Hôpitaux de cette ville, chef de clinique en 1903, il fut nommé professeur agrégé à la Faculté de Nancy en 1907.

Plusieurs fois lauréat de la Faculté des Sciences et de la Faculté de Médecine de Nancy, lauréat de l'Académie de Médecine (prix Amussat, prix Larrey), de l'Académie des Sciences (fondation Bouchard), il était, en 1919, nommé professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de Médecine de Strasbourg.

Après avoir publié, avec le professeur Angel, des travaux d'anatomie devenus classiques sur *les Variations de la colonne vertébrale, les Ligaments hépatiques*, etc., il fit une thèse remarquée sur la *Chirurgie de l'Œsophage thoracique et abdominal*, en 1904.

Dès 1903, il introduisit en France la pratique de l'œsophagoscopie et de la bronchoscopie, modes d'exploration pour lesquels des centaines d'expériences l'avaient rendu maître. De nombreuses communications à la Société de Chirurgie, à la Société de Biologie, etc.; témoignent de ses travaux incessants dans ce domaine.

Rapporteur, avec le docteur Auvray, au 22^e Congrès de Chirurgie, sur *l'Intervention chirurgicale dans les Traumatismes du rachis et de la moelle* (1909). Il publia jusqu'à la guerre de nombreux travaux sur le *Traitement des anévrysmes des membres, l'ulcère simple de l'œsophage, les Affections des voies biliaires*, etc.; en 1913, il publia avec MATHIEU et TUFFIER, un *Traité des Maladies de l'œsophage et de l'estomac* (Masson).

Pendant la guerre, le docteur Sencert,

médecin-chef de l'Ambulance 6, au 20^e Corps d'Armée, parcourut avec les troupes la Lorraine, l'Artois, la Belgique (citation à l'ordre de la 8^e Armée, Juin 1915). En Juillet 1915, médecin-chef de l'auto-chir. 9, il va du Bois-le-Prêtre à Verdun (1915-1916). Il prend ensuite la Direction des 3^{me} et 2^{me} Divisions de blessés au Val-de-Grâce, ne cessant, jusqu'à l'armistice, d'associer la recherche scientifique à l'activité pratique.

Notons, dans cette période, ses communications sur le *Traitement des plaies du crâne, des plaies de guerre en général, des plaies du genou*, etc., son livre sur les *Plaies des vaisseaux à l'avant* (collection Horizon, Masson, 1917).

C'est en 1917 et en 1918 qu'il institua dans son service du Val-de-Grâce cette belle série d'expériences qui devait le conduire, en collaboration avec le professeur NAGEOTTE, du Collège de France, à la découverte de la possibilité de greffer des tissus morts.

On sait, depuis ces travaux, qu'il est possible de prélever, sur un animal, un fragment de tissu conjonctif, de tendon, par exemple, de le tuer en le plongeant dans l'alcool, et de le conserver indéfiniment, puis de le remettre en place sur le trajet d'un tendon de cet animal ou d'un autre, et de le voir se greffer, se réhabiter et redevenir en tout semblable aux segments tendineux voisins.

Dès 1919, le professeur Sencert dirigea la clinique chirurgicale A, de l'Université de Strasbourg, où il était entouré d'un grand nombre d'élèves français et étrangers.

Nommé en 1913 membre de la Société de Chirurgie, et en 1920 membre Correspondant de l'Académie de Médecine, il était Officier de la Légion d'Honneur.

Il succomba le 4 mars 1924, à l'âge de 46 ans, aux suites d'une douloureuse maladie.



PORTRAIT-CHARGE. — Entouré de ses assistants, MM. Allenbach, Simon, Ferry et Ortschett, et de M^{re} Beaulis son infirmière-major, le docteur Sencert, spécialisé dans la pratique des greffes de tissus conservés dans l'alcool, remet à un malade ce qui lui manquait... un cœur ainsi conservé.

Erratum. — Le Professeur Bard, de Lyon, dont nous avons publié la biographie dans le N° 186, de "Chanteclair" est né le 10 Mai 1857 et non 1855 qu'une erreur typographique nous a fait imprimer.



ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ
TUBERCULOSE
NEURASTHÉNIE - CHLOROSE



CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES
DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN



CARNINE LEFRANCO

PUR SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE CONCENTRÉ
SOUS FORME DE SIROP DE SAUCEUR AGRÉABLE

FUMOUZE - 78, Faub. St-Denis, PARIS



LE PARDON DE SAINT-GADO
Tableau de Désiré-Lucas. — École Française.



CHANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARLINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone COMBAT 01-31
R. C. Seine 25.195

GEORGE SAND

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

N° 191

AVRIL 1924 (2)

ABONNEMENT

UN AN. FRANCE... 18 Fr.
ÉTRANGER... 20 Fr.

LE NUMÉRO... UN FRANC

POURQUOI J'AI AIMÉ LES OISEAUX

Expliquera qui voudra les affinités entre l'homme et certains êtres secondaires dans la création. Elles sont tout aussi réelles que les antipathies et les terreurs insurmontables que nous inspirent certains animaux inoffensifs. Quant à moi, la sympathie des oiseaux m'est si bien acquise, que mes amis en ont été souvent frappés comme d'un fait prodigieux. J'ai fait à cet égard des éducations merveilleuses; mais les oiseaux sont les seuls êtres de la création sur lesquels j'aie jamais exercé une puissance fascinatrice, et, s'il y a de la fatuité à s'en vanter, c'est à eux que j'en demande pardon.

Je tiens ce don de ma mère, qui l'avait encore plus que moi, et qui marchait toujours dans notre jardin accompagnée de perrôts effrontés, de fauvettes agiles et de pinsons babillards, vivant sur les arbres en pleine liberté, mais venant becqueter avec confiance les mains qui les avaient nourris...

L'oiseau, je le soutiens, est l'être supérieur dans la création. Son organisation est admi-

nable. Son vol le place matériellement au-dessus de l'homme, et lui crée une puissance vitale que notre génie n'a pu encore nous faire acquérir.

Son bec et ses pattes possèdent une adresse inouïe. Il a des instincts d'amour conjugal, de prévision et d'industrie domestique; son nid est un chef-d'œuvre d'habileté, de sollicitude et de luxe délicat. C'est la principale espèce où le mâle aide la femelle dans les devoirs de la famille, et où le père s'occupe, comme l'homme, de construire l'habitation, de préserver et de nourrir les enfants. L'oiseau est chanteur, il est beau, il a la grâce, la souplesse, la vivacité, l'attachement, la morale, et c'est bien à tort qu'on en a fait souvent le type de l'inconstance. En tant que l'instinct de fidélité est départi à la bête, il est le plus fidèle

des animaux. Dans la race canine si vantée, la femelle seule a l'amour de la progéniture, ce qui la rend supérieure au mâle; chez l'oiseau, les deux sexes, doués d'égaux vertus, offrent l'exemple de l'idéal dans l'hyménée. Qu'on ne



ZOMOTHÉRAPIE NOUVELLE

BIFSEC LEFRANÇO

JUS DE VIANDE DE BŒUF CRUE

DESSÉCHÉ A FROID

ET ADDITIONNÉ DE SUCRE

RECONSTITUANT EFFICACE

POUR LES

ORGANISMES DÉBILITÉS

ENFANTS ANÉMIQUES

CONVALESCENTS

parle donc pas légèrement des oiseaux. Il s'en faut de fort peu qu'ils ne nous valent; et, comme musiciens et poètes, ils sont naturellement mieux doués que nous. L'homme-oiseau c'est l'artiste.

Puisque je suis sur le chapitre des oiseaux (et pourquoi ne l'épuiserais-je pas, puisque je me suis permis une fois pour toutes les inter-

tôt, si j'avais eu la sagesse de l'y forcer en l'abandonnant à elle-même et en ne cédant pas à ses importunités.

Agathe était une petite enfant insupportable. Elle ne faisait que remuer, crier, secouer ses plumes naissantes et tourmenter Jonquille, qui commençait à réfléchir et à se poser des problèmes, une patte rentrée sous le duvet de sa



VENISE. — Les Pigeons de la Place Saint-Marc, par FRANG-LANY.

Phot. "Les Annales"

minables digressions?) je citerai un trait dont j'ai été témoin et que j'aurais voulu raconter à Buffon, ce doux poète de la nature. J'élevais deux fauvettes de différents nids et de différentes variétés: l'une à poitrine jaune, l'autre à corsage gris. La poitrine jaune, qui s'appelait *Jonquille*, était de quinze jours plus âgée que la poitrine grise, qui s'appelait *Agathe*. Quinze jours pour la fauvette (la fauvette est le plus intelligent et le plus précoce de nos petits oiseaux), cela équivaut à dix ans pour une jeune personne. *Jonquille* était donc une fillette fort gentille, encore maigre et mal emplumée, ne sachant voler que d'une branche à l'autre, et même ne mangeant point seule; car les oiseaux que l'homme élève se développent beaucoup plus lentement que ceux qui s'élèvent à l'état sauvage. Les mères fauvettes sont beaucoup plus sévères que nous, et *Jonquille* aurait mangé seule quinze jours plus

robe, la tête enfoncée dans les épaules, les yeux à demi fermés.

Pourtant elle était encore très petite fille, très gourmande, et s'efforçait de voler jusqu'à moi pour manger à satiété, dès que j'avais l'imprudence de la regarder.

Un jour, j'écrivais je ne sais quel roman qui me passionnait un peu; j'avais placé à quelque distance la branche verte sur laquelle perchaient et vivaient en bonne intelligence mes deux élèves. Il faisait un peu frais. *Agathe*, encore à moitié nue, s'était serrée et blottie sous le ventre de *Jonquille*, qui se prêtait à ce rôle de mère avec une complaisance généreuse. Elles se tinrent tranquilles toutes les deux pendant une demi-heure, dont je profitai pour écrire; car il était rare qu'elles me permissent tant de loisir dans la journée.

Mais enfin l'appétit se réveilla, et *Jonquille*, sautant sur une chaise, puis sur ma table, vint

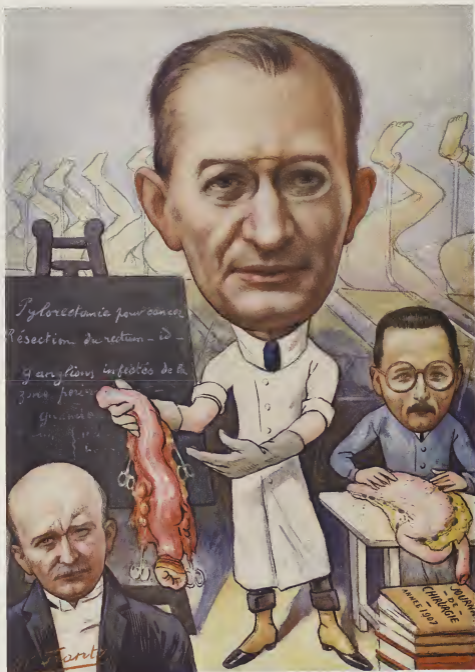
ANÉMIES REBELLES



CARNINE LEFRANCO

agit

très rapidement



Le Professeur CUNÉO
 de la Faculté de Médecine de Paris.

effacer le dernier mot au bout de ma plume, tandis qu'Agathe, n'osant quitter la branche, battait des ailes et allongeait de mon côté son bec entr'ouvert avec des cris désespérés.

J'étais au milieu de mon dévouement, et pour la première fois je pris de l'humeur contre Jonquille. Je lui fis observer qu'elle était d'âge à manger seule, qu'elle avait sous le bec une excellente pâtée dans une jolie soucoupe, et que j'étais résolue à ne point fermer les yeux plus longtemps sur sa paresse. Jonquille, un peu piquée et têtue, prit le parti de boudier et de retourner sur sa blanche. Mais Agathe ne se résigna pas de même, et, se tournant vers elle, lui demanda à manger avec une insistance incroyable. Sans doute, elle lui parla avec une grande éloquence, ou, si elle ne savait pas encore bien s'exprimer, elle eut dans la voix des accents à déchirer un cœur sensible. Moi, barbare, je regardais et j'écoutais sans bouger, étudiant l'émotion très visible de Jonquille, qui semblait hésiter et se livrer un combat intérieur fort extraordinaire.

Enfin elle s'arme de résolution, vole d'un seul élan jusqu'à la soucoupe, crie un instant, espérant que la nourriture viendra d'elle-même à son bec; puis elle se décide et entame la pâtée. Mais, ô prodige de sensibilité! elle ne songe pas à apaiser sa propre faim, elle remplit son bec, retourne à la branche, et fait manger Agathe avec autant d'adresse et de propreté que si elle eût été déjà mère.

Depuis ce moment Agathe et Jonquille ne m'importunèrent plus et la petite fut nourrie par l'aînée, qui s'en tira bien mieux que moi, car elle la rendit propre, Luisante, grasse, et sachant se servir elle-même beaucoup plus vite que je n'y serais parvenue. Ainsi cette pauvre petite avait fait de sa compagne une fille adoptive, elle qui n'était encore qu'une enfant, et elle n'avait appris à se nourrir elle-même que poussée et vaincue par un sentiment de charité maternelle envers sa compagne.

Un mois après, Jonquille et Agathe, toujours inséparables, quoique de même sexe et de variétés différentes, vivaient en pleine liberté sur les grands arbres de mon jardin. Elles ne s'écartaient pas beaucoup de la maison, et elles élaient leur domicile de préférence sur la cime d'un grand sapin. Elles étaient longuettes, lisses et fraîches. Tous les jours, comme c'était la belle saison et que nous mangions en plein air, elles descendaient à tire-d'aile sur notre table, et se tenaient autour de nous comme d'aimables convives, tantôt sur une branche voisine, tantôt sur notre épaule, tantôt volant au-devant du domestique qui apportait les fruits, pour les goûter sur l'assiette avant nous.

Malgré leur confiance en nous tous, elles ne se laissaient prendre et retenir que par moi, et,

à quelque moment que ce fût de la journée, elles descendaient du haut de leur arbre à mon appel, qu'elles connaissaient fort bien et ne confondaient jamais avec celui des autres personnes. Ce fut une grande surprise pour un de mes amis qui arrivait de Paris que de m'entendre appeler des oiseaux perdus dans les hautes branches, et de les voir accourir immédiatement. Je venais de parler avec lui que je le ferais obéir, et, comme il n'avait pas assisté à leur éducation, il crut un instant à quelque diablerie.

J'ai eu aussi un rouge-gorge qui, pour l'intelligence et la mémoire était un être prodigieux; un milan royal, qui était une bête féroce pour tout le monde, et qui vivait avec moi dans de tels rapports d'intimité qu'il se perchait sur le

bord du berceau de mon fils, et, de son grand bec, tranchant comme un rasoir, il enlevait délicatement et avec un petit cri tendre et coquet les mouches qui se posaient sur le visage de l'enfant. Il y mettait tant d'adresse et de précaution qu'il ne le réveilla jamais. Ce monsieur était pourtant d'une telle force et d'une telle volonté, qu'il s'envola un jour après avoir roulé sous lui et brisé une cage énorme où on l'avait mis, parce qu'il devenait dangereux pour les personnes qui lui déplaissaient. Il n'y avait point de chaîne dont il ne coupât les anneaux fort lestement, et les plus grands chiens en avaient une terreur insurmontable.

Je n'en finirais pas avec l'histoire des oiseaux que j'eus pour amis et pour compagnons. A Venise, j'ai vécu tête-à-tête avec un sansonnet plein de

charmes, qui s'est noyé dans le canaletto, à mon grand désespoir; ensuite avec une grive que j'y ai laissée et dont je ne me suis pas séparée sans douleur. Les Vénitiens ont un grand talent pour élever les oiseaux, et il y avait, dans un coin de rue, un jeune gars qui faisait des merveilles en ce genre. Un jour il mit à la loterie et gagna je ne sais combien de sequins. Il les mangea dans la journée dans un grand festin qu'il donna à tous ses amis en guenilles. Puis, le lendemain, il revint s'asseoir dans son coin, sur les marches d'un abordage, avec ses cages pleines de pies et de sansonnets qu'il vendait tout instruits aux passants, et avec lesquels il s'entretenait avec amour du matin au soir. Il n'avait aucun chagrin, aucun regret d'avoir fait manger son argent à ses amis. Il avait tout vécu avec les oiseaux pour n'être pas artiste. C'est ce jour-là qu'il me vendit mon aimable grive cinq sous. Avoir pour cinq sous, une compagne belle, bonne, gaie, instruite, et qui ne demande qu'à vivre un jour avec vous pour vous aimer toute sa vie, c'est vraiment trop bon marché! Ah! les oiseaux! qu'on les respecte et qu'on les apprécie mal!

LA CARNINE LEFRANCQ

*Ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin,
comme le fait la viande crue, et
son action est plus Énergique puisque*

**"DANS LA VIANDE CRUE,
L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE,
ACTIF, THÉRAPEUTIQUE,
C'EST LE JUS"**

*Docteur J. HENRICQX,
Le Lendemain
à Roule d'Alsace*

**LA CARNINE
LEFRANCQ**

*Quotique d'un prix élevé et
moins chère des préparations
Il vaut mieux faire
petite quantité d'un remède dont on a besoin
qu'une dose élevée d'un produit qui ne l'est pas.*



ALPHONSE ALLAIS

LA VANITEUSE LOCALITÉ

— Mais enfin, mille tonnerres de crétonnerie ; vous commencez à me raser, avec vos grands hommes !... Est-ce ma faute, à moi, s'il n'est jamais né le moindre grand homme dans notre pays !

Et, furieux, M. le maire frappait à coups redoublés le drap vert de la table.

Cela se passait à une séance du Conseil municipal de Bizemoy-sur-Loreille.

Quelques édiles s'étaient mis en tête d'ériger sur la principale place de Bizemoy, une statue, où, tout au moins, un fort buste.

D'autres, peu exigeants, se seraient, à la rigueur, contentés d'une bonne plaque commémorative.

On avait mis M. le maire en demeure de découvrir un grand homme né natif de Bizemoy-sur-Loreille ; mais M. le maire n'avait rien trouvé du tout.

— Vous ne me ferez pas croire, s'écria un des plus farouches conseillers qu'il n'est pas né un seul grand homme à Bizemoy depuis le treizième siècle ! Car, enfin, Bizemoy date du treizième siècle. Et même, notre ville avait une certaine importance avant la Révolution.

— Je ne vous dis pas, ripostait le pauvre maire ; mais, moi, je ne connais aucun grand homme né chez nous ; et j'avoue ne pas m'en désoler autrement. Une ville peut très bien se passer de statues.

— De statues, peut être, mais de plaques commémoratives ! Il m'est pénible, à moi, citoyen de Bizemoy-sur-Loreille, de penser que ma localité ne possède même pas une plaque commémorative, une de ces plaques comme on en rencontre parfois sur des maisons, dans de petites bourgades de sept ou huit cents habitants !

— C'est, en effet, intolérable ! appuya la majorité turbulente du Conseil.

— Si on fouillait dans les archives, peut être trouverait-on un bonhomme du temps passé digne de bronze ou de marbre !

— C'est une idée.

Le secrétaire de la mairie fut chargé de cette recherche, à laquelle il travailla un long mois.

Finalement, il dut avouer son insuccès.

Le seul personnage vaguement notoire originaire de Bizemoy était un nommé Poncelet, qui fut gouverneur de Carcassonne sous Henri IV.

Malheureusement, ce personnage

ayant, un beau jour, livré la ville à l'ennemi (contre une petite somme d'argent), peut-être ne convenait-il pas de perpétuer la mémoire de ce gentleman dont, d'ailleurs, la femme avait eu une facheuse tendance à se mêler de ce qui ne la regardait pas.

La population de Bizemoy-sur-Loreille fut atterrée ; pas même une plaque commémorative à coller quelque part !

A la suivante séance du Conseil, un édile se leva, grave, et proposa :

— Messieurs, voulez-vous vous en rapporter à moi ? Notre vaillante petite cité aura sa plaque tout comme une autre, et nous l'inaugurerons dimanche, pas plus tard !

On convint de s'en rapporter au mystérieux édile, — il paraissait si sûr de lui ! — et d'attendre au dimanche suivant.

A Bizemoy-sur-Loreille, vivait en une coquette petite maison de la rue Saint-Michel, un vieux général de brigade, le général Dumachin (Jean-Baptiste-Auguste).

Ce vieux brave était venu là vivre tranquillement de sa retraite.

Or, le dimanche suivant, vers six heures de l'après-midi, comme il revenait de la chasse chez des amis, le général Dumachin vit un grand attroupement autour de sa demeure.

Le maire en écharpe et les autorités semblaient l'attendre.

Dès qu'il parut, la fanfare municipale déchira l'air d'une vigoureuse *Marsellaise*.

La foule s'écarta, respectueuse.

Et le maire, sans un mot, mais avec une émotion visible, dirigea du doigt tendu, le regard du général vers une plaque de marbre fraîchement vissée au-dessus de la porte.

Lapidaire et d'or, l'inscription disait :

C'EST DANS CETTE MAISON

QUE MOURRA

NOTRE ILLUSTRE COMPATRIOTE

DUMACHIN (JEAN-BAPTISTE-AUGUSTE)

GÉNÉRAL FRANÇAIS.

Dumachin (Jean-Baptiste-Auguste), général français, la trouva plutôt mauvaise et je ne compte étonner personne en annonçant que sa coquette petite maison de la rue Saint-Michel est à vendre présentement, sans la plaque.

« En plus de sa valeur alimentaire, on doit ne pas oublier la réelle valeur opothérapique du Suc musculaire, qui semble agir autrement que par la valeur énergétique qu'il apporte, et qui le fait souvent préférer à la Viande crue elle-même, malgré sa moindre valeur alimentaire. »

— OPOTHÉRAPIE —

Paul CARNOT, Professeur agrégé, Médecin des Hôpitaux



« Or, il nous a été permis de constater que la CARNINE LEFRANÇO est parfaitement tolérée, et aussi qu'elle possède une EFFICACITÉ THÉRAPEUTIQUE RIGOREUSEMENT COMPARABLE à celle du suc musculaire frais. »

HOPITAL DE VILLEPINTE,

Extrait du Rapport du Dr LEFEVRE, Médecin en Chef

LUCIE DELARUE-MARDRUS

AVENIR

*Normandie herbagère, éclatante et mouillée,
Mon esprit et mon sang, mon amour, mon pays,
Nous voulons venir vivre un jour, doux et vieillis
Parmi tes prés au fond d'une maison rayée,*

*Et possédant un clos planté de beaux pommiers,
Quelques bêtes, des blés et du cidre en barriques,
Essayer que nos cœurs, comme ceux des fermiers,
Se fussent plus nouveaux et plus forts que des triques.*

*Notre bien s'étendra du côté de Rouen
La cathédrale, au loin, dépassera la halle,
La Seine imbibera notre herbage en jouant,
Et nous aurons à nous une petite baie.*

*Par des après-midi de printemps vigoureux,
Lorsque les aubépines attendent qu'on les cueille,
Nous irons doucement par les verts chemins creux
Où l'on se croit roulé dans une immense feuille.*

*L'été, nous rêverons, quand la nuit sent le foin.
Nous aimerons aussi les craquantes automnes,
Et l'hiver étendu sur les prés monotones,
Quand l'énorme feu flambe et qu'on s'assied au coin.*

*Afin, quand nous mourrons, que notre corps s'enlise
Au cœur du sol natal par la pluie arrosé,
Sous des pommiers, autour de la petite église,
Où dort profondément ma race au nez rusé,*

*Et qu'étant au milieu des femmes et des hommes
Qui s'écurent tassés dans un même horizon,
Il tombe sur nous tous, selon chaque saison,
Les fleurs de ces pommiers, leurs feuilles ou leurs pommes.*

CARNINE LEFRANCO

PRÉVIENT ET COMBAT
TOUTES DÉCHÉANCES PHYSIQUES



PREMIÈRES COMMUNIANTE. - Tableau de Jules TRIQUET.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE LA VILLE DE PARIS

LE PROFESSEUR CUNÉO

Fils d'un médecin-inspecteur de la marine, Bernard Cunéo est né à Paris.

En 1895, il était nommé interne des Hôpitaux, le premier de sa promotion. Aide d'Anatomie en 1896, prosecteur en 1898, il était reçu docteur en 1900, avec une thèse sur l'Anatomie des lymphatiques de l'estomac, qui lui valait une médaille d'argent; était nommé agrégé d'anatomie de la Faculté de Paris en 1901 et chirurgien des Hôpitaux en 1903. En 1921, il devenait professeur de Médecine opératoire à la Faculté de médecine de Paris.

Très brillant dans tous ses concours, très actif chirurgien a trouvé le temps de beaucoup écrire. Nous trouvons de lui, dans le *Journal d'Anatomie et de Psychologie* (1899), une étude sur la signification morphologique des aponévroses périvésicales; dans le *Traité de Chirurgie de Duplay-Rochus*, une note sur la glande coccygienne et ses rapports avec le développement des tumeurs congénitales sous-coccygiennes les chapitres traitant des nerfs crâniens dans le *Traité d'Anatomie humaine* de Charpy et Poirier, et une importante étude sur

la technique de la Pylorectomie, en collaboration avec M. Hartmann, dans la *Presse Médicale* (1907).

En collaboration avec Jeanbrau et Ombredanne, il a écrit un *Traité de Chirurgie de guerre* (Masson, 1922); on lui doit enfin, tout récemment, une *Chirurgie nerveuse* (Masson).

Pendant la guerre, les fonctions du docteur Cunéo ont été des plus actives.

Médecin-chef de l'Hôpital temporaire n° 1 à Verdun, du 1^{er} Août 1914 au 1^{er} Mai 1915, il était l'objet d'une citation à l'ordre de l'Armée et recevait la Croix de guerre en Septembre 1914. Puis il devenait Médecin-chef du 2^e secteur de la III^e région de 1915 à 1917, et terminait la guerre comme chirurgien-chef du centre des greffes osseuses, à l'hôpital 75 de la XV^e région.

Lauréat de l'Académie des Sciences avec une citation pour le prix Monthyon, lauréat de la Société de chirurgie, dont il est devenu membre titulaire, membre de l'Association française de chirurgie et de la Société internationale de chirurgie, le docteur Cunéo est officier de la Légion d'Honneur au titre militaire.



PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Cunéo montre les ganglions infectés d'un rectum cancéreux qu'il vient d'enlever. A ses côtés, ses deux assistants: à gauche le docteur Picot, chirurgien des Hôpitaux, et à droite le docteur Bloch, prosecteur, qui tient un estomac dont les ganglions sont également infectés.

LA CARNINE LEFRANCO

ENRICHT LE SANG EN HÉMATIES :

Avant son emploi : 41 globules rouges.
Un mois après... : 54 globules rouges.
par carré d'hématimètre.

ENRICHT LE SANG en HÉMOGLOBINE :

Avant son emploi : 8 % d'hémoglobine.
Un mois après... : 9,7 % d'hémoglobine.

PAYSAGES COCHINCHINOIS

- 1 Canal de Cho-Gio — Jonques attendant la marée
- 2 Lai-Thuan — Village sur la Route de Thu-Ducmot.

LA CARNINE LEFRANCO

enrichit l'organisme

EN PHOSPHORE

Fémur du chien témoin... : 18 %
Fémur du chien traité par la
Carnine (15 jours)... : 30 %

EN LÉCITHINE

Foie du chien témoin... : 4 %
Foie du chien traité par la
Carnine (15 jours)... : 7 à 8 %



MARIE-CAROLINE DE BOURBON. DUCHESSE D'AUMALE

Tableau de WINTERHALTER (1806+1873).



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)

DIX-NEUVIÈME ANNÉE
N° 192
MAI 1924 (1)

ABONNEMENT
UN AN. { ÉTRANGER. 20 Fr.
FRANCE .. 18 Fr.
LE NUMÉRO. . . . UN FRANC

Téléphone: COMBAT 01-34
R. C. Seine 25.193

LE CERISIER DE JEAN-JACQUES



ANDRÉ THEURIOT

L'autre matin, je suis allé me promener pédestrement à quelques lieues d'ici, au bord du Fier, dans la vallée de Thônes. Cette vallée est l'une des plus attrayantes des environs. Ensermée entre le mur cyclopéen du Parmelan et les hauts escarpements de la Tournette, à la fois sauvage et riante, elle offre aux yeux charmés les aspects les plus divers : — cimes rocheuses, pentes boisées de sapins et de hêtres, pâturages égayés par la « clarine » des troupeaux, cascades ruissselantes, fermes et villages enfouis au milieu des vergers. — Le Fier, torrent farouche pendant la fonte des neiges, y roule, sur un lit de cailloux, ses eaux limpides et poissonneuses. C'est un site essentiellement pastoral, et c'est aussi une vallée pleine de souvenirs. Sur le versant de la route qui descend vers Dingy, apparaissent les bâtiments de ce château du Folliet qu'habita la Philothée de saint-François de Sales, la belle Louise de Charmois. Par suite de son mariage avec M. de Charmois, gentilhomme

de la chambre du duc de Nemours, la jeune femme avait été brusquement transplantée de la cour de Henri IV au fond des montagnes de Savoie, et elle y vivait fort tristement. « J'ai été voir Mme de Charmois, au Folliet, écrit en 1610 un de ses amis, et je vous assure que j'ai peur qu'elle n'y prenne quelque mélancolie, car c'est un petit désert. »

Au dire des religieuses de la Visitation, « la jeune mondaine, nourrie de l'esprit du siècle, en proie à la vanité et aux égarements du désert », n'avait pas encore été touchée par l'éloquence fleurie de son cousin saint-François de Sales; elle n'aspirait que de loin « aux suavités de la vie dévote », et semblait n'apprécier que médiocrement les sauvages beautés des Alpes savoyardes. — Plus loin, sur la rive droite du Fier, en plein rochers, s'ouvre une étroite voie romaine, ainsi que l'atteste l'inscription gravée dans la pierre de l'une des parois : « *L. Tincius Paculus pervium fecit* ». — Enfin, à quelques centaines de mètres en amont, à un coude de la route, d'où l'on aperçoit les crénelures de la Dent de Cruet, se trouve le gué où Jean-Jacques Rousseau rencontra Mlle Galley et Mlle de Graffenried, deux jolies filles d'Annecy, qui chevauchaient par les chemins et ne savaient comment

ANÉMIES REBELLES
CONVALESCENCES DIFFICILES
MALADIES DE POITRINE
TOUTES FORMES DE DÉBILITÉ

QUAND VOUS AUREZ TOUT ESSAYÉ,
SANS RÉSULTAT APPRÉCIABLE,
songez à
La CARNINE LEFRANCQ

forcer leurs montures à traverser la rivière. On se souvient de l'adorable passage des *Confessions*, où Jean-Jacques raconte son aventure et qui débute ainsi :

« L'aurore, un matin, me parut si belle que, m'étant habillé précipitamment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir le lever du soleil. Je goûtais ce plaisir dans tout son charme ; c'était la semaine après la Saint-Jean. La terre, dans sa grande parure, était couverte d'herbe et de fleurs ; les rossignols, presque à la fin de leur ramage, semblaient se plaire à le renforcer ; tous les oiseaux, faisant en concert leurs adieux au printemps, chantaient la naissance d'un beau jour d'été ». Jean-Jacques vint à l'aide des deux jeunes filles ; il prit la bride du cheval de M^{lle} Galley, traversa le gué en ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe, « et l'autre cheval suivit sans difficulté ». Pour payer le service rendu, les voyageuses invitèrent Rousseau à les accompagner, et il monta en croupe derrière M^{lle} de Graffenried. Les deux amies se rendaient à une maison des champs appartenant à la famille Galley et située à une demi-heure du bourg de Thônes, que Jean-Jacques écrit « Tonne », ainsi qu'on prononce dans le pays. — Les lettrés de l'Académie Florimontane, fondée par saint-François de Sales, se sont montrés de pieux exégètes pour tous les chapitres des *Confessions* qui ont trait au séjour de Rousseau à Annecy. Ils ont élucidé les moindres détails de « la journée de Tonne ». Ils sont arrivés ainsi à fixer la date précise de la rencontre au bord du Fier ! C'était le 27 juin 1730. Ce jour-là, M^{me} Galley mère passait un acte notarié à Annecy, ce qui explique pourquoi les deux jeunes filles chevauchaient seules ; et, en outre, c'était l'anniversaire de la naissance de M^{lle} Galley, qui se nommait Claudine et était venue au monde le 27 juin 1710. Elle avait donc vingt ans ; M^{lle} de Graffenried en comptait vingt et un. Originaire du canton de Berne et « nouvelle

convertie », comme M^{me} de Warens, elle s'était attachée à la famille Galley, qui habitait rue Perrière. — La maison existe encore, avec sa naïve façade aux croisillons de pierre et sa tourelle où monte un escalier en colimaçon. — M^{lle} de Graffenried était avenante et fort aimable ; quant à Claudine Galley, elle la surpassait, au goût de Rousseau, en grâce et en joliesse. « Elle avait je ne sais quoi de plus délicat, de plus fin ; elle était en même temps très mignonne et très formée... ».

Entre ces deux charmantes filles au babil espiègle et à la gaieté innocemment provocante, ce garçon de dix-neuf ans, à la fois passionné, sensuel et timide, passa des heures exquises. Il était tour à tour amoureux des deux compagnes, mais avec une inclination plus tendre et plus pure pour Claudine Galley. Lorsque, après leur dîner dans la cuisine de la « grangère », elles allèrent au verger cueillir des cerises que Jean-Jacques, perché dans l'arbre, leur jetait à pleines mains, ce fut dans le corsage entrouvert de Claudine qu'il fit tomber un bouquet de fruits rouges, en formant tout

bas ce souhait : « Que mes lèvres ne sont-elles des cerises ! Comme je les lui jeterais ainsi de bon cœur ! ». Et ce fut aussi la main de M^{lle} Galley qu'il baisa silencieusement au moment où ils se trouvèrent seuls dans l'obscurité de la cuisine du granger...

Lorsque je finissais ma rhétorique, que de fois j'ai relu avec enivrement, ce délicieux épisode de « la journée de Tonne » ! Je me délectais à cette lecture : j'en rêvais la nuit. Chaque ligne me ravissait et me montait l'imagination. Les détails de nature, l'éclosion de ce premier amour indéci, contenu et brûlant, pour deux charmantes filles, tout m'enchantait jusqu'à la fin trop brève de l'idylle inachevée. Aujourd'hui encore, dans le pays même où vécurent les héros de l'aventure, je n'y puis repenser sans émotion. C'est pourquoi, l'autre matin, j'ai résolu de faire un pèlerinage



LE PASSAGE DU GUÉ. — J.-J. ROUSSEAU (Salon de 1833).
d'après une gravure de la Bibliothèque Nationale

LA
CARNINE

RELEVÉ AVEC UNE RAPIDITÉ ET
UNE ÉNERGIE INCONTESTABLES
LES MALADES EN ÉTAT DE CACHEXIE
PULMONAIRE AVANCÉE



LEFRANCQ

SON INNOCUITÉ PARFAITE
PERMET D'AILLEURS DE
L'ADMINISTRER À TOUTES DOSES
DE LA PROLONGER LONGTEMPS



Le Professeur BERGONIÉ
de la Faculté de Médecine de Bordeaux

à Thônes et à la maison de campagne qui fut, jadis, celle de Claudine Galley.

Bien qu'on touchât à la mi-septembre, la matinée avait la fraîche beauté de celle du 27 juin 1730. Au-dessus des cimes rocheuses, le ciel était couleur de turquoise; les rossignols ne chantaient plus, mais, du fond de la vallée, le clair bouillonnement du Fier montait, mêlé au tintement des « clarines ». Une ombre humide enveloppait encore l'un des versants, tandis qu'une lumière veloutée et argentée baignait les montagnes d'orpur.

Aux marges des bois, des prunelliers, des épines-vinettes et des sureaux, secouaient au passage leurs bouquets de fruits moites de rosée, et les taillis mouillés étaient tout fleuris de cyclamens purpurins. Je marchais allègrement au milieu de cette nature mûrissante et chantante; j'espérais avec sensualité l'air matinal saturé d'odeurs de marjolaine. Sans m'arrêter à Thônes, je suivis pendant un quart d'heure la route du Grand-Bornand, puis, à travers prés, j'atteignis un chemin montant, caillouteux; le même où jadis les chevaux des deux jeunes filles avaient fait sonner leurs sabots sur la roche, et qui débouchait droit à l'entrée d'une cour herbeuse, séparant une maison de maîtres du logis du « granger ». Au milieu, une fontaine jaillissait dans une auge de pierre, où une femme, demi-bourgeoise et demipaysanne, épluchait des légumes. J'eus demandé si j'étais bien à la Tour, car c'est le vrai nom du domaine que Jean-Jacques appelait improprement « Tounne ». Les Galley, dans les actes du temps, s'intitulaient « Seigneurs de la maison forte de la Tour, en la paroisse de Thônes ».

— Oui, répondit la bonne dame, en continuant de laver ses poireaux, c'est bien ici la Tour..., la maison de Jean-Jacques Rousseau.

Une légende s'est formée à propos de ce coin de terre; les gens du pays sont persuadés que Rousseau y a demeuré; quant au nom de Claudine Galley, il s'est noyé dans l'oubli. La maison elle-même a été incendiée et rebâtie; il n'en reste que la porte d'entrée surmontée d'un écusson, aux armes de la famille Galley: « d'azur, au croissant d'or accompagné de trois étoiles d'argent ». Le logis du granger seul, est intact. La cuisine, obscure et enfumée conserve son pavé raboteux, « ses deux bancs à côté de la longue table », où le

jeune homme dina joyeusement, assis entre les deux amies. Le cerisier, sur lequel il grimpa pour jeter des cerises dans le corsage de Claudine, a été abattu il y a cinquante ans; près de la vieille souche un nouveau plant a poussé et est devenu à son tour un grand arbre.

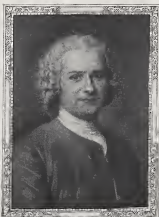
— Bien des étrangers viennent ici, me dit en riant l'éplucheuse de légumes; ils demandent à voir le cerisier... Alors, je leur montre celui-ci et ils s'en vont contents...

Le verger, dans son ensemble, a gardé la physionomie qu'il devait avoir au temps de Jean-Jacques. Ils s'étend à mi-coteau et laisse apercevoir, entre ses ramures, la montagne verdoyante où des chalets sont éparés. — Je le parcourus mélancoliquement en songeant aux lointaines années où les voix des jeunes filles l'emplissaient de leur espiègle gaieté; et je le quittai à regret, — comme Jean-Jacques et les deux voyageuses le quittèrent à la tombée du jour. Ils se promettaient de se revoir; et ils ne se revirent plus jamais... Rousseau ne s'est même pas inquiété de savoir ce que devinrent les deux aimables personnes dont le souvenir, pourtant, « lui revenait plus au cœur que celui d'aucuns plaisirs qu'il eût goûtés dans sa vie... »

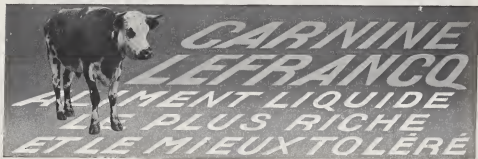
J'ai été mieux renseigné que lui, grâce aux fructueuses et patientes investigations de mes amis de la Florimontane. — En

1739, ayant déjà coiffé Sainte-Catherine, Claudine Galley a épousé le sénateur Sautet, avec trois mille livres de dot, et probablement, comme beaucoup de Savoyardes, elle fut une épouse féconde, entièrement absorbée par l'éducation de ses enfants et les besognes du ménage. Vécut-elle assez pour entendre parler de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, et le bruit de la gloire de Rousseau arriva-t-il jusqu'à elle? Qui sait?... Peut-être avait-elle oublié jusqu'au nom de ce compagnon d'un jour? Peut-être même ignorait-elle toute sa vie que le hardi philosophe et l'éloquent écrivain, dont le roman passionnait tous les cœurs, était le même que ce timide garçon qui lui avait jeté si gentiment des cerises... Quant à la jolie Bernoise, elle quitta son amie, dès 1732, pour se réfugier à la Visitation, puis au couvent des Bernardines d'Annecy, où elle mourut. Il ne reste plus d'elle que cette brève mention dans l'obituaire de l'abbaye: « En 1748, est décédée M^{lle} de Graffenried, pensionnaire. »

ANDRÉ THEURIET.



JEAN-JACQUES ROUSSEAU, par LAVOIR.
Musée de Saint-Quentin. — Phot. Braun et C^{ie}



Maurice BARRÈS

L'EMIGRATION DES MESSINS

La Croix Saint-Clément commémore une légende des premiers temps de l'Eglise messine. Elle se dresse sur un chaume, à la pointe extrême du plateau de Gravelotte. C'est un des plus beaux points de vue messins. De ce belvédère, on domine la rivière sinueuse et brillante, au moment où sa vallée s'élargit pour devenir la plaine dans laquelle Metz s'étale. Et sur l'autre rive, en face, derrière les deux énormes taupinières de Sommy et de Saint-Blaise, on voit se perdre à l'infini l'australe plaine de la Seille.

Le vent souffle toujours sur ce tragique plateau de Gravelotte. Il venait aujourd'hui de France, de

Mars-la-Tour, et poussait dans le ciel de Metz une queue d'orage, des nuages frangés, noirs et lourds, la plupart empêchés de tomber par la rapidité de leur course. Ils glissaient, se séparaient, se retrouvaient sans cesse et couraient toujours. Sous l'influence de ces choses aériennes qui fuient, la campagne faisait et défaisait ses contours avec une saisissante mobilité. Des traînées lumineuses voyageaient sur les côtes, sur la rivière,

sur le canal rectiligne qui la double de ses miroirs ; elles atteignaient un bois, un village pour l'illuminer quelques minutes, et déjà le replonger dans l'ombre. En se reflétant sur la terre, ces lourdeurs du ciel prennent une légèreté magique ; elles y dessinent mille formes fuyantes et d'instables clartés. La Moselle noire, émotive, change de tons comme un serpent. Au loin, à droite, le pays de la Seille, qui tout à l'heure brillait, s'enténébre. Et voici que les nuées allument sur l'horizon le pays messin. Au milieu de l'immense paysage obscur et tout au bout de la vallée noire, seul, maintenant, c'est le fond qui brille et qui semble nimer d'une gloire la douce cité de Metz.

Un tel spectacle aurait agi sur l'âme la plus froide et donné au moins philosophe quelque sentiment de la mutabilité des choses. M^{re} Baudouche revoiyait le spectacle le plus saisissant auquel elle eût assisté, et certainement le plus tragique de l'histoire moderne en Lorraine.

« Regardez cette route, en bas, disait-elle, la route de Metz à Nancy. Nous y avons vu, ton grand-père et moi, des choses à peine croyables. C'était à la fin de Septembre 1872, et l'on savait que ceux qui ne seraient pas partis le 1^{er} Octobre deviendraient Allemands. Tous auraient bien voulu s'en aller ; mais quitter son pays, sa maison, ses champs, son commerce, c'est triste, et beaucoup ne le pouvaient pas. Ton père disait qu'il fallait demeurer et qu'on serait bientôt délivré. C'était le conseil que donnait Monseigneur Dupont des Loges. Et puis, la famille de V... nous suppliait de rester, à cause du

château et des terres. Quand arriva le dernier jour une foule de personnes se décidèrent tout à coup. Une vraie contagion, une folie. Dans les gares, pour prendre un billet, il fallait faire la queue des heures entières. Je connais des commerçants qui ont laissé leurs boutiques à de simples jeunes filles. Croiriez-vous qu'à l'hospice de Gorze, des octogénaires abandonnaient leurs lits ! Mais les plus résolus étaient les jeunes gens, même les garçons de quinze ans. « Gardez vos champs, disaient-ils au père et à la mère ; nous serons manœuvres en France. » C'était terrible pour le pays, quand ils partaient à travers

les prés, par centaine et centaine. Et l'on prévoyait bien ce qui était arrivé, que les femmes, les années suivantes, devraient tenir la charrie. Nous sommes montés, avec ton grand-père, de Gorze jusqu'ici, et nous regardions toutes ces gens qui s'en allaient vers l'ouest. A perte de vue, les voitures de déménagement se touchaient, les hommes conduisant à la main leurs chevaux, et les femmes assises avec des enfants au milieu du mobilier. Des malheu-

reux poussaient leur avoir dans des brouettes. De Metz à la frontière, il y avait un encombrement comme à Paris, dans les rues. Vous n'auriez pas entendu une chanson, tout le monde était trop triste ; mais, par intervalle, des voix nous arrivaient qui criaient : « Vive la France ! ». Les gendarmes, ni personne des Allemands, n'osaient rien dire ; ils regardaient avec stupeur toute la Lorraine s'en aller. Au soir, le défilé s'arrêtait ; on dételait les chevaux, on veillait jusqu'au matin dans les voitures auprès des villages, à Dornot, à Corny, à Novéant. Nous sommes descendus, comme tout le monde, pour offrir nos services à ces pauvres camps-volants. On leur demandait : « Où, allez-vous ? » Beaucoup ne savaient que répondre : « En France ! ». Et, quand ton grand-père leur disait : « Comment vivrez-vous ? » ils répétaient obstinément : « Nous ne voulons pas mourir Prussiens ». Nous avons pleuré de les voir ainsi dans la nuit. C'était une pitié, tous ces matelas, ce linge, ces meubles entassés pêle-mêle et déjà tout gâchés. Il paraît qu'en arrivant à Nancy, ils s'asseyaient autour des fontaines tandis qu'on leur construisait en hâte des baraques sur les places. Mais leur nombre grossissait si fort qu'on craignait des rixes avec les Allemands, qui occupaient encore Nancy, et l'on dirigea d'office, sur Vesoul plusieurs trains de jeunes gens... Maintenant, pour comprendre ce qu'il est parti de monde, sachez qu'à Metz, où nous étions cinquante mille, nous ne nous sommes plus trouvés que trente mille après le 1^{er} Octobre. »

(Colette Baudouche)



LA MOSELLE, A METZ

Phot. Prillat.



LA
CARLINE LEFRANCO
 contient les Ferments Vivants
 du
 Suc Museulaire



MALEBRANCHE

SE RENDRE AIMABLE

Pour se faire aimer, il faut se rendre aimable. C'est une prétention injuste et ridicule que d'exiger de l'amitié; et ceux qui ne se font point aimer ne s'en doivent prendre qu'à eux-mêmes. Si on ne rend pas toujours justice au mérite, à cause qu'on ne le connaît pas et qu'ordinairement on en juge mal, tout le monde est sensible aux qualités aimables, et ceux qui les possèdent ne manquent jamais d'amis.

Le mérite des autres efface le nôtre; et quand on leur rend justice, il semble qu'on se fasse tort. On ne peut les élever sans se rabaisser soi-même; et lorsqu'on les met au-dessous de soi, on croit en être plus grand. Mais, quand on aime les gens, on ne se fait aucun tort. Il semble, au contraire, que l'âme s'étende en se répandant dans les cœurs, et qu'elle se revête et se pare de la gloire qui environne ses amis. Ainsi, on se fait toujours aimer, pourvu qu'on se rende aimable; mais on ne se fait pas toujours estimer, quelque mérite qu'on ait.

Quelles sont donc les qualités qui nous rendent aimables? Rien n'est plus facile que de les découvrir. Ce n'est point avoir de l'esprit, de la science, un beau visage, un corps bien droit et bien formé, de la qualité, des richesses, ni même de la vertu; ce n'est point précisément tout cela, car on peut avoir de l'aversion pour celui qui possède toutes ces qualités estimables. Quoi donc? C'est de paraître tel que les autres se persuadent qu'avec nous ils seront contents.

Si celui qui a de grands biens est avare; si celui qui a de l'esprit est superbe; si celui qui

a de la naissance est fier et brutal; si celui-là même qui a de la vertu et du mérite, prétend que tout lui est dû, toutes ces qualités, quelque estimables qu'elles soient, ne rendront point aimables ceux qui les possèdent. Les hommes veulent invinciblement être heureux. Celui-là seul peut donc se faire aimer, je ne dis pas estimer, qui est bon et paraît tel.

Or, personne n'est bon par rapport à nous, quelque parfait qu'il soit en lui-même, s'il ne répand point sur nous les faveurs que Dieu lui fait.

Ainsi, le bel esprit qui raille toute la terre se rend odieux à tout le monde; et le savant qui fait parade de sa science, s'habille en pédant et se travestit en ridicule. Ceux qui veulent se faire aimer, et qui ont de l'esprit, en doivent faire part aux autres. Que celui qui a de la science n'enseigne point en maître les vérités dont il est convaincu; mais qu'il ait le secret de faire naître insensiblement la lumière dans l'esprit de ceux qui l'écoutent; de sorte que chacun s'en trouve éclairé. Celui qui est libéral n'est point aimable s'il s'élève ou se vante de ses libéralités. Mais celui qui fait part aux autres de son esprit et de sa science, aussi bien que de son argent et de sa grandeur, sans que personne s'en aperçoive et sans qu'il en tire aucun avantage, gagne nécessairement tous les cœurs par cette vertueuse libéralité; seule, dis-je, vertueuse et charitable, seule généreuse et sincère. Car tout autre libéralité n'est qu'un pur effet de l'amour-propre; tout autre est intéressée ou du moins fort mal réglée.

(Des devoirs entre personnes égales.)

COLLECTION DE M^{lle} V^{te} Vander WÉE-MOMMEN, Bruxelles.

A UN ENFANT

Enfant, tu grandis : que ton cœur soit fort !
Lutte pour le bien : la défaite est sainte.
Si tu dois souffrir, accorde à ton sort
Un regret parfois, — jamais une plainte.

Écoute, parle, agis, sans peur du danger.
L'univers est grand : que ton œil y plonge !
Tu pourras faillir, même propager
Une erreur parfois, — jamais un mensonge.

Si tu vois plus tard d'indignes rivaux
Toucher avant toi le but de la vie,
Trahis seulement, sûr que tu les vauras,
Du dépit parfois, — jamais de l'envie.

Tu voudras aimer : l'amour prend pour lui
Nos meilleurs élan contre un long mécompte !
Du moins, qu'il te laisse, après qu'il a fui,
Ses larmes parfois, — mais jamais sa honte !

Le mal ici-bas trône audacieux :
D'un amer dégoût si ton âme est pleine,
Nourris dans ton sein, montre dans tes yeux
Du mépris parfois, — jamais de la haine.

Et si dans ce monde, étroite prison,
Un trouble apparent met l'âme en déroute,
Que l'œuvre de Dieu laisse à ta raison
Un souci parfois, — mais jamais un doute



L'ENFANT A L'ORANGE

Tableau de Xavier Mellery (1845-1921). École de Bruxelles.

EUGÈNE MANUEL.

LE PROFESSEUR BERGONIE, DE BORDEAUX

Né à Casseneuil (Lot-et-Garonne), en 1857, Jean-Alban Bergonié, fils de paysans, ainsi qu'il le dit lui-même non sans quelque légitime fierté, après avoir conquis la licence ès-sciences physiques et la licence ès-sciences naturelles, puis le doctorat en médecine, arrivait à l'agrégation en 1883.

Professeur titulaire de Physique biologique en 1891, il devenait chef du Service électrothérapique des Hôpitaux de Bordeaux (pour l'électrologie et la radiologie) et, en 1913, changeait sa chaire de physique pour celle de clinique d'électricité médicale, la seule de ce genre existant en France. Il créait également le premier centre de lutte contre le cancer, en 1923.

Les travaux du professeur Bergonié sont très nombreux, et il nous serait impossible d'en faire ici la simple énumération.

Rappelons seulement les principaux. A une époque où l'on n'était pas très sûr que le courant électrique pût faire pénétrer des médicaments à travers la peau, le docteur Bergonié démontra la réalité de cette pénétration par l'analyse des urines.

Voulant étudier certains phénomènes biologiques, il construisit un homme en cuivre, avec lequel on peut vérifier la déperdition de la chaleur, préciser l'influence des vêtements, etc.

Pratiquant la radiothérapie, il veut savoir pourquoi les rayons X agissent, et, à la suite de longues et minutieuses expériences, il formule la loi dite de Bergonié-Tribondeau, qui peut se résumer ainsi : « Les cellules en voie de développement ont une sensibilité élective aux rayons X. » Aujourd'hui, on cherche quel est dans la tumeur à traiter, le nombre des figures en cariokynèse, et l'on en déduit le temps d'application des rayons.

L'action thermogène des courants de haute fréquence, décrite par d'Arsonval, lui inspire une méthode thérapeutique : la thermo-pénétration d'appoint. En couvrant le corps d'un sujet d'élec-

trodes de grande surface, on peut fournir à ce sujet un grand nombre de calories, et lutter ainsi contre certains schoks et certaines asthénies particulièrement graves.

Une autre de ses créations est la gymnastique électrique, qu'il nomme ergothérapie passive, et qui permet de provoquer des contractions rythmiques de tous les muscles, sans effort, sans l'intervention du système nerveux. Cette gymnastique intense, quoique involontaire, connue du grand public comme cure de l'obésité, répond à de multiples indications physiologiques.

Durant la guerre, comme médecin-chef d'un grand hôpital et comme chef du service central de radiologie de la xviii^e région, le Dr Bergonié fut l'actif propagandiste du travail agricole comme rééducateur chez le blessé de guerre, et l'inventeur de l'électrovi-breux, qui permet de localiser les éclats d'obus.

Membre correspondant de l'Institut et de l'Académie de Médecine, membre associé de la Société de Biologie, Président de la Société française d'Électrothérapie et de Radiologie, le professeur Bergonié a fondé la Section d'électricité médicale de l'Association pour l'avancement des sciences. Enfin, il vient d'être nommé Président de la grande *Ligue Internationale contre le Cancer*, fondée récemment à Bruxelles.

Il est le fondateur des *Archives d'Électricité Médicale*.

Atteint depuis dix-huit ans d'une radiodermite chronique qui nécessita des mutilations successives, le professeur Bergonié dut finalement subir la désarticulation de l'épaule.

Le Congrès tenu en Avril 1923, à Bordeaux, par l'Association française pour l'avancement des sciences, fut l'occasion d'une noble manifestation où médecins et physiciens célébrèrent l'élévation au grade de Grand-Officier de la Légion d'Honneur du professeur J. Bergonié.



PORTRAIT-CHARGE. — Fondateur du premier Centre de lutte contre le cancer, le professeur Bergonié maintient sous son appareil à rayons ultra-pénétrants un vigoureux crabe (le signe du cancer) !

LA Carnine

*est le plus
remarquable tonique
de l'estomac et de l'intestin*



Lefrancq

*c'est aussi le meilleur
remède des dyspepsies
et des enterites rebelles*



BONAPARTE ET LES PESTIFÉRÉS DE JAFFA
Tableau du Baron Gros (1771-1835). — École Française.



GRANDECLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone: COMBAT 01-24
R. C. Seine 25.195

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

N° 193

24 MAI 1924 (2)

ABONNEMENT

UN AN { ÉTRANGER. 20 Fr.
FRANCE... 18 Fr.

LE NUMÉRO. . . . UN FRANC

Henri LAVEDAN

TERRE NATALE



Comme ce jour-là vers la fin de juin, le baron d'Arteuil suppliait la comtesse de Bruange de se décider à l'aimer, elle lui déclara :

— Eh bien, je ne dis ni oui ni non. Nous verrons. Vous êtes libre, moi aussi. Allons ensemble, mais en amis, passer un mois au bord de la mer.

Le baron s'écria :
— Seuls tous deux ? J'accepte avec transport.

— Entendez-moi. Ce n'est point Trouville, ni la rue de la Paix avec de l'eau que je désire, non, c'est la Bretagne

sauvage où je suis née, où là seulement nous trouverons de l'air pur et brutal, de rébarbatifs rochers et de bonnes gens qui ne lisent pas les échos de théâtre.

— Quand partons-nous ? demanda le baron.

— Après-demain, lui répondit la comtesse. Connaissez-vous Morlaix ?

— Non, avoua d'Arteuil.

Elle le railla :

— Vous voilà bien ! Vous avez fait deux fois le tour du monde, vous avez passé dans le temps près d'une année en Polynésie, où vous avez failli être tatoué, et vous ne connaissez pas Morlaix ?

— Je vous attendais, dit-il en s'inclinant.

— Quelle galanterie ! Nous irons donc d'abord à Morlaix. Maintenant, allez boucler vos admirables

malles en cuir de Russie qui vous ont rendu fameux.
— Vous serez obéie, lui répliqua-t-il ; nous voyagerons avec une simplicité provinciale, et je ne porterai que la modeste flanelle qui est la mousseline des hommes.

Sur ce, après un tendre regard, il lui baisa la main et prit congé en se disant tout bas : « La chose est faite. » Et quand un homme jeune, beau, spirituel et élégant, tel que le baron d'Arteuil, considère à propos d'une femme jeune, belle, spirituelle et élégante, telle que la comtesse de Bruange, que « la chose est faite, qu'elle va se faire... » il est, je pense, inutile de préciser de qu'elle chose il s'agit.

* * *

Ils partirent effectivement le surlendemain, par le train du soir. Pendant le trajet, la comtesse laissait éclater, ainsi qu'un enfant, sa vive et franche gaïeté, au niveau de laquelle sut se tenir aisément d'Arteuil, sans sortir des limites du plus amical respect. Quoique de nature différente, ils avaient tous deux ceci de commun que leur vraie individualité n'était pas celle qu'ils montraient, et que, s'en rendant compte, ils s'étaient, du premier jour où ils s'étaient connus, mutuellement très bien jugés et appréciés, tels qu'ils étaient véritablement, c'est-à-dire tout le contraire de ce qu'ils paraissaient. Brillante, ayant de l'éclat et du mouvement, assez en dehors dans sa tenue et ses propos, M^{me} de Bruange était au fond une tendre, une sentimentale au cœur demeuré, en dépit des années, pieux et bourgeois dans tout ce que comporte ce mot

ZONOTHÉRAPIE NOUVELLE

BIFSEC LEFRANÇO

JUS DE VIANDE DE BŒUF CRUE
DESSÉCHÉ A FROID
ET ADDITIONNÉ DE SUCRE

RECONSTITUANT EFFICACE

POUR LES

ORGANISMES DÉBILITÉS
ENFANTS ANÉMIQUES
CONVALESCENTS

d'honnêteté et de familial. Et le baron d'Arteuil, derrière ses gilets blancs, sa moustache insolente, son monocle et l'amertume de son ironie, derrière ses mots méchanis, ses duels et ses histoires de femmes très amplifiées par la légende, était un brave et généreux garçon à l'esprit droit et fin, au cœur attentif et délicat. S'ils jouaient ainsi sans préméditation, mais d'instinct, tout naturellement, un personnage différent d'eux-mêmes, c'est qu'ils étaient, hélas! esclaves de leur époque, du milieu frivole et convenu où ils évoluaient, et qu'il y a dans ce Paris, où on ne fait rien comme ailleurs, une mode pour les sentiments et les idées, plus tyrannique encore que pour les chapeaux et les robes.

La jeune femme, Yvonne de Roscoëff, de vieille souche bretonne, avait été mariée, presque au sortir du couvent, au comte de Bruange, bel officier, homme médiocre, et qui, deux ans après, sans raison, l'avait quittée un matin, de la manière la plus flegmatique. Il était sorti à cheval et il avait oublié de rentrer.

Et Yvonne, la stupeur et l'indignation premières une fois passées, avait eu, en racontant à des amis ce lâchage que rien ne justifiait, un mot qui fit le tour des salons: «Me voilà veuve à l'anglaise». Une séparation avait été prononcée à la suite d'un court procès dans lequel M. de Bruange, avec cette chevalerie facile des natures cyniques, avait galamment daigné reconnaître qu'il était une brute inexorable et que sa femme n'avait commis dans sa vie qu'une faute, celle de l'épouser. Il n'y avait pas d'enfant à partager, on n'eut pas besoin de Salomon et la situation fut vite réglée. Mais une fois seule et, sinon libre, du moins libérée, M^{me} de Bruange s'aperçut que, si le mariage ne lui manquait pas, il lui manquait un mari. Or, il n'y fallait pas songer, la mort de M. de Bruange était la première des conditions pour qu'elle pût se remarier, et M. de Bruange avait dans la paume de sa main brune la plus magnifique des lignes de vie. Alors, c'était la solitude ou l'amant? La solitude, elle ne pourrait jamais la supporter. Et à la seule idée de l'amant, elle se révoltait.

Elle vécut ainsi pendant trois ans, fermant son cœur comme on ferme les yeux quand on ne veut pas voir certaines choses. Et comme elle ne voulait d'aucun amant, elle eut beaucoup d'amis, dans tous les genres, des jeunes et des vieux, qui presque tous la détestaient de ne pas savoir discerner où etc.: le vrai dévouement, la vraie affection qu'elle

devait récompenser. Au premier rang de ses amis, de ses camarades de plaisir se trouvait le baron d'Arteuil. Il ne lui faisait pas, à proprement parler, la cour, ou, s'il la lui faisait, c'était avec une telle gentillesse détachée, une conviction si évidente que cela ne servait à rien, que franchement elle aurait été sévère de lui en vouloir. Aussi, dans le fond, ne lui en voulait-elle pas. Elle lui savait même gré de la légèreté ironique avec laquelle il lui disait sa passion, devinant qu'elle était ardente et sincère, et l'estimant de ne pas employer pour la lui peindre les accents émus et les mots définis qui n'auraient eu pour résultat que de rompre leur amitié ou d'amener sa chute. Car elle l'aimait, au moins aussi fort qu'elle s'en défendait; et ce n'était pas peu. Aussi, les mois succédant aux mois, envisageait-elle à présent avec moins d'horreur l'idée de la chute... mais lointaine, très lointaine, après beaucoup d'événements et d'épreuves la préparant, l'absolvant, la rendant nécessaire, inévitable, fatale et presque méritoire.

À partir de ce jour, elle n'avait pas craint de se montrer partout avec d'Arteuil. Elle n'ignorait pas, que dans le monde, on le lui prêtait pour amant, mais désormais cela lui importait peu, et son orgueil aussi bien que sa vertu trouvaient leur compte à savoir que précisément, plus les apparences étaient fortes, plus elles étaient fausses. Et ce fut dans ces dispositions d'esprit et de cœur qu'elle pria son ami de l'accompagner en Bretagne.

Russitôt arrivée à Morlaix, elle avait dit:

— Je veux que mon premier hommage, ma première visite soient pour Saint-Paul-de-Léon, où je suis née, où sont les tombeaux des miens.

D'Arteuil ne pouvait soulever la moindre objection. Le même jour, un train les déposait à Saint-Pol, où ils avaient décidé de rester et de passer la nuit.

Dès qu'elle avait aperçu du wagon «les clochers à jour» qui font ressembler, de loin, la ville à une immense église, elle était devenue grave, et dans le pauvre break qui les menait de la gare à la cathédrale, et que conduisait un breton à chapeau galonné de velours, elle gardait le même mutisme recueilli. Quand la voiture se fut arrêtée devant le porche, elle lui dit seulement:

— Vous allez voir, mon ami! Vous allez voir! Et, pleine d'impatience, elle passa la pre-



LA CARNINE LEFRANCO

NE FATIGUE NI L'ESTOMAC. NI L'INTESTIN. COMME LE FAIT LA VIANDE CRUE, ET SON ACTION EST PLUS ENERGIQUE PUISQUE,

"DANS LA VIANDE CRUE L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE ACTIF, THÉRAPEUTIQUE, C'EST LE SUI."

DOCTEUR J. MERCIER,
11, Boulevard de la République, 11





Le Professeur F. BEZANÇON
de la Faculté de Médecine de Paris.

mière, entre la hale de mendiants et d'estropiés. D'Arteuil, en effet, vit une belle chose, une cathédrale de style ogival normand. L'église était vide, ou presque vide, car les deux ou trois bonnes femmes qui s'y tenaient immobiles, écroulées dans la prière, avaient l'air d'en faire partie au même titre que les piliers, d'être là depuis des siècles. Bien qu'il fût au dehors un soleil resplendissant, la lumière sous ces voûtes paraissait terne et grise, de la même vêtusté que les murailles. A côté de petites portes basses et rondes, c'étaient des écussons épais taillés dans un granit plus dur que le

— Je descends au cimetière. Ne venez pas me rejoindre avant un quart d'heure.

En bas, à cent mètres du Creizker, le cimetière s'étendait entre de vieux murs, et c'était le champ de repos convoité, la dernière et bonne demeure d'un charme attendrissant et éternel sous les larges rayons d'or du soleil, qui allait se perdre corps et biens dans les flots. Il y flottait une douceur de cloître, une paix poétique et bienheureuse que rien ne troublait. Nul bruit, pas un pas d'homme, pas un cri d'oiseau. Rien que la lumière vermeille des tombes silencieuses et de grandes herbes virginales

et légères que couchait la brise. La jeune femme avait pris l'allée de gauche, elle alla plus loin, laissa derrière elle l'ossuaire où s'émiettaient deux crânes, prit un petit chemin qui contourait le calvaire, et là, elle s'agenouilla près d'une tombe de granit où étaient écrits beaucoup de noms, ceux de son grand-père, desagrand-mère, dame de Ploué-nan, desonpère et de sa mère, marquis et marquisse de Roscoëff, et puis Jean-Jacques-Huon-



EN BRETAGNE : Sortie de la messe, à Saint-Jean-du-Doigt.

Phot. N.-D.

Ils sortirent de là dans l'espèce d'hébétéude sacrée où le spectacle de tout grand vestige plonge en général les êtres d'imagination, et la jeune femme ayant exprimé le désir d'aller au Creizker, afin de monter dans le clocher, ils s'y rendirent aussitôt.

Ah ! ce fut un éblouissement quand, après avoir gravi les cent soixante marches de l'étroit escalier tournant, ils posèrent le pied sur la plate-forme qui est à mi-hauteur de la flèche. Ils étaient seuls avec le gardien, M^{me} de Bruange, appuyée à une des colonnes de granit, avait mit la main sur son cœur et elle regardait... Elle regardait le vaste pays déroulé à ses pieds, le tapis de la terre natale. En quelques secondes, elle avait tout retrouvé, tout reconnu, elle nommait à voix basse les routes, les monuments, les rochers, les îles, les côtes.

— Tout là-bas, c'est Plougasnou, et par derrière Saint-Jean-du-Doigt, la pointe de Primel, le sémaphore où j'ai été si souvent, quand j'étais petite, regarder dans une grande longue vue les voiles rouges qui glissaient au large. Voici Locquirec, le château du Taureau, la baie de Morlaix, Paimpol. Et ici, tout près, le couvent des Ursulines, avec ses vieux toits, la maison où grand-mère est morte.

Et elle ajouta :

Roscoëff, enseigne de vaisseau tué au feu sur la canonnière l'Aiglon, dans les mers de Chine, à l'âge de vingt-trois ans. Et tout en haut de la pierre, puissamment sculpté sous la couronne, l'écusson de famille, le vieil écusson gris mangé de mousse et battu des vents, qui porte en caractères gothiques la devise bretonne : *Arabat !* (Il ne faut pas).

Les larmes ruisselaient à présent des yeux d'Yvonne, la terre natale l'avait reprise, et en cet instant elle aurait souhaité mourir, pour dormir elle aussi tout de suite, réunie aux siens sous la grande pierre. Et quand d'Arteuil, à la longue inquiet, s'étant approché d'elle, lui frappa doucement sur l'épaule, son parti était pris, elle avait sauvé l'honneur des Roscoëff. Elle ne se détourna même pas. Toujours agenouillée, elle dit :

— Allez-vous-en, mon ami. Je fais ici le serment de ne jamais faillir.

Avant qu'elle eût parlé, il avait tout compris. Il dit :

— Le pourriez-vous ?

Elle répondit en touchant le granit qui couvrait ses morts :

— Ils m'aideront.

Et, — comme une émotion réelle passait dans les yeux de d'Arteuil — lui montrant du doigt la devise, afin de mieux se justifier encore, elle la lui traduisit : *Arabat !* Il ne faut pas !

La Carnine Lefrancq

RECONSTITUANT ÉNERGIQUE

ANÉMIES REBELLES BACILLOSES
CONVALESCENCES LONGUES
TOUTES DÉCHÉANCES PHYSIQUES

Jamais d'Insuccès
UNIVERSELLEMENT PRESCRITE



LE PRIX DES CHEFS-D'ŒUVRE

Une curieuse lettre d'Alexandre Dumas Fils

« Marly, 11 mars 1892.

« Mon cher ami,

« C'était en 1850 ou 1851. J'habitais rue Pigalle, 22. Un monsieur petit, gros, court, la figure très intelligente, nommé Rion, vint me trouver un matin et me demander comme un service, d'écrire une *Histoire de la loterie* pour l'œuvre de charité du Lingot d'or. Il ne parlait pas de me payer cette histoire. Il demandait mon concours à cette œuvre charitable. Il m'apportait tous les renseignements nécessaires (étaient-ils véridiques ?) à ce travail que je fis, croyant véritablement concourir ainsi à une bonne œuvre.

« Mon article terminé, je le lui envoyai. Il vint me remercier et m'offrit douze cents francs en me disant : « Le comité m'a chargé de vous offrir cette somme pour la peine que vous avez prise. Si vous ne la trouvez pas suffisante, dites-le moi. »

« Non seulement je la trouvai suffisante, mais j'étais presque aussi honteux qu'heureux de cette aubaine qui me rapporta plus, en effet, comme vous le dites, que la *Dame aux Camélias*, dont j'ai vendu la toute propriété 400 francs, à Michel Lévy, et que le manuscrit de la *Dame aux Camélias*, la pièce, que je devais vendre, l'année suivante, 500 francs à Giraud et Dagneaux, à qui j'ai vendu aussi *Diane de Lys*, la pièce, 500 francs, sur lesquels ils me redoyèrent encore 150, — sur lesquels je ne compte plus.

« Ce Rion était un très galant homme, très intelligent et très généreux. Il a été plus tard à la tête

du Bureau Exactitude qui était le bureau central des billets de loteries organisées en France. Il s'est trouvé ainsi en relations avec Lamartine quand on a organisé une loterie au bénéfice de ce grand homme à la gloire duquel l'ingratitude de ce pays a ajouté ce qui complète toutes les gloires. Ce Rion faisait à Lamartine des avances sur ce que les billets devraient produire et, la loterie terminée, Lamartine redevait vingt-cinq mille francs à Rion. Aussi, quand Rion, si bien reçu autrefois quand il venait apporter de l'argent, se présentait maintenant, on ne le recevait pas aussi souvent, et il crut s'apercevoir, un jour, qu'on aimerait mieux ne pas le recevoir.

« Alors il força la consigne et dit à Lamartine : « Cher maître, il y a entre nous un petit malentendu ; c'est ce reçu de 25.000 francs. C'est lui qui est cause que vous ne me recevez plus avec autant de bienveillance qu'autrefois. Supprimons-le. » Et en disant cela,

il déchirait le reçu et le jetait au feu.

« Lamartine se leva, ouvrit un meuble de sa chambre, y prit un rouleau et, le mettant devant Rion, il dit : « Mon cher monsieur Rion, voici le manuscrit des *Méditations*. Je m'étais promis de ne m'en séparer jamais. Permettez-moi de vous l'offrir. »

« Rion, qui m'a raconté cette histoire, me disait : « Je ne le donnerai pas pour 50.000 fr. ! »

« Quand on a payé l'*Histoire de la loterie* 1.200 francs, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on paye les *Méditations* 25.000 francs !

« A VOUS,

« ALEXANDRE DUMAS FILS. »



SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE, transporté mourant à Sainte-Marie-des-Ange, bénit la ville d'Assise.
Par François-Léon BÉNOUVILLE (1821-1859). — Musée du Louvre.

PRIÈRE AU PRINTEMPS

*Toi qui fleuris ce que tu touches,
Qui, dans les bois, aux vieilles souches,
Rends la vigueur,
Le sourire à toutes les bouches,
La vie au cœur;*

*Qui changes la boue en prairies,
Sèmes l'or et de pierreries
Tous les baillons,
Et jusqu'au seuil des hameaux,
Mets des rayons!*

*O printemps, alors que tout aime,
Que s'embellit la tombe même,
Verte au dehors,
Fais naître un renouveau suprême
Au cœur des morts!*

*Qu'ils ne soient pas les seuls au monde
Pour qui tu restes inféconde,
Saison d'amour!
Mais fais germer dans leur poussière
L'espoir divin de la lumière
Et du retour!*

SULLY-PRUDHOMME.



PORTRAIT DU PEINTRE HECTOR LEROUX (1829-1900).
par Fernand Cormon (1845-1924). — Musée du Luxembourg.

LA CARNINE LEFRANCO

Pur Suc Musculaire
de Bœuf CRU CONCENTRÉ
(en solution suco-glycérinée)

REPRÉSENTE LE MOYEN LE PLUS PRATIQUE DE RÉALISER LA ZOMOTHÉRAPIE
parce qu'elle est d'un goût agréable, se prend par petites fractions, au gré du malade, se conserve
indéfiniment. **ELLE AGIT TOUJOURS ET TRÈS RAPIDEMENT**



MERGÈRES LORRAINES
par Léon Bachelot. — Musée du Luxembourg, Paris.

RÉFLEXION

Les hommes doués d'une sensibilité excessive jouissent plus et souffrent plus que les natures moyennes et modérées. J'ai participé à ces excès d'impressions dans la mesure de mon organisation. Ceux qui sentent plus expriment plus aussi : ils sont éloquentes ou poètes. Leurs organes paraissent faits d'un métal plus fragile, mais plus sonore que le reste de l'argile humaine. Les coups que la douleur y frappe y résonnent et y prolongent leur vibration dans l'âme des autres. La vie du vulgaire est un vague et sourd murmure du cœur ; la vie des hommes sensibles est un cri ; la vie du poète est un chant. **LAMARTINE.**

LE PROFESSEUR BEZANÇON

Fils d'un médecin ancien interne des Hôpitaux de Paris, ayant exercé à Boulogne-sur-Seine, où il avait la réputation d'un praticien très distingué, Fernand Bezançon est né dans cette ville, le 23 Février 1868; il a fait toutes ses études à Paris.

Élève surtout de Pisans, de Chantemesse, de Cornil et de Vidal, il était reçu interne en 1891, docteur en 1895, médecin des Hôpitaux en 1900, et agrégé en 1901.

En 1918, il était nommé professeur de Bactériologie à la Faculté de Médecine de Paris, où il a organisé l'enseignement pratique élémentaire, obligatoire pour tous les étudiants. Il est en outre, actuellement, médecin de l'Hôpital Boucicaut.

Parmi les nombreux travaux du docteur Bezançon, nous citerons : sa thèse, *la Rate dans les maladies infectieuses*; un *Traité d'Hématologie* (en collaboration avec M. LABBÉ, 1902, Steinheil); un *Précis de Bactériologie* (3^e édition, 1922, Masson); un *Traité de l'examen des Crachats* (Masson, 1912); dans le *Précis de pathologie interne, les Maladies des voies respiratoires*, en collaboration avec DE JONG; *Les Bases actuelles du problème de la tuberculose* (1923, Gauthier-Villars); travaux auxquels il faut ajouter de nombreuses études d'anatomie pathologique sur la rate, les ganglions, la tuberculose pulmonaire; des travaux de bactériologie sur le streptocoque, le pneumocoque, le bacille de Koch, la question de la grippe, le bacille du chancre mou; des recherches expérimentales sur les arthrites infectieuses, les lois des localisations microbiennes, la réinfection tuberculeuse; et enfin des études cliniques sur la tuberculose pulmonaire et les maladies des voies respiratoires : tuberculose latente, formes évolutives de la tu-

berculose, formes pneumoniques, forme asphyxique; les hémoptysies; et aussi des études sur l'asthme, l'asthme cardiaque, la dilatation bronchique, etc.

Spécialisé surtout dans l'étude des maladies respiratoires, le professeur Bezançon s'y intéresse au triple point de vue clinique, anatomopathologique et bactériologique; mais il s'intéresse également à tous les problèmes de pathologie générale, comme le montre son dernier article « Fièvre protéinique et arthralgie », dans la *Presse Médicale* (1924), en collaboration avec Weil et de Genus; et aussi son article sur l'Allergie tuberculinique et le terrain tuberculeux, en collaboration avec Philibert (*Paris Médical*, 1924).

Fondateur, avec MM. L. Bernard, Guillaïn, M. Labbé, Rist et Roussy, des *Annales de Médecine* (Masson), Secrétaire général de la Société d'Études scientifiques de la tuberculose, qu'il a fondée il y a 20 ans, avec MM. Robin et Kuss, le professeur Bezançon est président de la Commission des Sanatoriums de l'Office public d'Hygiène sociale du Département de la Seine.

Membre de l'Académie de Médecine, ancien Président de la Société de Pathologie comparée, il est Officier de la Légion d'Honneur.

Le docteur Bezançon fut aussi, avant la guerre, pendant plusieurs années, Président du Salon des Médecins, où il exposa des pochades bretonnes et bourguignonnes.



.....
PORTRAIT-CHARGE. — De la fenêtre de son laboratoire, à l'Hôpital Boucicaut, le professeur Bezançon peut voir et surveiller la « cure d'air » qu'il a organisée dans cet établissement pour les tuberculeux.

SURALIMENTATION

Chez les malades amaigris, les tuberculeux, les névropathes, la suralimentation est, théoriquement, indiquée. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres et de la théorie à la pratique. La plupart de ces clients souffrent de dyspepsie gastro-intestinale, d'insuffisance hépatique ou rénale : leur inappétence est invincible et équivaut, parfois, à une véritable phobie alimentaire. Dans ces conditions, si l'on insiste, on aboutit à des désastres. Il en est de même dans les convalescences de fièvre typhoïde ou de fièvres éruptives, où toute alimentation un peu

copieuse provoque des rechutes, des récidives et des complications.

Comment secourir l'organisme aux abois et compenser l'usure, souvent énorme, des tissus ? Donnez, simplement, tous les jours, deux ou trois cuillerées à soupe de *Carnine Lefrancq* : elle se digère et s'assimile sans encombre, ne modifie en rien le chimisme viscéral et ne saurait causer aucun trouble. Elle remonte les forces et l'équilibre nerveux, restaure l'embonpoint et permet graduellement, la tolérance nutritive, indispensable au retour décisif de la santé.

LA
CARNINE LEFRANCO
 contient les Ferments Vivants
 du
 Suc Museulaire



LE JEU DE LA VACHE AVEUGLE
Tableau de Goya (1746-1828) — École Espagnole



CANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION

CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone: COMBAT 01-34
R. C. Seine 25.195

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

N° 194

JUIN-JUILLET 1924

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE... 18 Fr.
ÉTRANGER... 20 Fr.

LE NUMÉRO... UN FRANC

LA POLITIQUE DE LAMARTINE



RENÉ DOUMIC

C'est avec sa lutte contre la coalition que Lamartine commence vraiment de jouer un rôle actif. Guizot, Thiers, Odilon Barrot, s'étant unis à la fin de 1838, pour renverser le ministère Molé, il défend le cabinet — il le défend à sa manière, qui consiste à attaquer déjà fortement le régime lui-même : « Il ne faut pas vous figurer, Messieurs, parce que nous sommes fatigués des grands mouve-

ments qui ont remué notre siècle et nous, que tout le monde est fatigué comme nous et craint le moindre mouvement. Les générations qui grandissent derrière nous ne sont pas lasses, elles ; elles veulent agir et se fatiguer à leur tour. Quelle action leur avez-vous donnée ? La France est une nation qui s'ennuie. » Le ministère eut la majorité : Lamartine se crut le chef des 221 députés qui avaient voté pour lui.

A la chute du ministère Thiers, il se persuada qu'il touchait de la main le pouvoir. Mais on ne voulait lui donner ni le ministère des Affaires Étrangères, ni celui de l'Intérieur ; il

ne voulait se contenter ni d'un portefeuille secondaire, ni d'une grande ambassade. Le cabinet se forma sans lui (29 Octobre), dont il conçut un violent dépit. Il commence par le soutenir ; mais l'idée grandit en lui et le hante, qu'il est réservé pour un rôle exceptionnel, qu'il lui appartient d'être, dans une grande consultation du pays, l'homme de la Providence.

Il se répète ce que Royer-Collard lui a dit du haut de sa cravate : « Monsieur ; allez ! vous avez de bien grandes destinées, les plus grandes entendez-vous, monsieur !... C'est vous qui détruirez ces gens-là, mais avant, ils auront détruit bien autre chose... Respectez-vous ! » Il suppose que les partis se succéderont au pouvoir, s'y useront. Puis « un grand flot de terreur me jetera au timon brisé. Je persiste dans cette idée : une tempête ou rien... » Mot terrible, qui dépeint exactement un état d'âme. Transposition du fameux : « Levez-vous, orages désirés ! ». Lamartine est le René de la politique.

Une nouvelle déception va précipiter son évolution. Au début de 1842, il est candidat à la présidence de la Chambre contre Sauzet. Il n'obtient que 64 voix. Dès le mois de Février, il se déclare résolu à parler en « homme de grande opposition. » C'est dans la séance du

« ... D'une façon générale, l'absorption de la Carnine, étendue d'eau fraîche, fut très agréable aux malades, qu'elle désaltérait par les chaudes journées de Juillet et d'Août, tandis que les malades soumises à l'administration du suc naturel manifestèrent parfois quelque dégoût et même quelque intolérance stomacale. »

Extrait du Rapport du D^r LEFÈVRE, Médecin de l'Hôpital de Villepinte (S.-et-O.).

15 Février qu'il sante le fossé. Pour caractériser la politique de résistance qui, depuis dix ans, est celle du gouvernement, il trouve ce mot qui fait fortune : « Il n'y aurait pas besoin d'un homme d'État, une borne y suffirait. » La discussion de l'Adresse, au début de 1843, lui est une occasion de se prononcer nettement :

« L'opposition peut compter en moi un de ses plus confiants et de ses plus fermes auxiliaires ». Le succès que fit la Chambre à la réplique de Guizot, la fâcheuse attitude où se trouvait Lamartine, achevèrent d'engager celui-ci du côté où il venait de verser.

Dans l'opposition, Lamartine ne trouva pas la place qu'il espérait, il se sentait suspect à tous les partis qui le tenaient pour un « roué dans l'embarras », quand il était plutôt, disait-il, le « niais honnête homme. » Les élections de 1846, qui marquèrent un triomphe pour le ministère, diminuèrent encore sa situation dans le Parlement. En revanche, son autorité sur l'opinion grandissait. Sainte-Beuve le constate : au dehors et sur le grand public, son renom s'étend et règne de plus en plus ; il le sait bien, il y vise et souvent, quand il prononce à la Chambre des harangues qui la laissent distraite ou mécontente, ce n'est pas à elle qu'il s'adresse, c'est à la galerie, c'est au pays qui le lira : « Je parle par la fenêtre », dit-il expressément. Il se rendit compte de son impuissance :

« Je n'ai rien à faire qu'à attendre, écrivait-il : le Roi est fou, M. Guizot est une vanité enflée, M. Thiers une girouette, l'opposition une fille publique, la nation un Géronte. Le mot de la comédie sera tragique pour beaucoup. » Il cessa, pendant dix-huit mois, de parler à la Chambre ; mais par les fenêtres, il lança les Girondins.

Quand il reparut à la Chambre, Lamartine y apporte toute l'exaltation révolutionnaire qu'il a prise à vivre avec les hommes de la Révolution devenus ses héros. Il est désormais acquis à l'opposition la plus avancée. Lui qui,

jusqu'alors, s'était tenu à l'écart de la « campagne des banquets », il sera, dans l'affaire du banquet du XII^e arrondissement, interdit par le gouvernement, pour l'opposition à outrance : « La place de la Concorde doit-elle être déserte, tous les députés dussent-ils se retirer de leur devoir, j'irai seul au banquet avec mon ombre derrière moi. » Le banquet fut ajourné.

Les 22 et 23 Février, Lamartine n'avait pas paru dans la rue troublée par l'émeute. Le 24, apprenant que la Chambre était menacée d'être

envahie, il y accourt à dix heures et demie du matin. Dès son arrivée, il est entraîné dans un bureau par un groupe de républicains de la *Réforme* et du *National*, Bastide, Hetzel, Marast, Bocage. La question fut débattue : Régence ou République ? Lamartine prit parti contre la Régence. Il se rendit alors à la salle des séances, vit entrer la duchesse d'Orléans avec ses deux fils ; Ledru-Rollin fit un long discours pour demander

la constitution d'un gouvernement provisoire ; Lamartine prit la parole après lui. Son intervention allait être décisive. Pour beaucoup, qui n'étaient pas avertis du récent conciliabule, il était le suprême espoir de la Monarchie.

Prendre sous sa protection une mère et ses deux fils, se faire l'avocat du malheur et de la faiblesse, c'était un rôle à tenter un poète. L'anxiété était grande. L'orateur eut un mot de pitié pour « l'un des spectacles les plus touchants que puissent présenter les annales humaines » ; mais tout de suite il opina dans le sens de la victoire du peuple, et réclama qu'elle fût consacrée par la constitution d'un gouvernement populaire.

Lui qui jadis, dans *Bonaparte*, avait écrit :

*Ah ! si rendant ce sceptre à ses mains légitimes,
Plaçait sur ton pavois de royales victimes,
Tes mains des saints banderoles avaient lavé l'affront !
Soldat vengeur des rois, plus grand que ces rois mêmes,
De quel aloin parfum, de quel pur diadème
L'histoire aurait sacré ton front !*

Le rôle d'un Monk parlementaire ne le



LAMARTINE A L'HÔTEL DE VILLE. — Proclamation de la République.
Tableau de J. P. LAURENS. — Nègre, Éd.



Par ses actions multiples la **CARNINE LEFRANÇO** s'affirme comme étant un agent reconstituant de premier ordre, doué de vitalité, régénérateur rapide du sang, accroissant le poids du corps et renforçant les défenses naturelles de l'organisme vis-à-vis des intoxications du froid et des hémorragies.



DANSEUSE SUR LA SCÈNE

Reproduction d'un Pastel d'Edgar Degas (1834+1917). — École Française.

tenta point. Un autre l'attirait dont il suivait depuis longtemps le mirage et dont le fantôme venait soudain de prendre corps à ses yeux.

Les noms de Lamartine, Ledru-Rollin, Arago, Dupont de l'Eure, Marie, furent acclamés. « A l'Hôtel de Ville, Lamartine en tête ! » cria

l'acteur Bocage. Et lentement, poussé, retardé, coupé, soulevé, par les remous de la foule, le gouvernement provisoire se mit en route le long des quais noirs de monde. Il était trois heures et demie. Arrivé à l'Hôtel de Ville, Lamartine erra de corridors en salles, haranguant sans cesse la foule. Enfin, dans le salon de réception du premier étage, se trouvèrent réunis les membres du gouvernement — partis cinq, arrivés sept, par l'adjonction de Crémieux et Garnier-Pagès. Leur premier soin fut de lancer, en leur nom et en faveur de l'émeute victorieuse, une proclamation du Peuple français qui fut rédigée par Lamartine. Ils se distribuèrent les portefeuilles : Lamartine eut les Affaires étrangères. Cependant Louis Blanc et l'ouvrier Albert étaient venus réclamer une place dans le gouvernement ; ils n'y avaient pas plus de droits que les autres, mais ils n'en avaient pas moins. Les cinq, devenus les sept, se trouvèrent ainsi être les neuf. Maintenant la nuit était tombée ; des rumeurs inquiétantes grondaient dans l'ombre et s'y exagéraient. En toute hâte, Lamartine se rendit à la salle Saint-Jean où il harangua dans les ténébres. Tandis que se répandaient les ondes de son éloquence magnifique, Louis Blanc, pratique, déclarait au peuple massé devant l'Hôtel de Ville : « Le gouvernement provisoire veut une République. »

Dans tout cela, quel avait été le rôle de

Lamartine ? Dans quelle mesure avait-il été l'acteur ou l'instrument, le maître ou le jouet des événements ? La République s'était faite sous ses yeux ; il lui restait à en être le porte-parole.

Les socialistes ne perdirent ni un jour, ni une heure, pour donner l'assaut au gouvernement nouveau. Le 25 Février, une troupe nombreuse envahit la place de Grève, en agitant des drapeaux rouges. Marie et Garnier-Pagès, alors seuls à l'Hôtel de Ville, ne parvinrent pas à se faire entendre. Lamartine se fraie un passage jusqu'au grand escalier, et là, monté sur une chaise à demi brisée, il déclare :

« Je repousserai jusqu'à la mort ce drapeau de sang, et vous devriez le répudier plus que moi ; car le drapeau rouge que vous nous rapportez n'a jamais fait que le tour du Champ-de-Mars, traîné dans le sang du peuple, en 91 et 93, et le drapeau tricolore a fait le tour du monde, avec le nom, la gloire et la liberté de la patrie. » Le courage et l'éloquence de Lamartine brisèrent l'élan de la foule. Une menace de Terreur, en

tous cas une honte était écartée ; c'est un des plus beaux triomphes de l'éloquence, et le principal titre de Lamartine, homme politique.

Sa popularité, à travers ces orages, ne cesse de grandir. Le pays s'engoue de cet Orphée qui dompte avec des mots la Bête populaire. Il est le sauveur. Et il croit tout sauvé : « Tout est gagné. La République nouvelle, pure, sainte, immortelle, populaire et transcendante, pacifique et grande est fondée ! » C'est devant cet infini de naïveté que Sainte-Beuve s'écriait :

« O poète !.. »

" Lamartine "

RENÉ DOUMIC,

de l'Académie Française.



LAMARTINE
(Musée de Versailles)

PENSÉES HUMORISTIQUES

LA PÊCHE, LES PÊCHEURS ET LES POISSONS

La pêche à la ligne est une des plus anciennes lâchetés connues.

Les personnages qui, dans l'histoire, se sont conduits vis-à-vis de leurs ennemis comme font les pêcheurs vis-à-vis des poissons, sont voués à jamais à l'exécution publique.

L'invention de l'hameçon assure pour toujours à l'homme le record de la férocité.

Le silence des poissons, c'est l'absolution des pêcheurs. Mais à qui fera-t-on croire que les poissons, parce qu'ils ne disent mot, consentent ?

On ne croit guère à la souffrance de ce qui ne crie pas : heureuses les bêtes qui ont plusieurs cordes vocales à leur arc !

Le vrai pêcheur en exercice ne rit jamais. Il faut convenir qu'il n'y a pas de quoi.



Tableau de Schramm.
Pastel, Braun et C^e

Ce qui peut étonner, ce n'est pas qu'un homme jouissant de la plénitude de ses facultés s'acharne à pêcher toute une journée sans résultat, c'est qu'il recommence le lendemain.

Un poisson qui se méfierait ne serait jamais pris... Mais il mourrait de faim.

Ce qu'il y a de plus énervant encore que de pêcher, c'est de voir pêcher. Un individu qui regarde pêcher plus de cinq minutes est jugé, cérébralement...

L'arête, c'est l'hameçon avec lequel le poisson suit essaye à son tour de prendre le pêcheur.

MIGUEL ZAMACOIS.

PIERRE LOTI,
de l'Académie Française.

MAROCAINES

Dans les pays d'Islam, le vendredi est pour le peuple, comme chez nous le dimanche, un jour de repos et de toilette. Aussi des femmes, plus nombreuses que de coutume et mieux parées, arrivent par les petites portes de ces espèces de guérites qui sont les sommets des escaliers de leurs maisons; émergent l'une après l'autre sur les toits, en se secouant comme des oiseaux; émaillent partout de leurs éclatants costumes les vieilles terrasses grises.

Grises, toutes ces terrasses, incolores plutôt, d'une nuance neutre et morte, indifférente, qui change avec le temps et le ciel. Jadis blanchies, reblanchies de chaux jusqu'à perdre leur forme sous ces couches amoncelées; puis recuites au soleil, calcinées par les brillants chaleurs, ravlinées par les pluies, jusqu'à devenir presque noires. Un peu tristes, les hauts promenoirs de ces femmes.

Et partout, sur ma terrasse à moi comme chez mes belles voisines, les vieux petits murs bas sur lesquels on s'accoude, et qui servent de parapet pour ne pas tomber dans le vide, sont couronnés de lichens, de saxifrages et de fleurettes jaunes.

Elles se promènent par groupes, ces femmes; ou bien s'asseyent pour causer sur les rebords des murs, jambes pendantes au-dessus des cours et des rues; ou bien s'étendent, nonchalamment renversées, les bras relevés sous la nuque. D'une maison à l'autre, elle se visitent, par escalade, à l'aide de petites échelles quelquefois, ou de planches improvisant des ponts. Les négresses, sculpturales, ont aux oreilles de grands anneaux d'argent, leurs robes sont blanches ou roses, des foulards encadrent le noir de leurs visages; leurs voix rieuses sonnent comme des crécelles, en galetés drôles de singes. Les Arabes blanches, leurs maîtresses, portent des tuniques de soie brochée d'or, atténuées sous des tulles brodés; leurs manches, longues et larges, laissent libres leurs beaux bras nus, cerclés de bracelets; de hautes ceintures, en soie lamée d'or, raides comme

des bandes de carton, soutiennent leurs gorges; sur tous les fronts il y a des feronnrières, faites d'une double rangée de sequins d'or ou de perles, ou de pierreries, et par-dessus est posée l'hantouze, la haute mitre enroulée toujours de foulards en gaze d'or, dont les bouts pendent et flottent par derrière, mêlés à la masse des cheveux dénoués; elles marchent, la tête rejetée en arrière, les lèvres ouvertes sur les dents blanches; elles ont un

balancement des hanches un peu exagéré; leurs yeux, déjà très grands et très noirs, sont réunis et allongés jusqu'aux tempes avec de l'antimoine; plusieurs sont peintes, non pas au carmin, mais au vermillon pur, comme par recherche sauvage de l'invasemblance; leurs joues semblent passées au minium épais; et sur leurs bras, sur leurs fronts, paraissent les tatouages bleus.

Tout ce luxe, qui se voile uniformément de blanc grisâtre quand il s'agit de se promener comme de mystérieux fantômes en bas dans le dédale des petites rues boueuses, ici s'étale complaisamment en pleine lumière. Cette ville, qui paraît si maussade et si noire à qui la parcourt sans lever la tête, déploie toute sa vie féminine élégante le soir sur ses toits, à ces heures dorées de la fin du jour. Maîtresses ou esclaves, sans distinction de castes, se promènent pêle-mêle, riant ensemble, et souvent enlacées avec une apparence d'égalité complète.

Cependant l'or s'assombrit, s'éteint partout, l'espace de limpidité rose qui resplendissait sur la ville religieuse remonte peu à peu vers les couches plus élevées de l'air; seuls, les sommets des tours brillent encore, avec les plus hautes terrasses: une pénombre violette commence à se répandre dans les lointains, dans les lieux bas, dans les vallées. Bientôt va sonner l'heure de la cinquième et dernière prière du jour, l'heure sainte, l'heure du Moghreb. Et toutes les têtes des femmes se tournent vers la vénérable mosquée de Mouley-Driss, comme dans l'attente de quelque pieux signal...



MOSQUÉE MAROCAINE. Photo. Flandria.

La Carnine Lefrançois est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les Déchéances physiques

LA CARNINE LEFRANCQ

NE CONTIENT PAS UNE GOUTTE DE SANG

A notre grande surprise, on nous demande assez fréquemment si la

CARNINE LEFRANCQ

doit sa belle coloration au sang de bœuf.

*Nous croyons donc qu'il est utile de rap-
peler que la chair musculaire qui sert à la
préparation de la CARNINE ne contient pas*

UNE GOUTTE DE SANG

LA CARNINE LEFRANCQ EST PRÉPARÉE

AVEC LE CONTENU DES CELLULES DU MUSCLE

C'EST DU MUSCLE DE BŒUF LIQUÉFIÉ ET CONCENTRÉ

Quant à la coloration du plasma lui-même, qui rappelle en effet celle du sang, elle provient uniquement de la matière colorante de la fibre musculaire.

On ne rencontre jamais dans la cellule musculaire, d'où est extrait le plasma zomothérapique, les éléments figurés : globules rouges, globules blancs, cellules de diverses natures, qui caractérisent le sang, non plus que les microbes qui se trouvent parfois dans le sang des animaux, même bien portants.

MUSÉE DU LOUVRE (Collection Camondo)



LE FIFRE

Tableau d'Edouard MANET (1832 + 1883). — École Française.

LA VIGNE EN FLEUR

*La fleur des vignes pousse,
Et j'ai vingt ans ce soir...
Oh ! que la vie est douce !
C'est comme un vin qui mousse
En sortant du pressoir.*

*Je sens ma tête prise
D'ivresse et de langueur.
Je cours, je bois la brise...
Est-ce l'air qui me grise,
Ou bien la vigne en fleur ?*

*Ah ! cette odeur éclosée
Dans les vignes, là-bas...
Je voudrais, et je n'ose,
Etreindre quelque chose
Ou quelqu'un dans mes bras !*

*Comme un chevreuil farouche
Je fuis sous les halliers ;
Dans l'herbe où je me couche
J'écrase sur ma bouche
Les fruits des framboisiers.*

*Et ma lèvres charmée
Croît sentir un baiser.
Qu'à travers la vannée,
Une bouche embaumée
Vient tendrement poser...*

*O désir, ô mystère !
O vignes d'alentour,
Fleurs du val solitaire,
Est-ce là sur la terre
Ce qu'on nomme l'amour ?*

ANDRÉ THEURIET.

CROQUIS INDO-CHINOIS

LE RESTAURANT AMBULANT

Clic-cloc — clic-clic-cloc — clic-cloc. Et remisant la claquette de bambou qu'il tapait dans le creux de la main gauche en ouvrant ou fermant les doigts dessus pour en obtenir les « clic » ou les « cloc », Ah-Sing pose sur le trottoir les deux petites armoires qu'il portait sur l'épaule à l'aide d'un morceau de bois de fer ; il attise légèrement son feu sous la marmite dans laquelle bout un jus dénommé bouillon (?... !...), arrange l'harmonie de ses plats tentateurs : crevettes séchées, viande de canard bouillie coupée en boucées, champignons secs, crabes, lard grillé, tripes, tout cela présenté dans des bols décorés ; au-dessus, sur la tringle qui rejoint les montants de ses petites armoires, sont pendues des petits paquets de ciboulettes dont le blanc et le vert crus jettent une note de couleur gaie.

Puis, d'un geste nonchalant, il chasse les mouches gourmandes qui pullulent sur sa marchandise.

C'est un type curieux, ce marchand de soupe chinoise ; comme tous ses congénères, il a commencé son commerce très modestement deux caisses à pétrole, une touque en fer-blanc montée sur un petit fourneau de terre cuite.

Il ne vendait alors que du soja, ce petit haricot minuscule, rond, dont on tire un parti incalculable en Extrême-Orient : soupe, pâte, vermicelles, fromage, sauce (les sauces anglaises sont toutes à base de sauce de soja fermentée et contenant environ 2° d'alcool ; le *sôï*, nom de cette sauce, est coté sur le marché de Londres).

Puis, économe, industrieux et laborieux, notre ca-tiou, un jour, a pu racheter à un confrère plus riche qui montait alors un restaurant en boutique, son matériel plus chic : deux armoires en bois laqué rehaussé de dessins gravés et dorés, avec des tiroirs à poignées de cuivre, une marmite de même métal, des bols, des baguettes en bambou, et le voilà heureux ! « *Clic-cloc — clic-clic-cloc — clic-cloc* », la claquette recommence. Alors, on voit s'approcher un coolie-pousse qui pose sa voiture au bord du trottoir, tend une pièce de dix cents au marchand, et lui explique ce qu'il désire voir mettre dans sa soupe. Ah-Sing prend dans un tiroir une poignée de nouilles, la met à réchauffer un instant dans sa marmite à bouillon, l'égoutte,

en remplit le fond d'un bol et surmonte ce plat des friandises désignées par son client ; deux baguettes de bambou, et voilà de quoi se sustenter.

Un autre client s'approche, c'est un *nho*, un gamin, son nez palpite à la bonne odeur dégagée par la marmite, mais son budget est maigre : cinq sous. Alors ce sont des câlineries vis-à-vis du ca-tiou : « Tu es un bon oncle étranger, toi, tu auras sûrement pitié d'un pauvre petit qui n'a pas de parents, ce qui ne l'empêche pas d'avoir très

faim » — Combien as-tu ? dit Ah-Sing, toujours soupçonneux ; surveillant d'un œil le coolie-pousse qui pourrait bien filer à l'annamite avec sa belle tasse, et le gamin qui n'attend qu'un moment d'inattention pour chaparder. « Sûr, je ne suis pas riche, mais tu es si bon oncle... — Va-t'en ! petit chien, vermine ! » — Alors le gamin, voyant qu'il n'obtiendra rien par la prière, lâche ses cinq sous, et dévore ses nouilles avec un tout, tout petit morceau de canard, plus os que viande. « *Clic-cloc —*



UN RESTAURANT AMBULANT CHINOIS A CHOLON (Cochinchine).

Photo. Monnot.

clic-clic-cloc — clic-cloc ». Ah-Sing a repris son fardeau et de son même pas balancé un peu sautillant, continue sa tournée, toujours la même ; aux carrefours, il fait sonner sa claquette, et les mêmes scènes se renouvellent, invariablement.

Puis un jour, Ah-Sing est devenu riche, c'est-à-dire, qu'il a trouvé du crédit ; il a loué boutique, embauché quelques compatriotes qui ont immigré dans notre colonie, tentés eux aussi par les récits fabuleux et les exemples de ceux qui sont descendus au Sud, chez les Français où il sont bien accueillis, trop bien même, mais ces parasites sont indispensables à la prospérité du pays ; et voilà notre marchand ambulante devenu fixe, qui, de maigre comme un coucou est devenu gros comme une loche. Il a appris à se débrouiller au milieu de tous les règlements, et autour également, car le bonheur d'un chinois est de « fricotter ». — Puis, pour un oui ou un non, il change de métier, il a été piqué de la tare de la spéculation, gagne, perd, regagne, perd à nouveau, oublie de payer ses dettes, met la clef sous la porte et change de métier, ou bien se place dans une maison française où il fait danser impérieusement l'anse du panier.

PHILÉAS FOGG.



ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ
TUBERCULOSE
NEURASTHÉNIE - CHLOROSE



CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES
DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN



CARNINE LEFRANCO

PUR SUJ DE VIANDE DE BOUF CRUE CONCENTRÉE
SOUS FORME DE SIROP DE SAVOIR AGRÉABLE

FUMOUZE, 78, Faub. St. Denis, PARIS

R. C. S. 127



UNE MAÎTRESSE D'ENFANTS EN ITALIE
Tableau d'Albert Dawant. — École Française.



FRANCK

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARLINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone: COMBAT 01-34
R. C. Seine 25.195

DIX-NEUVIÈME ANNÉE
N° 195
AOÛT-SEPTEMBRE 1924

ABONNEMENT
UN AN. } ÉTRANGER. 20 Fr.
FRANCE . . 18 Fr.
LE NUMÉRO. . . . UN FRANC

Henry BORDEAUX

LES AMOURS DE BEETHOVEN

Beethoven qui, mieux que la beauté, avait ainsi le pouvoir de subjuguier par la conscience de sa force, n'aima que d'un amour idéal qui le dispensa de subir le joug d'aucune femme. Car il n'est guère de servitude réelle que de chair ; tant que le corps n'est pas engagé, nous commandons à nos amours, dont l'exaltation même n'altère point, mais souvent fortifie notre personnalité. Sans doute, le génie triomphant exerce sur les femmes plus de prestige que le génie malheureux. Elles ont toujours préféré les vainqueurs et connaissent moins que nous, quoi qu'on en ait dit, la pitié amoureuse. Elles ne trouvent la gloire que toute faite, du moins le plus souvent, car il en est de divines qui se penchent sur la détresse ou pressentent la valeur, et celles-là vont plus loin dans l'amour qu'aucun homme n'ira jamais. Beethoven était pauvre, gêné, embarrassé de toutes manières, d'une famille cupide et peu reluisante, murée dans sa surdité. Mais enfin, la puissance démesurée de son art renversait toutes les entraves, le désignait à la passion, lui qui prenait les âmes humaines pour les rouler

dans un océan où elles ne sentaient plus la misère de vivre, mais seulement l'orgueil, la splendeur, la joie, ou cette tristesse pathétique faite de la tension de notre désir et du mirage qu'il entrevoit. Si donc, il ne réalisa pas ses amours, c'est qu'il ne s'obstina pas à les réaliser.



BEETHOVEN

La plus grande part de nos passions nous revient, soit dans leur recherche, soit dans leur aboutissement, et la fatalité n'est que l'excuse des faibles. Il se garda tout entier, et sa vie intérieure se gonfla comme un torrent qu'on enchaîne, jusqu'à ce qu'elle se satisfît dans la sérénité que donnent la foi, la domination de soi-même et la perpétuelle conception artistique...

J'ai découvert un portrait de femme dans un coin. Ce n'est pas celui d'Éléonore de Breuning qui, pour lui, fut la grâce des rues et des jardins de Bonn à l'âge où le cœur s'éveille. Ce n'est pas celui de Giulietta Giucciardi, qui vint à lui quand, du sommet de sa jeunesse, frappé par le destin, muré en lui-même, il désespérait. C'est donc la troisième femme que l'on rencontre dans cette vie qui fut, dit-on, exempte

La CARLINE LEFRANCO, Jus de Viande de Bœuf CRUÉ, CONCENTRÉ,
représente le moyen LE PLUS PRATIQUE de réaliser la ZOMOTHÉRAPIE
ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN, ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT

de toute faiblesse de chair: Thérèse de Brunswick. Sur cette toile, qui fut peinte en 1806, elle a vingt-six ans. La tête est petite, les traits sont réguliers, nets, incontestablement beaux, et la chevelure rousse leur ajoute de la lumière. Mais les yeux aigus, directs, volontaires, ont je ne sais quoi de cruel qui rappelle l'impassable Salomé, de Luini.

Ces trois noms de femme sont les seuls ornements de sa biographie. La première fut la gentille *Lorchen*, Eléonore de Breuning. Il avait alors dix-sept ans, et, par l'incapacité de son père, il était déjà chef de famille, chargé de deux frères à élever. Elle avait deux ans de moins que lui. Elle adorait la poésie, comme lui la musique, et ils mirent en commun leurs premiers rêves. S'aimèrent-ils ? On ne sait pas. Elle épousa, quelques années plus tard, le Dr. Wegeler, et Beethoven eut désormais deux amis qui lui demeurèrent fidèles jusqu'à la mort. Cette idylle ne fut donc, tout au plus, qu'un souvenir d'enfance délicat et paisible destiné à donner tout son prix au charme romantique de Bonn, du Rhin et des Sept-Montagnes.

A trente ans, il aimait une *magique enfant* qui le retira de la solitude où il s'enfonçait. Frappé de son mal terrible, il s'était éloigné des hommes et se cachait comme s'il avait honte d'être seul à n'entendre qu'en esprit les harmonies que son art répandait. Ce fut la seconde : Giulietta Guicciardi. Elle ramena le fugitif et lui rendit l'espérance. A cette jeune fille qui éclairait sa nuit est dédiée la sonate au *Clair de lune*. Ce bonheur fut de courte durée. Tant de préjugés sociaux les séparaient, et tant d'infortune.

Le pur sentiment qui l'avait attirée vers lui avec une

si réelle spontanéité s'évapora dans l'enfantine vanité de gouverner un génie. Elle fut coquette et personnelle, quand il ne fallait être que simple et dévouée. La simplicité et le dévouement tout secs, quelle jeune fille s'en accommode ? Et Giulietta épousa le comte Gallenberg. Beethoven

connut un désespoir digne du Jardin des Oliviers. Dieu ne l'abandonnait-il pas qui lui était son rayon de lumière ? Mais les âmes fortes rebondissent de l'abîme, et dans son cœur ouvert il fit entrer seulement plus de compassion, plus de dignité, la connaissance profonde de la vie, qui ne s'acquiert que dans ces défaites changées en victoires. Quel étonnement n'eût-elle pas éprouvé, la pauvre Comtesse Gallenberg, en lisant cette lettre écrite par Beethoven, peu après qu'elle l'eût laissée pantelant, de son indifférence : « Ma jeunesse, oui, je le sens, ne fait que commencer. Chaque jour me rapproche du but que j'entrevois sans pouvoir le définir. Je veux saisir le

destin à la gorge. Il ne réussira pas à me courber tout à fait. C'est si beau de vivre mille fois la vie ! »

Les bois coupés reverdissent plus beaux

chantait le vieux Ronsard. Ainsi, elles sont tentées de s'exagérer leurs ravages : il est, chez les vrais génies, des portions de l'âme qu'elles n'atteignent pas et qui ne sont pas à la merci d'un désespoir amoureux.

L'amour de Thérèse de Brunswick est plus mystérieux, car son dévouement demeure obscur. Elle se fiança à Beethoven en 1806 (l'âge du portrait) : il avait trente-six ans. Elle-même a raconté, non sans satisfaction, les circonstances de ces fiançailles. Elle reçut le musicien à Martonsavar, en Hongrie, où elle résidait avec son frère, le comte François. Là, ils échan-



COUR DE LA MAISON DE BEETHOVEN A BONN



NOUS GARANTISSONS que la **CARNINE LEFRANÇO**

ne contient **NI SANG, NI ALBUMINE AJOUTÉE**

mais **SEULEMENT** du **Suc musculaire de Bœuf CONCENTRÉ**

En solution sucrée glycinée



SOIR ANTIQUE

par Alphonse OSBERT. — Petit-Palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris.

ZOMOTHÉRAPIE NOUVELLE

BIFSEC LEFRANÇO

JUS DE VIANDE DE BŒUF CRUE

DESSÉCHÉ A FROID

ET ADDITIONNÉ DE SUCRE

RECONSTITUANT EFFICACE

POUR LES

ORGANISMES DÉBILITÉS

ENFANTS ANÉMIQUES

CONVALESCENTS

gèrent leurs avenirs ; mais elle l'avait dès longtemps devancé, car elle l'aimait depuis que, petite fille, elle recevait de lui, à Vienne, des leçons de piano.

« Un soir de dimanche, dit-elle, après dîner, au clair de lune, Beethoven s'assit au piano. D'abord, il promena sa main à plat sur le clavier. François et moi, nous connaissions cela. C'est ainsi qu'il préludait toujours. Puis il frappa quelques accords sur les notes basses ; et, lentement, avec une solennité impressionnante, il joua un chant de Sébastien Bach : *Si tu veux me donner ton cœur, que ce soit d'abord en secret ; et notre pensée commune, que nul ne la puisse deviner*. Ma mère et le curé s'étaient endormis ; mon frère regardait devant lui, gravement ; et moi, que son chant et son regard pénétraient, je sentis la vie en sa plénitude. »

Thayer, le biographe de Beethoven, fait de Thérèse de Brunswick la destinataire de l'unique lettre d'amour datée du 6 juillet, sans autre indication de lieu ni d'année. Cette figure dans la correspondance. Beethoven appelle son amie : *mon immortelle bien-aimée*, et c'est l'accent de l'*Appassionata* ; il lui dit : *Sois paisible*, comme il répand la sérénité dans la *Symphonie pastorale*. On suit les profondes traces de cet amour dans *Fidélité*, dans le cycle de chants, op. 98, dédiés à la *bien-aimée lointaine*, et dans cette *symphonie en si bémol* qu'on a appelée la symphonie d'allégresse.

Cependant, ils ne s'épousèrent pas. Aimait-elle réellement Beethoven ? On se prend à en douter en regardant son portrait. Cette belle figure fermée est plus vigoureuse que tendre. Dix ans après leurs fiançailles, il écrivait : « En pensant à elle, mon cœur bat aussi fort que le jour où je la vis pour la première fois. » Mais, dans ses notes de la même année, il nous donne le secret de son amour, à l'occasion des émotions que lui verse la nature : « Mon cœur, dit-il, déborde à l'aspect de cet admirable paysage, et pourtant elle n'est pas là, près de

moi. » Pour sentir la vie dans sa plénitude, il n'avait pas besoin, lui, quelle fût là. La nature lui suffisait : il projetait sur l'horizon l'ombre de sa grande âme qui recouvrait d'humanité les paysages. « Personne sur terre ne peut aimer la campagne autant que moi », écrira-t-il plus tard.

Ainsi l'amour ne fut pour lui qu'une occasion de sentir et non pas une influence, cette empreinte que laisse en nous la domination d'un être étranger. Un visage de fraîcheur et de jeunesse, une main qui répand la douceur, c'étaient des contours précis pour ses désirs qui n'en supportaient point. Sa vraie vie passionnée ne fut qu'intérieure, et quelle richesse en orages, en éclairs, en ouragans, et puis, en calme apaisé ! La solitude fut le laboratoire de ses pensées.

Il fut un de ces génies contractés qui se réservent à l'art et ainsi vivent en Dieu. Un Léonard de Vinci, un Michel-Ange se défendirent pareillement contre les atteintes sociales et contre l'amour.

Il fut toutes nos manies sentimentales pour les enchaîner à des Monna Lisa ou à des Vittoria Colonna. En réalité, ils vécurent et moururent libres. Ils préférèrent

souffrir dans leur chair plutôt que de perdre l'intégrité de leur pensée. N'a-t-on pas essayé de jeter M^{lle} de Roanwez dans la vie de Pascal, alors que Pascal ne s'occupait d'elle que pour la jeter à Dieu ? Parce qu'ils assignèrent à leurs efforts un but qui les dépassait, les hommes de cette trempe furent protégés par une force de résistance singulière contre les mille liens et les mille dépressions de la vie.

D'une œuvre de génie, on peut dire que l'amour l'inspira, et non pas une femme, et ce n'est pas la même chose. Car notre amour nous appartient, et toute femme, fut-elle la plus aimée, quand Dieu parle, est une étrangère.

Pour ces hommes là, il n'est pas d'inspiratrice. Thérèse de Brunswick, dans cette maison, n'est, avec sa beauté, qu'un petit ornement sans importance.



COMTESSE THÉRÈSE DE BRUNSWICK

Son portrait par Ritter von Lampi.



BEETHOVEN, par Balestrieri.

PETITE CHASSE



MICHEL CORDAY

C'est le soir.
Étendus dos à dos sous
la courte-pointe, le coude
plié, la tête dans les mains,
Jeanne et Georges lisent,
chacun sous sa lampe.
Soudain un bourdonnement
emplit les profondeurs som-
bres de la chambre.

Deux bustes se dressent :

— Une mouche !

C'est qu'ils n'aiment ni l'un ni l'autre ces
grosses bêtes noires, velues, vivantes effluves
envolées des immondices dont elles se nour-
rissent. Rien qu'à penser que ces petites boules
bruyantes pourraient les heurter au visage, ils
frémissent et s'affolent. Et c'est bien décidé :
chaque fois qu'une de ces hideuses mouches
s'éveille à la lumière et vient menacer le repos
de Jeanne et de Georges, ils la traquent et
l'exécutent. C'est le prix de la paix. Mais
quelle chasse !

Georges se lève, en chemise, s'arme d'une
serviette et guette l'instant où la bête se posera
sur un obstacle résistant et de libre accès.

Jeanne, assise sur le lit, droite comme un
général sur sa selle, l'index impérieux, voile
son émotion d'indications brèves :

— Tiens : elle est là. Je la vois.

Georges s'avance, la serviette en arrêt, à pas
de cambrioleur. Pan ! il assène un coup à
défoncer la muraille... et déjà la mouche
bourdonne de l'autre côté du lit.

La maudite bête ne se rend pas si vite. Et,
chose curieuse, elle se pose toujours en des
points où la serviette de mort ne peut pas
s'abattre, sur des rideaux, des recoins, sur
l'abat-jour, des étagères pleines de bibelots
fragiles. Et l'affût continue. Jeanne sur son lit,
partagée entre l'impatience et l'effroi, Georges,

debout, grave, en chemise, le front soucieux,
la serviette au poing. La mouche, qui se
sent poursuivie, s'affole, bondit d'un bout
à l'autre de la chambre, grésille contre la
lampe, repart.

Soudain, un cri d'horreur. Jeanne s'effondre,
disparaît, s'anéantit sous les couvertures. Il n'y
a plus de Jeanne : elle a cru sentir la mouche près
de sa joue. Quand elle se dégage des draps, avec
une lente majesté de revenant, elle porte encore
au front la pâleur de celles qui ont vu la mort :

— Elle est grosse comme un éléphant,
affirme-t-elle.

Mais un éléphant ne fait pas peur à Georges. Et
quand la mouche, lasse, se pose enfin contre le
mur, en bonne place, il fonce de nouveau sur elle
de toute sa mâle énergie. Silence. Cette fois, elle
est prise. Georges laisse glisser jusqu'au sol la
serviette, l'inculc énorme où l'ennemie minuscule
et redoutable va rester ensevelie jusqu'au matin.

Ah ! quelle délivrance ! Plus de bourdon-
nement. Comme le calme reconquis semble
bon aux oreilles ! Vite, on éteint les lampes.
Le lit chaud est plein de délices nouvelles,
après cette froide curée en chemise. Là-dedans,
on se félicite, on se congratule. Le vainqueur
est accueilli à bras ouverts ; il a des effusions
concentrées de guerrier après une campagne.
On célèbre la prise du monstre...

Jamais on ne vit des gens « prendre la
mouche » et se donner si vite l'accolade.

Après quoi, le héros glisse vers un sommeil
bien gagné. Mais Jeanne veille encore. Et
parfois — garde-t-elle le bourdonnement de la
mouche dans l'oreille ? Est-elle troublée du
désir de renouveler l'épisode ? — Parfois
Georges perçoit, du fond de sa torpeur, une
petite voix insinuante et timide :

— Il me semble que j'en entends une autre...

(Ma Petite Femme)

MICHEL CORDAY.

SONNET POUR MARIE

*Comme on voit sur la branche au mois de mai la rose
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'aube de ses pleurs au point du jour l'arrose :*

*La grâce dans sa feuille, et l'amour se repose,
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur :
Mais battue ou de pluie, ou d'excessive ardeur
Languissante, elle meurt, feuille à feuille décroît.*

*Ainsi en la première et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,
La Parque l'a tuée, et cendré tu reposes.*

*Pour obseques reçois mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,
Afin que vif et mort ton corps ne soit que roses.*

PIERRE DE RONSARD.

IL EST LOGIQUE
de
REEMPLACER LA VIANDE CRUE
PAR LA
CARNINE LEFRANCO
qui, ne donnant aucun résidu,
NE FATIGUE
ni l'estomac, ni l'intestin,
NE PROVOQUE
ni dégoût, ni
intolérance.

TOLSTOÏ

LE BONHEUR

Une des premières conditions du bonheur, généralement admise par tout le monde, est une existence qui ne rompe pas le lien de l'homme avec la nature, c'est-à-dire une vie où l'on jouisse du ciel, du soleil, de l'air pur, de la terre couverte de végétaux et peuplée d'animaux. De tout temps, les hommes ont considéré comme un grand malheur d'être privés de tout cela. Voyez donc ce qu'est l'existence des hommes qui vivent selon la doctrine du monde. Plus ils sont privés de ces conditions de bonheur, plus leur succès mondain est grand, moins ils jouissent de la lumière du soleil, des champs, des bois, de la vue des animaux domestiques et sauvages. Beaucoup d'entre eux — les femmes presque toutes — arrivent à la vieillesse, n'ayant vu que deux ou trois fois, dans leur vie, le lever du soleil.

Une autre condition indubitable du bonheur, c'est le travail ; premièrement, le travail que l'on a librement choisi et qu'on aime ; secondement, le travail physique qui procure l'appétit et le sommeil tranquille et profond. Ici encore, plus est grande la part de ce prétendu bonheur qui échoit aux hommes selon la doctrine du monde, plus ces hommes sont privés de cette condition de bonheur.

La troisième condition indubitable du bonheur, c'est la famille. Eh bien ! plus les hommes sont esclaves des succès mondains et moins ce bonheur est leur partage. La majorité sont des libertins qui

renoncent sciemment aux joies de la famille et n'en ont que les soucis. S'ils ne sont pas des libertins, leurs enfants ne sont pas une joie pour eux, mais un fardeau, et ils s'en privent eux-mêmes le plus possible.

S'ils ont des enfants, ils se privent de la joie d'être en communion avec eux. D'après leurs coutumes, ils doivent les confier à des étrangers, à des établissements d'instruction publique, de sorte que, de la vie de famille, ils n'ont que des chagrins. Ces enfants, dès leur jeunesse, deviennent aussi malheureux que leurs parents, à l'égard de qui ils n'ont qu'un sentiment : celui de souhaiter leur mort pour hériter.

La quatrième condition du bonheur, c'est le commerce libre et affectueux avec les hommes dont le monde est rempli. Or, plus on est haut placé sur l'échelle sociale, plus on est privé de cette condition essentielle du bonheur. Plus on monte et plus le cercle des hommes avec

lesquels il est permis d'entretenir des relations se resserre et se rétrécit ; plus on monte et plus le niveau moral et intellectuel des hommes qui forment ce cercle s'abaisse.

Enfin, la cinquième condition du bonheur, c'est la santé et une mort sans maladie, et, de nouveau, plus un homme a monté les degrés de l'échelle sociale, plus il est privé de cette condition de bonheur.



TOLSTOÏ
par STYKA. — Braun et C^{ie}, Eds.

MUSÉE DE BRUXELLES



PAYSAGE AVEC CHUTE D'ICARE

Tableau de Pierre BRUEGHEL L'ANCIEN (vers 1525-1569). — École des Anciens Pays-Bas.

DYSSORD-PÉRICHARD

LE CHEVAL DE HENRI IV

Il ne s'agit point de la puerile devinette : « De quelle couleur était le cheval blanc d'Henri IV ? » mais du cheval de bronze qui, sur le Pont-Neuf, servit de monture au Béarnais jusqu'en l'an de grâce — et de disgrâce — 1792. A cette époque, cheval et cavalier furent détruits par une foule, il faut bien l'avouer, un peu bien iconoclaste. On en fit, selon la mode du temps, des canons.

Le cheval était l'œuvre de Gian Bologna ou Jean Boullongne, fort improprement appelé Jean de Bologne. Ce nom lui est resté ; inclinons-nous donc devant l'usage. La ville de Douai, glorieuse à juste titre d'avoir vu naître ce merveilleux élève de Michel-Ange, lui éleva une statue — c'était bien son tour.

Né aux environs de 1525, à Douai, Jean de Bologne descendait, si l'on en croit une vieille tradition flamande, de ces Boullongne qui, ainsi que le fait remarquer, dans son *Histoire de l'Art*, M. André Michel, l'érudite professeur de l'École du Louvre, « travaillèrent aux châteaux d'Hesdin et de Saint-Omer, à ces engins d'esbattement, célèbres au quinzième siècle sous le nom de *Merveilles d'Hesdin* ».

Bon chien chasse de race. Après avoir débuté à Anvers sous l'aimable magistère du sculpteur Jean Dubrenq, le futur auteur de *l'Enlèvement de la Sabine*, cet admirable groupe qui devint un véritable objet de culte pour les Florentins, s'en fut pèleriner à Rome, où il devint l'élève de Michel-Ange.

Malgré un merveilleux labeur de sculpteur et d'architecte, il connut sur ses vieux jours, la misère.

Ce fut aux environs de cette époque que, de Fontainebleau, où elle se trouvait, Marie de Médicis écrivit à son oncle pour lui demander

que « l'edit Boullongne » exécute la statue du roi Henri IV « pour mettre en une place que l'on fait accommoder exprès sur le Pont-Neuf de Paris ».

Comme nous l'avons vu, le cheval seul sortit de son ciseau. Son élève préféré, Pietro Tacca, devait s'occuper du cavalier. Comme son maître, il fut un des spécialistes de la statue équestre, et l'on conte qu'il est le premier, dans le monument élevé au roi d'Espagne Philippe IV, à avoir réalisé un cheval cabré, battant l'air de ses pattes de devant.

En 1788, la statue d'Henri IV devait voir défiler devant elle une étrange cohue de mécontents qui bourra de coups les soldats du guet, coupables d'avoir repoussé, sans aménité, basochiens et populaire manifestant un peu trop haut leur contentement de la chute de Brieenne.

On força le guet à s'agenouiller devant le « Bon roy Henry », à demander pardon au peuple et à crier : « Vive le roy ! Vive M. Necker ! »

Quatre ans après, le roi de bronze était déboulonné et fondu, durant que son petit-fils gravissait le calvaire qui le

devait mener à l'échafaud de la place actuelle de la Concorde.

La Restauration chargea le sculpteur Lemot de modeler une nouvelle statue équestre du Vert-Galant. Les frais en furent couverts par une souscription publique. Elle fut inaugurée le 25 août 1818. Napoléon avait, assure-t-on, songé quelque temps auparavant, à remplacer le monument détruit par un obélisque d'une hauteur de 200 pieds.

Jean de Bologne, qui n'avait pu achever l'œuvre commandée par Marie de Médicis, mourut le 13 août 1608, à 8 heures du matin, en son modeste logis du Borgo. Il fut inhumé dans la chapelle del Soccorso, qu'il avait fait aménager à cette intention, dans l'église de l'Annunziata.

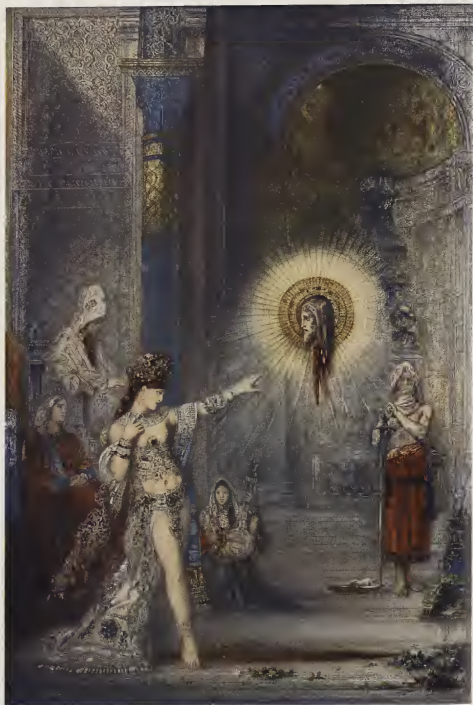


STATUE ÉQUESTRE DE HENRI IV.
PORTRAIT DE JEAN BOULONGNE.



La Carnine
Lefranca
est le remède héroïque
des Anémies de la Chlorose du Lymphatisme
et de toutes les Déchéances physiologiques





L'APPARITION

Reproduction d'un pastel de Gustave MOREAU (1826 + 1898). — École Française.



LE JOURNAL ILLUSTRÉ

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARLINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone: COMBAT 25-134
R. C. Seine 25.195

DIX-NEUVIÈME ANNÉE
N° 196
OCTOBRE 1924 (1)

ABONNEMENT
UN AN. { FRANCE... 18 Fr.
 { ÉTRANGER 20 Fr.
 { " "
LE NUMÉRO... UN FRANC

BLANCS MENSONGES

Juliette à son Papa



CHARLES FOLLEY

Je fus hier matin, mon cher papa, on ne peut plus sensible aux reproches que vous me fîtes. J'allais partir avec miss Harriet, ma gouvernante, et mon petit frère Paul pour notre vieille maison de Cherbourg, où ma tante devait nous attendre.

Je m'étais, en dépit de votre défense, légèrement velouté les joues de poudre de riz. Vous vous en aperçûtes dans le balser du départ. À votre brusque apostrophe, prise au dépourvu,

j'ai nié aussi maladroitement qu'étourdiment. Vous ne m'avez pas épargné la semonce que je méritais.

Vos paroles sévères m'ont profondément émue, et vous m'avez quittée en m'ordonnant, coûte que coûte, de dire toujours la vérité et que la vérité.

Non, pour me disculper d'une faute si flagrante, mais, par réflexion, je vous ai objecté que « la vérité n'est pas toujours bonne à dire, qu'il n'y a que la vérité qui fâche, que de la vérité naît la haine », et que :

*La vérité, c'est la massue,
Qui tout le monde assomme et tue.*

— La vérité est une, me répondîtes-vous. On ne doit pas transiger avec elle. Il faut en toute occasion

dire franchement et bravement ce que l'on pense.

Désolée de vous avoir chagriné, mon cher papa, je crois ne pouvoir mieux vous témoigner mon repentir et mon respect qu'en me conformant aveuglément à vos conseils.

Voici comment, dès le premier jour, je les mis en pratique :

Nous montions à peine en wagon, ma gouvernante, mon petit frère Paul et moi, qu'un employé vint contrôler nos billets.

Selon vos indications, nous n'avions pris qu'une demi-place pour Paul.

— Cet enfant-là doit payer place entière, remarqua l'employé ; il a certainement plus de sept ans ?

Miss Harriet jargonnait incompréhensiblement. J'avais votre semonce trop présente à l'esprit pour hésiter un seul instant :

— Il en a huit, monsieur, répliquai-je franchement.

— Alors, c'est un supplément de neuf francs cinquante.

Nous payâmes et le train partit. Mon intervention avait mis la gouvernante de mauvaise humeur, et je ne sais comment, de riposte en riposte, elle en vint à me dire que nous ne l'apprécions pas à son juste mérite en notre famille.

— D'ailleurs, fit-elle, j'ai bien entendu, l'autre jour, monsieur votre père dire de moi : « Cette Harriet est une lourde ! » Vous ne le niez pas ?

ZOMOTHÉRAPIE NOUVELLE

BIFSEC LEFRANÇO
JUS DE VIANDE DE BŒUF CRUE
DESSÉCHÉ A FROID
ET ADDITIONNÉ DE SUCRE.

RECONSTITUANT EFFICACE

POUR LES
ORGANISMES DÉBILITÉS
ENFANTS ANÉMIQUES
CONVALESCENTS

Ainsi provoquée, je crus devoir rétablir la vérité.
— Vous vous trompez, miss Harriet : Papa ne vous a pas traitée de lourde ; il a dit : « Cette Harriet est une gourd ! »

— Ah ! c'était encore plus ! Alors je sais ce qui me reste à faire !

Elle n'a plus soufflé. Mais je crois, mon cher papa, que vous pouvez vous mettre en quête d'une autre gouvernante.

Nous arrivâmes sans autre aventure, sauf à la douane, où les commis s'avisèrent de m'interroger sur le contenu de nos malles.

Je déclarai bravement le cognac, l'eau de cologne, le gibier pour ma tante et le reste.

Et ce fut un nouveau déboursé de quatorze francs.

Après une heure de voiture, nous nous jetions dans les bras de votre sœur. Roide et sèche, plus rébarbative que jamais (je suis franche !) elle se tenait sur le perron de cette vieille maison que vous désirez tant lui vendre.

— Pourquoi ta mère n'est-elle pas avec vous ? questionna-t-elle.

— Maman n'est pas fâchée de se débarrasser de nous et de pouvoir s'amuser un peu plus librement avec papa.

— Elle n'est pas malade, alors ?

— Oh ! non, pas le moins du monde !

— Elle me l'a écrit pourtant. C'est une craque. Je comprends ; on me passe la corvée de garder les enfants pour mieux faire la fête.

Elle semblait mécontente. Je la câlinais de mon mieux.

— Tu m'aimes donc, chère petite ?

— Oui, ma tante.

— Autant que ta maman ?

J'allais mentir. Heureusement je me souvins de vos paroles et je répondis franchement :

— Oh ! non, ma tante, bien moins.

— Tu trouves, peut-être, ta mère plus aimable et plus jolie que moi ?

— Oh ! oui, ma tante, bien plus.

— Quel âge me donnes-tu donc ?

Je me recueillis afin d'être bien sincère et j'avouai :

— Je vous donne bien soixante ans.

— Je n'en ai que quarante-six, petite bête.

Elle était tout à fait vexée. Je crus le moment venu de tirer de mes malles les cadeaux qui lui étaient destinés.

— Voici un chemin de table que maman vous envoie.

— Il est joli, mais ce qui m'enchant, c'est que ma belle-sœur, en me le brodant a enfin pensé à moi.

— Non, ma tante, c'est la femme de chambre qui l'a brodé.

Elle se rembrunit. Je lui passai votre sac de chocolat.

— Comment un sac de chez Marquis ! s'exclama-t-elle déridée. Comment ! du chocolat de chez Marquis ?

Ici, mon cher papa, il s'agissait de vous. Je lui dis donc la vérité sans la moindre hésitation.

— On a donné le sac à maman, le Premier de l'An, ma tante ; le sac est de chez Marquis, mais le chocolat est de chez Potin.

Ma tante reprit d'une voix aigre :

— J'espère que tes parents se seraient donné la peine de venir eux-mêmes. Ils désirent me vendre cette maison dont je n'ai que faire, mais ton père la dit si conforme à mes goûts que je finirai par m'y plaire. Il l'a d'ailleurs réparée, l'an dernier, tout exprès pour moi.

— C'est drôle ! Je n'ai pas vu un seul maçon dans la maison depuis trois ans.

— Ah !... et sais-tu pourquoi ton père veut la vendre ?

— C'est à cause de l'épandage de la ville qui, tout l'été, exhale des odeurs désagréables.

Je ne saurais vous peindre, mon cher papa, le désastreux effet de cette averse de vérités. Ma tante alla s'enfermer chez elle.

J'aurais du coup renoncé à être franche si Gaston des Tournelles, sautant prestement de cheval, n'était vivement accouru vers moi.

Je voulais annoncer sa visite à ma tante ; mais il balbutia que, aussitôt prévenu de mon arrivée, il était venu bride abattue et que c'était à moi seule qu'il désirait parler.

Et le voilà qui me fait des confidences.

De propos en propos, il vint à me demander s'il me plaisait.

Ah ! mon cher petit père, si la vérité jusque-là m'avait un peu coûté à dire, quelle me fut cette fois aisée et agréable !

— Ah ! certes, vous me plaisez, monsieur Paul, et beaucoup.

— La perspective de devenir ma fiancée ne vous ferait pas trop peur ?

— Aucune peur.

— Vous m'aimerez ?

— Je vous aime déjà...

Mais je m'arrête, mon cher papa, car il me semble — est-ce une idée ? — vous voir froncer le sourcil et je crois entendre votre voix me grommeler :

— Ah ! petite sottise ! Tu as commis autant de maladresses que tu as dit de fois la vérité !

Aussi je m'empresse de vous rassurer, cher père.

Tout ceci n'est qu'un conte : Paul a payé demi-place. Miss Harriet est confiante. Le cognac a passé à la douane comme une muscade.

Ma tante, ravie du chemin de table qu'elle croit de maman, extasiée du chocolat qu'elle croit de chez Marquis, achètera la maison, et ce pauvre Gaston des Tournelles ignore encore mes sentiments.

J'ai voulu simplement vous prouver, un peu malicieusement peut-être, mais bien respectueusement, je vous assure, que votre chère vérité n'est pas toujours bonne à dire.

Et, en effet, comment présenter dans le monde, sans l'attifer, l'orner et la parer un peu, une dame qui sort d'un puits ? Fiez-vous plutôt à notre finesse, à notre goût et à notre tact de femmes pour la rendre sociable, aimable, même jolie et séduisante sans rien lui enlever de sa grâce naturelle. Il lui faut le faibla de quelque anodin mensonge et elle circulera sans risque, librement.

Le billet de banque, le chèque, la lettre de change, ne sont-ils pas des mensonges aussi ? Combien utiles, pourtant, dans toutes les transactions !

Vous voyez-vous, mon père, à la Bourse, en voyage, partout, les poches lourdes d'or ? Quel embarras ! Dans la vie n'en est-il pas de la vérité et du mensonge ainsi que du numéraire et du papier dans les affaires ?

Aussi, mon cher papa, ne me grondez pas si fort.

Je vous promets, en toute circonstance, de toujours mentir utilement et de mentir légèrement du fin bout de la langue, rien qu'à fleur d'âme !

Je n'usurai jamais, croyez-le bien, de ces gros mensonges noirs qui empoisonnent, mais de mensonges anodins, innocents, tout petits et si blancs que vous même les prendrez pour la vérité pure !

Ca. FOLEY.

**CONVALESCENCES
DIFFICILES**



CARNINE LEFRANCO
réussit.
toujours et très vite



Le Professeur Joseph TEISSIER
de la Faculté de Médecine de Lyon

STENDHAL ET LA MONTAGNE

Toujours Stendhal sentit le charme et le pittoresque de la montagne. Pour lui, un paysage n'est beau et complet qu'avec des montagnes. C'est un besoin de tout son être.

« L'absence de montagnes et de bois me serrait le cœur. » Et ce fut l'une de ses premières désillusions en approchant de Paris. « Par malheur, il n'y a pas de hautes montagnes auprès de Paris; si le ciel eût donné à ce pays un lac et une montagne passables, la littérature française serait bien autrement pittoresque. Quel dommage qu'une fée bien-faisante ne transporte pas ici quelqu'une de ces terribles montagnes des environs de Grenoble! »

Le charme de la montagne est fait pour nous de sensations diverses, sensations de calme et de paix, de vie saine et libre, et surtout de cette maîtrise de soi qu'exalte la solitude. Beyle a subi la fascination des cimes, aussi attirantes parfois que la mer, et cette sorte d'enivrement grave — presque religieux — que donne une ascension même modeste. A mesure que l'on respire un air plus léger, au-dessus des villes et des villages, d'où les bruits n'arrivent qu'assourdis et comme ouâtés, on oublie les mesquineries de la vie quotidienne et les réa-

lités si souvent puérides. Certaines matinées surtout ont tant de fraîcheur et de pureté qu'on n'en saurait imaginer d'autres pour les jours de la naissance du monde. On se sent devenir

meilleur et capable de grandes actions. Stendhal éprouva ces « moments de générosité et de supériorité » — ce sont ses termes mêmes — dès sa jeunesse, quand il grimait, avec son ami Bigillion, sur la Bastille, dont le rocher domine Grenoble. « La vue magnifique dont on jouit de là, surtout vers Eybens, derrière lequel apparaissent les plus hautes Alpes, élevait notre âme. « Les rêves d'idéal montent le long des pics et rejoignent le ciel bleu. La montagne, d'ailleurs, malgré ses apparences, n'est point froide et inerte. Pour ses amants, elle vit. Elle est pareille à ces femmes, qui semblent taciturnes et sont, au contraire, les

plus ardentes. Toutes les cimes dauphinoises devinrent les confidentes du jeune Beyle, qui accordait son tumulte intérieur aux murmures des torrents ou du vent dans les grands arbres balancés. Elles furent, comme il le déclare lui-même, « témoins des mouvements passionnés de son cœur, pendant les seize premières années de sa vie ».

GABRIEL FAURE.



BEYLE-STENDHAL, par DEDREUX-DORCY
Musée de Grenoble — Phot. Picard



GRENOBLE ET LES ALPES (Vue prise du fort Rabot).

Phot. Michel (Grenoble).

Ernest DESPREZ

LES GRISETTES DE PARIS EN 1830

La grisette n'est pas même vêtue de gris. Sa robe est rose l'été, bleue l'hiver. L'été, c'est de la percaline; l'hiver, du mérinos.

La grisette n'est plus exclusivement une femme dite du peuple. Il y a des grisettes qui sortent de bon lieu. Elles l'assurent du moins. Je ne sais à quoi cela tient, peut-être à la lecture des romans, mais d'habitude, si la grisette est née en province, elle a failli épouser le fils du sous-préfet de sa petite ville, le fils du maire de son village, quelquefois le maire lui-même. Si Paris fut son berceau, elle eut pour père un vieux capitaine en retraite; ses bans ont été publiés à la mairie du onzième arrondissement; son futur était sous-lieutenant ou auteur de mélodrames, malheureusement le mariage a manqué. On reconnaît une grisette à sa démarche, au travail qui l'occupe, à son âge, et enfin à sa mise. J'entends parler surtout de sa coiffure. La grisette marche de l'orteil, se dandine sur les hanches, rentre l'estomac, baisse les yeux, vacille légèrement de la tête, et applique tous ses soins à ne pas tacher de boue ses fins bas blancs.



GRISETTE DE 1830
d'après un dessin de GAVARNI.

Elle travaille chez elle, loge en boutique ou va en ville.

Elle est brunisseuse, brocheuse, plieuse de journaux, chamoiseuse, chamareuse, blanchisseuse, gantière, passementière, teinturière, tapissière, mercière, bimbelotière, culottière, gilette, lingère, fleuriste; elle confectionne des casquettes, coud les coiffes de chapeau, colorie les pains à cacheter et les étiquettes du marchand d'eau de Cologne; brode en or, en argent, en soie; elle manie l'aiguille, les ciseaux, le poinçon, la lime, le battoir, le gravoir, le pinceau, la pierre sanguine, et dans une foule de travaux obscurs que les gens du monde ne connaissent pas même de nom, la pauvre grisette use péniblement sa jeunesse à gagner trente sous par jour, 547 fr. 50 centimes par an. Avec quelle somme de cinq cent quarante-

sept francs dix sous, il lui faut payer, si, par fortune, elle est dans ses meubles: son loyer, sa nourriture, son entretien, y compris chandelles, charbon, falourdes, eau, pommade, intérêts du mont-de-piété, cirage, et, les jours de promenade, pour régaler les petites amies, la bière ou le coco.

DERNIÈRE PENSÉE

Quelques victimes des orages politiques ont exprimé, avant de mourir, des pensées fort belles ou gracieuses, ou simplement touchantes. Voici des vers écrits par Roucher, au moment où il allait paraître devant le tribunal révolutionnaire après sept mois de détention. Il les écrivit pour sa femme et ses enfants, au bas d'un portrait que lui avait fait un de ses compagnons de captivité, Hubert Robert:

*Ne vous étonnez pas, objets sacres et doux
Si quelque air de tristesse, obscurcit mon visage;
Quand un savant crayon dessinait cette image
J'attendais l'échafaud et je pensais à vous.*

ÉTOURDERIE DE BUFFON

A un repas que donnait Buffon et où figurait une superbe dinde truffée, une dame fort belle encore, mais qui avait doublé le cap de la quarantaine, demanda où croissaient les truffes. « A vos pieds, madame » répondit galement le Pline moderne.

La dame ne comprit pas; mais un voisin non moins complaisant lui expliqua que c'est au pied des charmes. La dame est enchantée du compliment. Au dessert, un convive, qui était survenu pendant le dîner, adressa la même question au savant naturaliste qui, oubliant sa première réponse, dit tout naturellement: Au pied des vieux charmes.

Il est probable que la dame ne trouva plus M. de Buffon si galant!



« En plus de sa valeur alimentaire, on doit ne pas oublier la réelle valeur apothéropique du Suc musculaire, qui semble agir autrement que par la valeur énergétique qu'il apporte, et qui le fait souvent préférer à la Viande crue elle-même, malgré sa moindre valeur alimentaire. »

« OPOTHÉRAPIE »

Paul CARNOT, Professeur agrégé, Médecin des Hôpitaux

..... Or, il nous a été permis de constater que la CARNINE LEFRANCQ est parfaitement tolérée, et aussi qu'elle possède une EFFICACITÉ THÉRAPEUTIQUE RIGOREUSEMENT COMPARABLE à celle du suc musculaire frais. »

HOPITAL DE VILLEPINTE,
Extrait du Rapport du Dr LEFÈVRE, Médecin en Chef

L'AMITIÉ

L'amitié, c'est le désir continu, ou à peu près continu, de vivre dans la pensée d'un autre, et le désir qu'un autre vive continuellement dans notre pensée. C'est cela au fond. Toutes les manifestations pourront être diverses, pourront être d'une infinie variété, mais cela est le fond : aimer quelqu'un, c'est penser à lui, d'abord, c'est aussi désirer qu'il pense à vous. Il y a là comme une synthèse voulue de pensées réciproques, une synthèse voulue de considérations et de connexions réciproques. Voilà le fond même de l'amitié. En conséquence, les conditions de l'amitié seront, ce me semble, celles-ci, il y a bien longtemps que quelques écrivains anciens l'ont indiqué : il sera nécessaire, pour être ami, d'avoir les mêmes volontés, les mêmes désirs généraux, et, par conséquent, les mêmes sentiments généraux sur la marche des choses, sur la société, sur les destinées de l'humanité, etc.

C'est Salluste qui, très joliment, a posé l'axiome qui est celui-ci : « Vouloir les mêmes choses, repousser les mêmes choses ; voilà l'amitié. » Ce n'est pas l'amitié, c'en est une condition, c'en est,

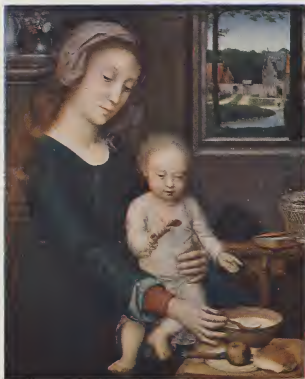
si vous voulez, une partie et une partie assez importante. Il faut, en amitié, avoir des goûts à peu près semblables sur la marche générale des choses ; enfin, des sentiments qui concordent par eux-mêmes et sans que vous fassiez effort à les faire concorder. Et puis, comme en toute chose morale, vous le savez bien, ceci n'est pas tout à fait vrai et le contraire est un peu vrai aussi. Il ne faut pas que nos sentiments, dans l'amitié, soient exactement les mêmes, parce que... Il y a un très joli mot là-dessus, je ne sais pas qui l'a dit le premier, mais je l'ai entendu souvent répéter. Il y avait deux amis qui étaient toujours d'accord ; il arriva un moment où l'un dit à l'autre :

— Contredis-moi donc quelquefois pour que nous soyons deux.

Et, en effet, c'est précisément ce qui se passe. On est, on veut être un, et, si l'on n'était absolument qu'un, on s'ennuierait de sa propre compagnie, de cette compagne unique et l'on demanderait un troisième, qui serait le second.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie Française.

MUSÉE DE BRUXELLES



LA VIERGE A LA SOUPE AU LAIT
Tableau de Gérard DAVID (1460 + 1523). — École flamande.

LA PLAINTÉ

*J'ai dit aux bois toute ma peine,
Et les bois en ont soupiré ;
J'ai dit mon mal à la fontaine,
Et la fontaine en a pleuré ;*

*Je l'ai dit à l'oiseau qui chante,
Et l'oiseau tristement s'est tu ;
Je l'ai dit à l'étoile ardente,
Qui par un signe a répondu.*

*Je l'ai dit à la fleur cachée
Dans l'herbe épaisse, sous mes pieds ;
Je l'ai dit à la fleur penchée
Sur ma tête, dans les sentiers.*

*Et vite elles ont sur ma plaie
Répandu, prises de pitié,
Fleurs du gazon ou de la haie,
Le parfum de leur amitié !*

— Ah ! lorsque toute la nature
Ainsi prend part à mes douleurs ;
Quand le vent qui passe et murmure
Sur son aile emporte mes pleurs,

*Voudras-tu pas aussi m'entendre,
Réponds, toi qui les fais couler,
Et, plus douce alors et plus tendre,
Voudras-tu pas me consoler ?*

LUCIEN PATÉ.

Le Professeur JOSEPH TEISSIER, de Lyon

Fils du professeur Bénédicte Teissier, un des maîtres les plus en vue de l'École lyonnaise de 1860 à 1890, fondateur de la chaire de clinique médicale dans l'ancienne École de Médecine, Joseph Teissier est né à Lyon le 1^{er} Octobre 1851.

Lauréat de la Faculté, interne des Hôpitaux de Lyon, en 1872, il était docteur en médecine de la Faculté de Paris, en 1876, avec prix de Thèse (médaillon d'argent).

Deux ans après, il devenait médecin des Hôpitaux de Lyon, agrégé des Facultés de médecine, et, en 1884, il était nommé professeur de pathologie interne à la Faculté de médecine de Lyon. En 1907, il obtenait la chaire de clinique médicale, et passait à l'honorariat en 1922.

Le professeur Teissier a publié, en collaboration avec Laveran, un *Précis de Pathologie interne*; et, en collaboration avec le professeur Roque, un ouvrage consacré aux *Rhumatismes chroniques*. Mais son œuvre marque sa spécialisation dans les questions des néphrites et des albuminuries, qui ont été, de sa part, l'objet de nombreuses publications.

De 1878 à 1922, le docteur Teissier a rendu de nombreux services à l'enseignement, pour lequel il avait d'ailleurs de remarquables aptitudes. Très aimé des étudiants, ses cours étaient fréquentés par des auditeurs toujours trop nombreux pour les amphithéâtres.

Il a été un des fondateurs les plus actifs de la *Province médicale*, en 1905, et du *Journal de Médecine de Lyon*, après guerre.

Pendant la guerre même, comme médecin prin-

cipal de 1^{re} classe, il a donné une impulsion très vive, dans la XIV^e Région, à l'assistance aux convalescents militaires.

Le professeur J. Teissier peut être considéré comme un des fondateurs des Congrès français de Médecine.

Rapporteur en de nombreux Congrès français et internationaux (Relations de l'intestin et du foie, Toulouse; Traitement spécifique de la Tuberculose, Rome, 1912; Phosphaturie et oxalurie, Londres), il a présidé le Congrès français de Médecine de Lyon, en 1911.

A l'occasion de son XXV^e anniversaire d'Enseignement, ses élèves et amis lui offrirent une médaille par Richer et un admirable Livre jubilaire.

Ne séparant pas la science médicale de la pratique médicale, le docteur Teissier s'est toujours montré soucieux des intérêts les plus immédiats des praticiens; et, pour les défendre, il accepta, durant de longues années, la lourde

charge de la présidence du Syndicat des Médecins du Rhône, groupement de plus de 600 membres, le plus important des Syndicats médicaux de province.

Membre correspondant ou honoraire des Académies de médecine de Pétersbourg, Moscou, Bruxelles, Rome, etc. Membre associé de l'Académie de médecine de Paris, le professeur J. Teissier est Commandeur de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Professeur Teissier explorant la tension artérielle chez une jeune femme, encore sous l'impression des belles cartes qu'elle vient de tirer.



LES DÉFAILLANCES DE LA NUTRITION

Elles se traduisent par la faiblesse générale, l'état neurasthénique, la circulation chancelante. Elles surviennent volontiers à la suite des fièvres et des infections, du paludisme, des discrasies anciennes (goutte, diabète, brightisme, syphilis, tuberculose) et réclament des soins constants et variés de la part du praticien. Sans vouloir déprécier ici la pharmacothérapie proprement dite, il est équitable de remarquer combien elle tient rarement ses promesses. La *Zomothérapie* (opothérapie par le suc musculaire) est souvent bien préférable, surtout sous la forme de *Carnine Lefrancq*,

dont la saveur est agréable et la conservation parfaite.

La *Carnine Lefrancq* procure aux malades un bien-être réparateur, sans offense à l'estomac; elle donne à toutes les déchéances et à toutes les débilités, non seulement un coup de fouet décisif, mais une tonicité durable, qui équivaut à la suralimentation sans ses dangers pour le tube digestif. Aussi la *Carnine* figure-t-elle, à la fois, parmi les remèdes d'urgence et parmi les vivificateurs à longue portée. C'est l'aliment liquide le plus riche et le mieux toléré, pour soutenir les forces au cours des pyrexies graves.



TIRAILLERS ANNAMITES
Collection Mosset.



L'ARRIVÉE DES MOISSONNEURS DANS LES MARAIS PONTINS
Tableau de Léopold-Louis Robert (1794 + 1835) — École française.

240322



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone: COMBAT 01-34
R. C. Seine 25 195

DIX-NEUVIÈME ANNÉE
N° 197
OCTOBRE 1924 (2)

ABONNEMENT
UN AN. } ÉTRANGER. 20 Fr.
FRANCE. . . 18 Fr.
LE NUMÉRO. . . . UN FRANC



E. ROBERTOT

ALFRED DE VIGNY INTIME

« Monsieur, disait Jules Sandeau à Camille Doucet en le recevant à l'Académie, vous regrettiez tout à l'heure de n'avoir pas vécu dans la familiarité de M. de Vigny. Consolerez-vous. Personne n'a vécu dans la familiarité de M. de Vigny, pas même lui. »

Soixante ans se sont écoulés depuis la mort du poète, et nous comprenons mieux son aristocratique réserve, qui n'est pas, comme on va le voir faite uniquement d'orgueil.

En 1797, Alfred naquit à Loches, et fut mis très jeune au collège, à Paris. La discipline était austère, les camarades méchants. « Ils me demandaient : Es-tu noble ? Je répondais : Oui, je suis. Alors ils me frappaient. » L'enfant, sevré de tendresse, devint pour jamais mélancolique. Il s'exaltait seulement aux nouvelles de la guerre. Les maîtres même ne cessaient de nous lire les bulletins de la Grande Armée, et nos cris de « Vive l'empereur ! »

interrompaient Tacite et Platon. » 1814 survient. Louis XVIII cherche des officiers pour sa maison militaire. A seize ans et demi, Vigny devient sous-lieutenant dans les escadrons aristocratiques des gendarmes rouges.

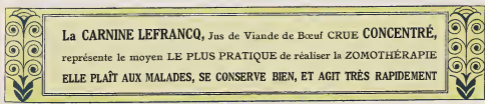


ALFRED DE VIGNY
par DEVERIA. — Phot. Giraudon

Dans la vie monotone de la caserne, il songe à écrire. De Vincennes, où il tient garnison, il vient assidûment aux réunions de Nodier, puis de Hugo. Il connaît tout le romantisme, dont il devient vite un des chefs. La guerre d'Espagne, en 1823, le rend un instant à ses rêves de gloire militaire ; il est promu capitaine, il part... Mais, arrivé aux Pyrénées, sa brigade reçoit l'ordre de faire halte pour former réserve et il doit s'arrêter à Pau. Il continue d'écrire.

Il ne donne d'ailleurs pas à la littérature tous ses loisirs. Sans mener la vie prodigue et débauchée de ses camarades de régiment, comtes et princes, il « ressent et supporte les fatigues voluptueuses » avec le

La **CARNINE LEFRANCO**, Jus de Viande de Bœuf **CRUE CONCENTRÉ**, représente le moyen **LE PLUS PRATIQUE** de réaliser la **ZOMOTHÉRAPIE** ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN, ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT



même emportement qu'il apporte à « tous les travaux ». La distinction de son allure, le goût de sa toilette, ses yeux rêveurs et ses cheveux blonds, son talent de poète et son titre d'officier troublent facilement le cœur des femmes. Il fréquente aussi volontiers certains salons rangés et paisibles.

Il rencontre Delphine Gay, la future Madame de Girardin, dans toute la fraîcheur de ses dix-huit ans. Il se plaît avec elle, et elle s'prend silencieusement de lui. Mais la mère de Delphine intervient doucement. Et Mme de Vigny, entêtée à détourner son fils de cette prétendue mésalliance, prie le colonel comte de Fontanges de lui chercher le beau parti qu'elle rêve.

Elle le trouve enfin chez des colons de la Guyanne anglaise, domiciliés à Pau ; Lydia Bunbury est une Anglaise fraîche et délicate, sans grande vigueur d'esprit ; elle devient follement amoureuse du poète, et lui, prenant sans doute pour de l'amour la satisfaction de sa vanité, l'épouse le 8 février 1825, à Pau. Dès le début, un accident de grossesse la laisse infirme et fanée, et elle n'a plus pour retenir son mari que sa grande douceur de caractère.

À côté de ces tristesses, la note humoristique : le beau-père de Vigny ne peut jamais se rappeler le nom de son gendre. A Florence, dînant avec Lamartine, comme on parle des poètes français :

— Et moi aussi, dit le bonhomme, j'en ai un qui a épousé ma fille.

— Et son nom ?

Il faut lui en citer quelques-uns pour qu'il dise : — C'est celui-là !

En 1827, lassé de la médiocrité de sa situation militaire, fatigué par le commandement jusqu'à cracher le sang, Vigny démissionne et se voue au théâtre, où il triomphe rapidement. C'est ainsi qu'il connaît la Dorval, « naïve, oh ! naïve et passionnée, jeune et suave, tremblante et terrible » (G. Sand), qui interprète merveilleusement ses drames et, cinq ans durant, lui est la plus ardente des maîtresses.

Il fut aussi le plus passionné des amants. Mais il l'adore ; elle veut n'être qu'aimée. Un jour, lasse de ses effusions quasi mystiques, elle le trahit. Il cherche à se faire illusion quelque temps, et rompt péniblement leurs relations lorsque meurt sa mère.

Mais toujours il garde le souvenir de celle qui fut Kitty Bell.

La comtesse Lydia, épouvantée par la révolution de février, et atteinte d'une fluxion de poitrine, veut fuir Paris ; c'est alors qu'il l'emmène au Maine-Giraud, sa terre domaniale, à cinq lieues d'Angoulême, au milieu des prairies, des rochers et des bois. Dès lors, il vit près d'elle, attentif à la soigner, heureux de la voir heureuse, car, pour lui, cette existence à demi rustique ne lui plaît guère. Il passe des mois entiers à songer et à lire,

dans le silence de ce très vieux manoir perdu dans les bois de la Charente. Il y écrit,

une à une, ses *Destinées*, qui doivent donner, un an après sa mort, le secret de sa vie ; il travaille de nuit, en haut d'un escalier, dans une petite « cellule de moine », fermant les rideaux à l'aurore et rallumant les bougies « qui ne prennent pas, comme elle, un air de gaieté indifférente ». Il ne se plaint guère ; parfois pourtant, malgré le pessimisme aigu et l'orgueil stoïcien qui le soutiennent, il laisse échapper les mots de « collier » et de « chaînes »...

Ses confidentes d'alors sont : sa cousine de Touraine, Mme du Plessis, qui coquette avec lui, et Louise Lachaud, la jeune Augusta Holmès, fillette de douze ans, exquise et vive, qui fait des

frais pour son grand ami.

Et, pendant ce temps, le cancer qui le tuera grandit en lui. Malgré ce mal qui le torture et qu'il s'obstine à nommer une « gastralgie », il soigne sa Lydia toujours avec le même dévouement. Elle meurt au début de 1863. Il se prépare lui-même à mourir avec décence et simplicité, accueillant l'archevêque de Paris, l'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, — mais restant obstinément libre et dédaigneux de l'espoir.

Le seul qui sut le pleurer comme il eût aimé l'être fut, sans doute, Berlioz, son vieil ami : il resta silencieux et sombre à l'église et au cimetière ; en redescendant de Montmartre, raconte Auguste Barbier, il me dit : « Je rentre chez moi, venez-y ; nous lirons quelques pages de Shakespeare. — » Volontiers. » Nous montâmes et, installés, il lut la scène d'Hamlet au tombeau d'Ophélie. Son émotion fut extrême et deux ruisseaux de larmes s'échappèrent de ses yeux. »



M^{me} DORVAL
d'après un tableau de DESAROLLES



ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ
TUBERCULOSE
NEURASTHÉNIE - CHLOROSE



CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES
DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN



CARNINE LEFRANCQ

PUR SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE CONCENTRÉ
SOUS FORME DE SIROP DE SAUCEUR AGÉTABLE

FUMOUEZ - 78 Faub^g St Denis - PARIS

18-19



Le Professeur LEJARS
de la Faculté de Médecine de Paris

AUX TUILERIES

UN ENTRETIEN DE LOUIS-PHILIPPE AVEC LE MARÉCHAL SOULT

Le roi disait au Maréchal Soult (devant témoin) :
— Maréchal, vous souvient-il du siège de Cadix ?

— Pardieu, sire, je le crois bien ! J'ai assez pesté devant ce maudit Cadix. J'ai investi la place et j'ai été forcé de m'en aller comme j'étais venu.

— Maréchal, pendant que vous étiez devant, j'étais dedans.

— Je le sais, sire.

— Les Cortès et le cabinet anglais m'offraient le commandement de l'armée espagnole.

— Je me le rappelle.

L'offre était grave. J'hésitais beaucoup. Porter les armes contre la France ! Pour ma famille c'est possible ; mais contre mon pays ! J'étais fort perplexe. Sur ces entrefaites, vous me fîtes demander par un affidé une entrevue secrète, entre la place et votre camp, dans une petite maison située sur la Cortadura. Vous en souvenez-vous, monsieur le maréchal ?

— Parfaitement, sire ; le jour même fut fixé et le rendez-vous pris.

— Et je n'y vins pas.

— C'est vrai.

— Savez-vous pourquoi ?

— Je ne l'ai jamais su.

— Je vais vous le dire. Comme je me disposais à vous aller trouver, le commandant de l'escadre anglaise, averti de la chose je ne sais comment, tomba brusquement chez moi et me prévint que j'étais sur le point de tomber dans un piège ; que, Cadix étant imprenable, on désespérait de m'y saisir, mais qu'à la Cortadura je serais arrêté par vous : que l'Empereur voulait faire du duc d'Orléans le second tome du duc d'Enghien, et que vous me feriez immédiatement fusiller. Là, vraiment, ajouta le roi avec un sourire, la main sur la conscience, est-ce que vous vouliez me faire fusiller ?

Le maréchal est resté un moment silencieux, puis a répondu avec un autre sourire, non moins inexprimable que le sourire du roi :

— Non sire, je voulais vous compromettre.

La conversation a changé d'objet. Quelques instants après, le maréchal a pris congé du roi, et le roi, en le regardant s'éloigner a dit en souriant à la personne qui entendait cette conversation :

— Compromettre ! compromettre ! cela s'appelle aujourd'hui compromettre. En réalité, c'est qu'il m'aurait fait fusiller !

VICTOR HUGO.

SI VOUS AVEZ UN SUJET FATIGUÉ, DÉLABRÉ, USÉ MÊME, ET CHEZ LEQUEL
TOUTES LES MÉDICATIONS AURONT ÉCHOUÉ,

SOUMETTEZ-LE A LA CARNINE LEFRANCQ

ELLE AGIRA, SANS AUCUN DOUTE, ET TRÈS RAPIDEMENT



LE CHIRURGIEN, par David TENIERS le Jeune (1610 + 1694). — Musée des Beaux-Arts de Budapest.

MARIE, Reine de Roumanie

MON PAYS

... Un jour, je chevauchais à travers la neige qui fondait. La route que je suivais était, comme toutes les routes roumaines, longue, infiniment longue, et se perdait dans le lointain, pour se confondre avec le ciel décoloré.

C'était un jour de dépression et de dégel, un de ces jours où l'univers entier semble souffrir d'un inexprimable malaise.

Tout autour de moi les champs unis s'étendaient à perte de vue et paraissaient attendre quelque chose qui ne venait pas. Le paysage était sans horizon et sans limites, uniforme, sans vie et sans gaieté. Le silence régnait sur la terre et le triste repos.

Laissant flotter les guides de mon cheval, j'avancais dans un véritable océan de boue. J'en allais nulle part ; une sorte d'indifférence, en harmonie avec la tristesse du jour, semblait s'être appesantie sur moi et sur ma monture.

Une brume humide, pareille à quelque voile fané, traînait à ras de terre ; ce n'était pas une brume épaisse, mais une mouvante vapeur.

Tout à coup, je perçus un son plaintif qui venait à moi de loin, un son que je n'avais jamais entendu...

Je tirai sur la bride, je m'arrêtai comme étonnée d'avance de ce que j'allais voir. Et de fait, la procession qui venait vers moi était une vision inattendue, un rêve étrange dans la brume.

Luttant avec les flots de neige fondue, qui leur montaient jusqu'aux genoux, s'avançaient d'abord deux petits garçons. Ils portaient, chacun par une anse, un grand plateau mince et rond, contenant cette galette plate, faite de bouillie de blé, qui est le gâteau des morts en Roumanie et que les pauvres se partagent. Un vieux prêtre suivait, pompeusement vêtu d'atours fanés, rouges, bleus et lamés d'or. La boue, qui l'éclaboussait du haut en bas, rendait plus pesante encore son étole ; ses cheveux longs et sa barbe non peignée étaient couleur de cendre sale, comme le chemin sur lequel il marchait... Vieil homme triste, il n'avait d'autre expression sur sa face déchu que celle de la misère.

Immédiatement après lui venait un grossier chariot de bois traîné par deux bœufs dont les mufles pendants atteignaient presque le sol ; leur respiration faisait, autour de leurs têtes, des petits nuages, au travers desquels leurs yeux luisaient, à la fois patients et inquiets.

C'est de ce chariot que montait la clameur tout à l'heure perçue, et soudain je compris...

Un tout petit cercueil, boîte quadrangulaire et lisse, était posé bien au milieu du chariot et, tout autour accroupies, quelques vieilles femmes gémissaient et hurlaient...

Elles avaient des profils aigus, des yeux profondément enfoncés dans la tête, leurs mèches grises leur balayaient le visage, leurs voiles noirs palpaient comme des écharpes de fumée...

Elles poussaient tantôt un gémissement bref, tantôt une lamentation interminable... Et, je ne sais pourquoi, la complainte de ces pleureuses professionnelles semblait mille fois plus impressionnante, plus lugubre, que le sanglot de quelqu'un qui eût pleuré pour de bon.

Derrière le char, alignés sur un rang, marchaient quatre vieux tziganes qui jouaient sur leurs violons criards des airs lamentables, dont les femmes reprenaient le refrain, sur un autre ton. Enfin suivait, en désordre, toute une parentaille haillonneuse et sans souliers.

Ils passèrent... Ces êtres exténués levèrent vers moi des yeux plaintifs, mais où l'on ne voyait aucun étonnement. Dans la brume ils paraissaient autant de spectres venus de nulle part pour s'en aller on ne sait où. Comme des ombres ils passèrent et tout disparut...

Mais dans le brouillard devenu plus épais, le sanglot des pleureuses, étrangement, s'en revint vers moi et sembla se stabiliser dans l'air... Et tout à coup ce fut comme si, du fond de son petit cercueil, l'enfant eût appelé au secours. Longtemps, je demeurai immobile sur le bord du chemin, regardant la trace des pas enfoncés dans la neige, comme pour bien me convaincre que je n'avais pas été le jouet d'une illusion...

Sur le chemin du retour, je me trouvais tout à coup devant une grande ombre, surgie à quelques pas devant moi. Était-ce encore une apparition ? J'eus quelque peine à faire avancer mon cheval ; on dirait que parfois les chevaux voient des fantômes...

M'étant approchée, je m'aperçus que ce qui avait épouventé ma monture n'était qu'une grande croix de pierre. Monumentale, mystérieuse, couverte de mousse, elle semblait surveiller la route, sentinelle immuable, et de ses bras étendus, de grandes gouttes tombaient comme des larmes.

Est-ce donc que la vieille croix pleurait, elle aussi, pour avoir vu passer le lamentable et désolant cortège ?



MARIE DE ROUMANIE
Phot. Marcel

ANÉMIES REBELLES



CARNIT LEFRANCO

agit

très rapidement

DIAMANT DU CŒUR

o o o o o

*Tout amoureux, de sa maîtresse,
Sur son cœur ou dans son tiroir,
Possède un gage qu'il caresse
Aux jours de regret ou d'espoir.*

*L'un d'une chevelure noire,
Par un sourire encouragé,
A pris une boucle que moine
Un reflet bleu d'aile de geai.*

*L'autre a, sur un cou blanc qui ploie,
Coupé par derrière un flocon
Retors et fin comme la soie
Que l'on dévide du cocon.*

*Un troisième, au fond d'une boîte,
Reliquaire du souvenir,
Cache un gant blanc de forme étroite,
Où nulle main ne peut tenir.*

*Cet autre pour s'en faire un charme,
Dans un sachet, d'un chiffre orné,
Coud des violettes de Parme,
Frais cadeau qu'on reprend fane.*

*Celui-ci baise la pantoufle
Que Cendrillon perdit un soir ;
Et celui-là conserve un souffle
Dans la barbe d'un masque noir.*

*Moi, je n'ai ni boucle lustrée,
Ni gant, ni bouquet, ni soulier,
Mais je garde, empreinte adorée,
Une larme sur un papier :*

*Pure rosée, unique goutte,
D'un ciel d'azur tombée un jour,
Joyau sans prix, perle dissoute
Dans la coupe de mon amour.*

*Et, pour moi, cette obscure tache
Reluit comme un écin d'Ophyr,
Et du velin bleu se détache,
Diamant eclos d'un saphir.*

*Cette larme, qui fait ma joie,
Roula, trésor inespéré,
Sur un de mes vers qu'elle noie,
D'un cell qui n'a jamais pleuré !*

Tuloume GAUTIER.

MUSÉE DU LUXEMBOURG. — PARIS.



LA NUIT. — Tableau d'Henri FANTIN-LATOURE (1836 + 1904). — École française.

LE PROFESSEUR LEJARS



Marie-Louis-Félix Lejars est né le 30 janvier 1863. Externe des Hôpitaux de Paris en 1882, interne l'année suivante, médaille d'argent en 1887, il passait son doctorat en 1888, et obtenait le prix de

thèse. Entre temps, il avait été Aide d'Anatomie (1885) et Prosecteur (1887-1890).

Aucune carrière n'a été plus rapide et plus brillante que celle du docteur Lejars : à 28 ans, en 1891, il était Chirurgien des Hôpitaux, et, à 29 ans, Agrégé de la Faculté, le premier de la promotion de 1892. En 1898, le jeune chirurgien faisait fonction à la Maison-Dubois ; il passait l'année suivante à l'Hôpital Tenon, puis à Beaujon, et depuis 1906, il est chirurgien de l'Hôpital Saint-Antoine.

Après une vingtaine d'années consacrées à l'enseignement, comme chargé de Cours de clinique chirurgicale à la Pitié en 1893-94, puis du Cours complémentaire et de conférences de pathologie externe à la Faculté de 1894 à 1901, le docteur Lejars était nommé en 1913, à 49 ans, professeur de pathologie externe. Il est actuellement professeur de clinique chirurgicale.

Les travaux du professeur Lejars sont très nombreux. Dans le *Traité de Chirurgie* Duplay-Reclus, il a écrit les articles : Lymphatiques, Muscles, Synoviales tendineuses et Bourses séreuses, Nerfs ; le chapitre : les Agents mécaniques, dans le *Traité de Pathologie générale* de Bouchard, est signé de lui. Mais il faut surtout citer son fameux *Traité de Chirurgie d'urgence*, publié en 1899, avec 482 figures, ouvrage qui a été traduit en Allemand, en Anglais, en Espagnol, en Italien et en Hongrois, et qui est, en effet, un véritable chef-d'œuvre. La guerre devait bientôt, d'ailleurs, accroître son opportunité et son succès ; et il en est maintenant à sa 8^e édition revue et considérablement augmentée (1120 pages, 1100 figures et 20 planches).

Notons encore ses travaux : sur les injections intra-veineuses de sérum artificiel à doses massives dans les infections ; sur le lavage du sang ; sur la thérapeutique *in extremis* ; sur la chirurgie des gros troncs veineux ; sur les polypes de l'amygdale ; sur les plaies pénétrantes de poitrine ; sur la chambre pneumatique de Sauerbruch ; sur la chirurgie du cholédoque et de l'hépatique ; sur le traitement opératoire de la cirrhose hépatique ; sur la gastrotomie pour corps étranger de l'œsophage ;

sur le traitement opératoire des perforations typhiques intestinales ; sur le mégacolon ; sur le gros rein polykystique de l'adulte, etc., etc.

Pendant la guerre, l'activité du professeur Lejars a été remarquable. Pourvu, dès le début des hostilités, des fonctions de chirurgien traitant à l'Hôpital militaire Villemin, avec le grade de Médecin principal de 2^e classe, il les conservait jusqu'à la démobilisation, tout en y ayant ajouté celles de Médecin-Chef du même Hôpital, à la mort du Professeur et Médecin-Chef Gaucher, en Janvier 1918. Quelques mois après, il était nommé Médecin principal de 1^{re} classe, juste récompense d'une activité et d'un dévouement qui avaient fait l'admiration de tous.

Le professeur Lejars a d'ailleurs retracé cette période de sa carrière dans un volume plein d'intérêt et d'enseignements, *un Hôpital militaire pendant la guerre, Villemin, 1914-1919*, qu'il a publié chez Masson, en 1923.

Titulaire du prix Bourcelet (Académie de Médecine, 1893) pour son livre « Études sur le système circulatoire » (avec M. Quenu) ; et accessit du prix Monthyon (Académie des Sciences) pour son « Traité de Chirurgie d'urgence », le professeur Lejars est membre de l'Académie de Médecine et Officier de la Légion d'Honneur avec Croix de Guerre.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Professeur Lejars, sortant de l'Amphithéâtre, aux applaudissements de ses élèves, dont il est très aimé.



ÉPIGRAMME

Contre Job autrefois, le démon révolte
Lui ravit ses enfants, ses biens et sa sante ;
Mais pour mieux l'éprouver et déchirer son âme,
Savez-vous ce qu'il fit ?... Il lui laissa sa femme..

Mlle de Sécoury.



SAINTE-GENEVIÈVE VEILLANT SUR PARIS ENDORMI

Fresque de PUVIS DE CHAVANNES (1824 + 1898).



LANTÉCLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone: COMBAT 01-34
R. C. Seine 55.195

DIX-NEUVIÈME ANNÉE
N° 198
NOVEMBRE 1924 (1)

ABONNEMENT
UN AN. { FRANCE... 18 Fr.
 { ÉTRANGER 20 Fr.
LE NUMÉRO. UN FRANC



ANATOLE FRANCE

L'ERMITAGE DU JARDIN DES PLANTES

Je ne savais pas lire, je portais des culottes fendues, je pleurais quand ma bonne me mouchait et j'étais dévoré par l'amour de la gloire. Telle est la vérité: dans l'âge le plus tendre, je nourrissais le désir de m'illustrer sans retard et de durer dans la mémoire des hommes. J'en cherchais les moyens tout en déployant mes soldats de plomb sur la table de la salle à manger. Si j'avais pu, je serais allé conquérir l'immortalité dans les champs de bataille et je serais devenu semblable à quelqu'un de ces généraux que j'agitais dans mes petites mains et à qui je dispensais la fortune des armes sur une toïle cirée.

Mais il n'était pas en moi d'avoir un cheval, un uniforme, un régiment et des ennemis, toutes choses essentielles à la gloire militaire. C'est pourquoi je pensai devenir un saint. Cela exige moins d'appareil et rapporte beaucoup de louanges.

Ma mère était pieuse. Sa piété — comme elle aimable et sérieuse — me touchait beaucoup. Ma mère me lisait souvent la "Vie des Saints", que j'écoutais avec délices et qui remplissait mon âme de surprise et d'amour. Je savais donc comment les hommes du Seigneur s'y prenaient pour rendre leur vie précieuse et pleine de mérites. Je savais quelle céleste odeur répandent les roses du martyre. Mais le martyre est une extrémité à laquelle je ne m'arrêtais pas. Je ne songeai pas non plus à l'apostolat et à la prédication, qui n'étaient guère dans mes moyens. Je m'en tins aux austérités, comme étant d'un usage facile et sûr.

Pour m'y livrer sans perdre de temps, je refusai de déjeuner. Ma mère qui n'entendait rien à ma nouvelle vocation, me crut souffrant et me regarda avec une inquiétude qui me fit de la peine. Je n'en jeûnai pas moins. Puis, me rappelant saint Siméon Stylite, qui vécut sur une colonne, je montai sur la fontaine de la cuisine; mais je ne pus y vivre, car Julie, notre bonne, m'en délogea promptement. Descendu de ma fontaine, je m'élançai avec ardeur dans le chemin de la perfec-

La Carnine Lefranco est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les déchéances physiques

tion et résolu d'imiter saint Nicolas de Patras, qui distribua ses richesses aux pauvres. La fenêtre du cabinet de mon père donnait sur le quai. Je jetai par cette fenêtre une douzaine de sous qu'on m'avait donnés parce qu'ils étaient neufs et qu'ils refusaient; je jetai ensuite des billes et des toupies et mon sabot avec son fouet de peau d'anguille.

— Cet enfant est stupide! s'écria mon père en fermant la fenêtre.

J'éprouvai de la colère et de la honte à m'entendre juger ainsi. Mais je considérai que mon père, n'étant pas saint comme moi, ne partagerait pas avec moi la gloire des bienheureux, et cette pensée me fut une grande consolation.

Quand vint l'heure de m'aller promener, on me mit mon chapeau; j'en arrachai la plume, à l'exemple du bienheureux Labre, qui, lorsqu'on lui donnait un vieux bonnet tout crasseux, avait soin de le traîner dans la fange avant de le mettre sur sa tête. Ma mère, en apprenant l'aventure des richesses et celle du chapeau, haussa les épaules et poussa un gros soupir. Je l'affligeais vraiment.

Pendant la promenade, je tins les yeux baissés pour ne pas me laisser distraire par les objets extérieurs, me conformant ainsi à un précepte souvent donné dans la *"Vie des Saints"*.

C'est au retour de cette promenade salutaire que, pour achever ma sainteté, je me fis un cilice en me fourrant dans le dos le crin d'un vieux fauteuil. J'en éprouvai de nouvelles tribulations, car Julie me surprit au moment où j'imitais ainsi les fils de saint François. S'arrêtant à l'apparence sans pénétrer l'esprit, elle vit que j'avais crevé un fauteuil et me fessa par simplicité.

En réfléchissant aux pénibles incidents de cette journée, je reconnus qu'il est bien difficile de pratiquer la sainteté dans la famille. Je compris pourquoi les saints Antoine et Jérôme s'en étaient allés au désert parmi les lions et les agripans; et je résolu de me retirer dès le lendemain dans un ermitage. Je choisis, pour m'y cacher, le labyrinthe du Jardin des Plantes. C'est là que je voulais vivre dans la contemplation, vêtu, comme saint Paul l'Ermite, d'une robe de feuilles de palmier. Je

pensais: "Il y aura dans ce jardin des racines pour ma nourriture. On y découvre une cabane au sommet d'une montagne. Là, je serai au milieu de toutes les bêtes de la création; le lion qui creusa de ses ongles la tombe de sainte Marie l'Égyptienne viendra sans doute me chercher pour rendre les devoirs de la sépulture à quelque solitaire des environs. Je verrai, comme saint Antoine, l'homme aux pieds de bouc et le cheval au buste d'homme. Et peut-être que les anges me soulèveront de terre en chantant des cantiques".

Ma résolution paraîtra moins étrange quand on saura que, depuis longtemps, le Jardin des Plantes était pour moi un lieu saint, assez semblable au Paradis terrestre, que je voyais figuré sur ma vieille Bible en estampes. Ma bonne m'y menait souvent et j'y éprouvais un sentiment de sainte allégresse. Le ciel même m'y semblait plus spirituel et plus pur qu'ailleurs, et, dans les nuages qui passaient sur la volière des aras, sur la cage du tigre sur la fosse de l'ours et sur la maison de l'éléphant, je voyais confusément Dieu le Père avec sa barbe blanche et dans sa robe bleue, le bras étendu pour me bénir avec l'antilope et la gazelle, le lapin et la colombe; et quand j'étais assis sous le cèdre du Liban, je voyais descendre sur ma tête, à travers les branches, les rayons que le Père éternel laissait échapper de ses doigts. Les animaux qui mangeaient dans ma main en me regardant avec douceur me rappelaient ce que ma mère m'enseignait d'Adam et des jours de l'innocence première. La Création réunie là, comme jadis dans la maison flottante du patriarche, se reflétait dans mes yeux, toute parée de grâce enfantine. Et rien ne me gâtait mon Paradis. Je n'étais pas choqué d'y voir des bonnes, des militaires et des marchands de coco: Au contraire, je me sentais heureux près de ces humbles et de ces petits, moi le plus petit de tous. Tout me semblait clair, aimable et bon, parce que, avec une candeur souveraine, je ramenaient tout à mon idéal d'enfant.

Je m'endormis dans la résolution d'aller vivre au milieu de ce jardin pour acquérir des mérites



LA Carnine Lefrancq

ABRÈGE LES CONVALESCENCES



Le Docteur Carlos SEIDL, de Rio-de-Janeiro.

et devenir l'égal des grands saints dont je me rappelais l'histoire fleurie.

Le lendemain matin, ma résolution était ferme encore. J'en instruisis ma mère. Elle se mit à rire.

— Qui t'a donné l'idée de te faire ermite sur le labyrinthe du Jardin des Plantes ? me dit-elle en me peignant les cheveux et en continuant de rire.

— Je veux être célèbre, répondis-je, et mettre sur mes cartes de visite : "Ermite et saint du calendrier", comme papa met sur les siennes : "Lauréat de l'Académie de médecine et secrétaire de la Société d'anthropologie".

A ce coup, ma mère laissa tomber le peigne qu'elle passait dans mes cheveux.

— Pierre ! s'écria-t-elle, Pierre ! quelle folie et quel péché ! Je suis bien malheureuse ! Mon petit garçon a perdu la raison à l'âge où l'on n'en a pas encore.

Puis, se tournant vers mon père :

— Vous l'avez entendu, mon ami ; à sept ans il veut être célèbre !

— Chère amie, répondit mon père, vous verrez qu'à vingt ans, il sera dégoûté de la gloire.

— Dieu le veuille ! dit ma mère ; je n'aime point les vaniteux.

Dieu l'a voulu et mon père ne se trompait pas. Comme le roi d'Yvetot, je vis fort bien sans la gloire et n'ai plus la moindre envie de graver le

nom de Pierre Nozière dans la mémoire des hommes.

Toutefois, quand maintenant je me promène, avec mon cortège de souvenirs lointains, dans ce Jardin des Plantes, bien attristé et abandonné, il me prend une incompréhensible envie de conter aux amis inconnus le rêve que je fis jadis d'y vivre en anachorète, comme si ce rêve d'un enfant pouvait, en se mêlant aux pensées d'autrui, y faire passer la douceur d'un sourire.

C'est aussi pour moi une question de savoir si vraiment j'ai bien fait de renoncer dès l'âge de six ans à la vie militaire ; car le fait est que je n'ai pas songé depuis à être soldat. Je le regrette un peu. Il y a, sous les armes, une grande dignité de vie. Le devoir y est clair et d'autant mieux déterminé que ce n'est pas le raisonnement qui le détermine. L'homme qui peut raisonner ses actions découvre bientôt qu'il en est peu d'innocentes. Il faut être prêtre ou soldat pour ne pas connaître les angoisses du doute.

Quant au rêve d'être un solitaire, je l'ai refait toutes les fois que j'ai cru sentir que la vie était foncièrement malsaine : c'est dire que je l'ai fait chaque jour. Mais, chaque jour, la nature me tira par l'oreille et me ramena aux amusements dans lesquels s'écoulaient les humbles existences.

(Le livre de mon ami).

ANATOLE FRANCE.



L'INFIRMERIE DE L'HÔPITAL DE LA CHARITÉ, A PARIS, AU TEMPS DE LOUIS XIII
Gravure d'Abraham Bosse (Cabinet des Estampes). — Phot. Gizeux.

CHÂTEAUBRIAND

ESCAPADES DE COLLÈGE

Un jour du mois de mai, l'abbé Egault, préfet de semaine, nous avait conduits au séminaire des Eudistes, aux environs de Dol; on nous laissait une grande liberté de jeux, mais il était expressément défendu de monter sur les arbres. Le régent, après nous avoir établis dans un chemin herbu, s'éloigna pour dire son bréviaire.

Des ormes bordaient le chemin; tout à la cime du plus grand, brillait un nid de pie: nous voilà en admiration, nous montrant mutuellement la mère assise sur ses œufs, et pressés du plus vif désir de saisir cette superbe proie. Mais qui oserait tenter l'aventure? L'ordre était si sévère, le régent si près, l'arbre si haut! Toutes les espérances se tournent vers moi; je grimpais comme un chat. J'hésite, puis la gloire l'emporte: je me dépouille de mon habit, j'embrasse l'orme et je commence à monter. Le tronc était sans branches, excepté aux deux tiers de sa crue, où se formait une fourche dont une des pointes portait le nid.

Mes camarades, assemblés sous l'arbre, applaudissaient à mes efforts, me regardant, regardant l'endroit d'où pouvait venir le préfet, trépidant de joie dans l'espoir des œufs, mourant de peur dans l'attente du châtimement. J'aborde au nid; la pie s'envole; je ravis les œufs, je les mets dans ma chemise et redescends. Malheureusement, je me laisse glisser entre les tiges jumelles et j'y reste à califourchon. L'arbre étant élagué, je ne pouvais appuyer mes pieds ni à droite ni à gauche pour me soulever et reprendre le limbe extérieur; je demeure suspendu en l'air à cinquante pieds.

Tout à coup un cri: «Voici le préfet!» et je me vois incontinent abandonné de mes amis, comme c'est l'usage. Un seul, appelé le Gobbin, essaya de me porter secours, et fut tôt obligé de renoncer à sa généreuse entreprise. Il n'y avait qu'un moyen de sortir de ma fâcheuse position, c'était de me suspendre en dehors par les mains à l'une des deux dents de la fourche, et de tâcher de saisir avec mes pieds le tronc de l'arbre au-dessous de sa bifurcation. J'exécutai cette manœuvre au péril de ma vie. Au milieu de mes tribulations, je n'avais pas lâché mon trésor; j'aurais pourtant mieux fait de le jeter, comme depuis j'en ai jeté tant d'autres. En dévalant le tronc, je m'écorchais les mains, je m'éraillai les jambes et la poitrine, et j'écrasai les œufs: ce fut ce qui me perdit. Le préfet ne m'avait point vu sur l'orme; je lui cachai assez bien mon sang, mais il n'y eut pas moyen de lui dérober l'éclatante couleur d'or dont j'étais barbouillé.

«Allons, me dit-il, monsieur, vous aurez le fouet.» Si cet homme m'eût annoncé qu'il commuait cette peine en celle de mort, j'aurais éprouvé un mouvement de joie. L'idée de la honte n'avait point approché de mon éducation sauvage: à tous les âges de ma vie, il n'y a point de supplice que je n'eusse préféré à l'horreur d'avoir à rougir devant une créature vivante. L'indignation s'éleva dans mon cœur; je répondis à l'abbé Egault, avec l'accent, non d'un enfant, mais d'un homme

que jamais ni lui ni personne ne lèverait la main sur moi. Cette réponse l'anima; il m'appela rebelle et promit de faire un exemple.

«Nous verrons», répliquai-je; et je me mis à jouer à la balle avec un sang-froid qui le confondit.

Nous retournâmes au collège; le régent me fit entrer chez lui et m'ordonna de me soumettre. Mes sentiments exaltés firent place à des torrents de larmes. Je représentai à l'abbé Egault qu'il m'avait appris le latin; que j'étais son écolier, son disciple, son enfant; qu'il ne voudrait pas déshonorer son élève, et me rendre la vue de mes compagnons insupportable; qu'il pouvait me mettre en prison, au pain et à l'eau, me priver de mes récréations, me charger de penums; que je lui saurais gré de cette clémence et l'en aimerais

davantage. Je tombai à ses genoux, je joignis les mains, je le suppliai par Jésus-Christ de m'épargner: il demeura sourd à mes prières. Je me levai plein de rage, et lui lançai, dans les jambes un coup de pied si rude, qu'il en poussa un cri. Il court en clochant à la porte de sa chambre, la ferme à double tour et revient sur moi. Je me retranche derrière son lit; il m'allonge à travers le lit des coups de fêrule. Je m'entortille dans la couverture, et m'animent au combat, je m'écrie

Macte animo, generose puer!

Cette érudition de grimaud fit rire, malgré lui, mon ennemi; il parla d'armistice: nous conclûmes un traité; je convins de m'en rapporter à l'arbitrage du principal. Sans me donner gain de cause, le principal me voulut bien soustraire à la punition que j'avais repoussée. Quand l'excellent prêtre prononça mon acquittement, je baisai la manche de sa robe avec une telle effusion de cœur et de reconnaissance, qu'il ne se put empêcher de me donner sa bénédiction. Ainsi se termina le premier combat que me fit rendre cet honneur devenu l'idole de ma vie, et auquel j'ai tant de fois sacrifié repos, plaisir et fortune...

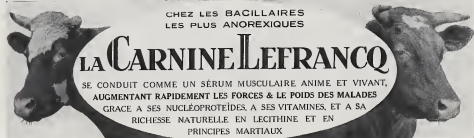


CHATEAUBRIAND
d'après une lithographie d'Aloum.
Phot. Giraudon.

CHEZ LES BACILLAIRES
LES PLUS ANOREXIQUES

LA CARNINE LEFRANCO

SE CONDUIT COMME UN SÉRUM MUSCULAIRE ANIME ET VIVANT,
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRACE A SES NUCLEOPROTEIDES, A SES VITAMINES, ET A SA
RICHESSSE NATURELLE EN LECITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX



VIEUX CLOCHERS

PIERRE GAUTHIEZ.

*Vieux clochers campagnards, couverts de tuiles rousses
Clochers de nos pays, qui chantez au ciel clair,
L'hiver vous a sculptés; les herbes et les mousses
Brodent vos chapiteaux ridés par le grand air;*

*Clochers massifs, pareils aux colombiers rustiques,
Chancelants sous la brise, effrités et charmants,
Dans vos larges auvents, comme des voûtes mystiques,
Tourbillonne l'essor des carillons clamants;*

*Sur le trouble Océan des plaines ondoynes
Vous dressez les vaisseaux qui cinglent vers le ciel,
Et le rayonnement de tant d'âmes croyantes
Vous illumine encor d'un souffle d'irréel.*

*On dit qu'on trouve, ailleurs, des églises vêtues
De dentelle d'alsâtre et de marbres luisants;
Il n'est, pour les peupler, qu'un peuple de statues,
Elles n'enferment point l'âme des paysans.*

*Vous ne surplombez point des façades pompeuses,
L'or n'est jamais venu plaquer votre portail,
Vous ne lancez parmi les brumes radieuses
Qu'un coq étincelant dont la rouille est l'émail;*

*Mais souvent, bien au fond de vos nefs en ogive,
Derrière vos autels au vermillon décoloré,
Plus d'un joyau survit, que l'artiste ravive
Dans le mystère où tant d'aïeux l'ont ignoré.*

*Eblouissants vitraux, clartés d'un ciel de rêve,
Pierre tombale où git un seigneur ancien,
Bénitier ciselé, forme exquise où se lève
Le chef-d'œuvre d'un vieux maître parisien.*

*Clochers, vous ressemblez à ces pauvres grand-mères
Qui tremblent tout le jour, dans leur sombre sarreau
Leurs yeux se sont creusés, leurs lèvres sont amères
Et leur étroit fantôme attriste le carreau;*

*Mais dans l'obscur recoin de leurs placards obliques
Elles gardent parfois quelque bijou sans prix,
Présent des jours charmés, lumineuse relique
Dont la flamme scintille entre leurs doigts maigris.*

*Et surtout, ô mes vieux clochers d'Isle-de-France,
Vous avez tant vibré d'allégresse ou de deuil,
Vous avez enfermé tant d'ombre et d'espérance
Que le plus fier s'incline en passant votre seuil.*

*Pour les enterrements et pour les épousailles,
Par les froides Toussaints, par les Noël's divins,
Vous avez éveillé dans vos fortes entrailles
La cloche, voix de fer dont pas un mot n'est vain.*

*Et quand, vers l'heure où le bétail revient aux portes
L'Angélus fait tinter ses rythmes solennels,
Je m'arrête, entendant l'hymne des races mortes
Qui plane avec lenteur sur les champs éternels.*

MUSÉE DU LOUVRE. — PARIS



JUPITER ET ANTIOPE

Tableau de J.-A. WATTEAU (1684-1721). — École française

Le Docteur CARLOS SEIDL, de Rio-de-Janeiro

Né à Belem de Para, au Brésil, le 24 novembre 1867, Carlos Seidl est fils d'un émigré viennois et d'une brésilienne, fille elle-même d'un médecin portugais.

Après avoir fait ses humanités dans la province de Para, le jeune étudiant vint à Paris où, en 1884 et 1885, il suivit des cours de sciences et de philosophie au Séminaire de Saint-Sulpice; puis il retourna au Brésil, et se fit inscrire à la Faculté de médecine de Rio-de-Janeiro. Pendant quatre ans, il remplit les fonctions d'aide-préparateur de la chaire de médecine légale. En 1892, il était reçu docteur en médecine, et était peu après nommé Directeur de l'Hôpital d'isolement de São Sebastião, fonctions qu'il exerce encore après une interruption de six ans, période pendant laquelle il avait occupé le poste de Directeur des Services de la Santé publique au Brésil. Mais en 1918, il avait dû se démettre de ces fonctions, en raison d'une campagne de presse qui prétendait lui attribuer la responsabilité de l'entrée au Brésil de la grippe pandémique.

Le docteur Carlos Seidl a été un des fondateurs de la Ligue contre la tuberculose à Rio-de-Janeiro, ligue dont il est maintenant le président honoraire. Il est professeur de médecine publique à la Faculté de droit, où il enseigne la médecine légale et l'hygiène, matières qui font l'objet d'un *Compendium* en trois volumes, qu'il a écrit pour ses élèves.

Dans la presse médicale sud-américaine, il occupe une des places les plus anciennes comme Directeur

et Rédacteur en chef, depuis 1904, de la *Revue Médico-chirurgicale du Brésil*, fondée en 1893 par le médecin français A. Brissay, mort en 1904, et qui eut pendant une quinzaine d'années la plus grande clientèle chirurgicale de Rio-de-Janeiro.

Pendant le séjour de la mission Pasteur à Rio-de-Janeiro, le docteur Carlos Seidl a été un assidu collaborateur des docteurs Marchoux, Simond et Salimbeni, membres de cette mission, chargée d'étudier la fièvre jaune, et dont les travaux, qui ont duré trois ans (1901 à 1904), ont été le point de départ de l'assainissement de Rio-de-Janeiro.

En 1907, le docteur Carlos Seidl a été chargé par son gouvernement de visiter les hôpitaux d'isolement de France, d'Angleterre et d'Allemagne. En 1914, il revenait en France en qualité de délégué principal du Brésil à l'Exposition internationale de Lyon, et de représentant du Brésil à l'Office International d'Hygiène, siégeant à Paris.

En 1911, 1912 et 1913, le docteur Carlos Seidl a été élu président de l'Académie de médecine de Rio-de-Janeiro.

Il consacre maintenant toute son activité à la direction de son hôpital, à sa chaire de Médecine légale et d'Hygiène, et à la direction de sa *Revue Médico-Chirurgicale*.

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Carlos Seidl lutte contre les insectes vecteurs de maladies contagieuses, mouches et moustiques.



1° - BUCAREST. - Attelage Roumain (Vasepape Richard).

2° - SÉVILLE. - Dans le Parc Marie-Louise. (Var Richard)



LA CARNINE LEFRANCO

ENRICHIT LE SANG EN HÉMATIES :
 Avant son emploi... : 41 globules rouges.
 Un mois après... : 54 globules rouges.
 par carré d'hématimètre.

ENRICHIT le SANG en HÉMOGLOBINE :
 Avant son emploi... : 8 % d'hémoglobine.
 Un mois après... : 9,7 % d'hémoglobine.

LA CARNINE LEFRANCO
enrichit l'organisme

EN PHOSPHORE

Fémur du chien témoin... : 18 %
 Fémur du chien traité par la
 Carnine (15 jours)... : 20 %

EN LÉCITHINE

Foie du chien témoin... : 4 %
 Foie du chien traité par la
 Carnine (15 jours)... : 7 à 8 %





MADAME HENRIETTE DE FRANCE
ANNE-HENRIETTE DE FRANCE, FILLE DE LOUIS XV (1727 + 1732)
Tableau de J.-M. NATTIER (1685 + 1766). — École française.

CARNINE LEFRANCQ : Élixir de Force

AGIT TOUJOURS ET TRÈS RAPIDEMENT



JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone: COMBAT 91-34
R. C. Seine 25.195

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

N° 199

NOVEMBRE 1924 (2)

ABONNEMENT

UN AN. } ÉTRANGER. 20 fr.
FRANCE. 18 fr.

LE NUMÉRO. . . . UN FRANC

L'AFFAIRE MARION



ALFRED CAPUS

nue, dans le pays, sous le nom de La Gaillardière.
— Je crois qu'elle n'est pas habitée cette année-ci, ajouta-t-il.

M. Marion demeurait tout près de la ville, dans une maison de paysan, composée uniquement d'un rez-de-chaussée. Je le trouvai devant sa porte, fumant une pipe. Il paraissait de soixante à soixante-dix ans, mais sa haute taille, encore droite, ses épaules carrées, ses gestes souples étaient d'un homme plein de vigueur. Il m'accueillit avec la plus grande urbanité.

— Tenez, voici la villa, me dit-il en me montrant du doigt une construction carrée, blanche avec des volets verts. Si vous voulez, nous la visiterons tout de suite. Il y a ce qu'il faut comme meubles.

Elle me convint. M. Marion me proposa un prix très modéré que j'acceptai.

— Vous y serez fort bien. La rivière passe à deux cents pas d'ici et elle est très poissonneuse. Etes-vous pêcheur ?

Je confessai cette manie. Dans la journée même, je m'installai, aidé d'une bonne que mon propriétaire eut l'amabilité de me procurer, et, dès le lendemain matin, je me mis à pêcher à la ligne avec ferveur.

Cet exercice ne semblait pas en honneur dans le pays ; les bords de la rivière étaient déserts, malgré leur fraîcheur favorable, malgré les eaux lentes et profondes d'où parfois de gros poissons en chasse s'élançaient. Cependant, vers le soir, comme j'étais revenu faire une seconde séance, j'entendis derrière moi un bruit de branches remuées. Je me retournai et j'aperçus une boîte à la main, des lignes sous le bras, un vieux monsieur, petit, sec, les sourcils légèrement froncés, l'air sérieux.

A ces signes, je reconnus que non seulement il était pêcheur comme moi, mais que, selon toute vraisemblance, je lui avais pris sa place accoutumée. Je me levai en m'excusant. Sa racine ne tint pas devant cette marque de bonne volonté.

— Bah ! fit-il, ne vous dérangez donc pas. Je vais me mettre plus loin.

LA CARNINE LEFRANÇO EST LA PRÉPARATION DE CHOIX.

QUAND IL S'AGIT DE REMONTER UN ORGANISME DÉLABRÉ

ET DE LUTTER CONTRE LES MALADIES CONSOMPTIVES OU INFECTIEUSES

Je répliquai que je ne le souffrirais pas, et qu'ignorant les habitudes... Il insista gracieusement et, me saluant, s'éloigna.

Je le revis les jours suivants et, peu à peu, nous causâmes. Il me donna des indications pour la pêche spéciale de la rivière, nous nous prêtâmes nos engins à l'occasion, et bientôt s'établit entre nous une certaine intimité de gens possédés de la même passion. J'étais tombé sur le pêcheur à la ligne courtois et distingué.

— C'est vous, n'est-ce pas, qui avez loué cette année la villa du père Marion ?

— Oui, M. Marion est un de vos amis ?

Il sourit.

— Pas absolument, mais je le connais depuis longtemps... Oui, continua-t-il en murmurant des dates, depuis trente-huit ans.

Je repris machinalement :

— Je crois que c'est un très brave homme.

— Très brave homme... certainement, un très brave homme.

Alors je lui demandai :

— Il y a trente-huit ans que vous habitez le pays ?

— Il y a bien davantage, je ne l'ai pour ainsi dire pas quitté... J'étais notaire, monsieur, et je ne suis retiré que depuis quelques années. Je m'appelle M. Lebrun.

— M. Marion était un de vos clients, probablement ?

— Oui... à peu près.

Ces réponses évasives en ce qui concernait mon propriétaire commençaient à m'intriguer vaguement ; mais je ne pus pas obtenir des renseignements plus précis.

Une autre fois, comme nous pêchions côte à côte, je prononçai de nouveau le nom du père Marion.

M. Lebrun venait de prendre une perche qui bondissait et se tordait au bout de sa ligne. Il la déposa avec précaution dans sa boîte ; puis, tout à coup :

— Comment se fait-il que vous n'ayez jamais entendu parler de l'affaire Marion ? Il est vrai que vous êtes jeune ; mais elle a fait tant de bruit dans le temps...

Je m'apprêtais à écouter et il dit, à voix basse, afin de ne pas effaroucher le poisson :

— C'était en 1855. Un crime fut commis dans la commune : une femme et un enfant égorgés. La veuve Bézec et son petit garçon. Vous ne vous rappelez pas ?

— Pas du tout.

— On accusa Marion, qui avait à cette époque-là trente-deux ans. Je dois dire qu'il y avait bien des charges contre lui ; mais je vous épargne les détails.

Bref, il fut condamné aux travaux forcés seulement. Il bénéficia de certains points restés obscurs. Et il partit pour la Nouvelle-Calédonie. Voilà que, cinq ans après, en 1860, le bruit courut brusquement que Marion avait été victime d'une erreur judiciaire. Le véritable coupable s'était dénoncé en mourant. Cela fit un scandale énorme. On remarqua que, jusqu'au moment du crime, Marion s'était toujours bien conduit. Il se produisit un très grand mouvement d'opinion. L'Empereur s'en mêla, et, le temps des formalités écoulé, Marion revint ici. J'ajouterais que, depuis, sa vie a été des plus honorables. Il a hérité le bien d'un de ses parents. C'est devenu un rentier... Toute cette histoire est oubliée aujourd'hui, la plupart des témoins sont morts. Personne dans la localité n'a jamais l'idée d'y faire la moindre allusion.

Je réclamai les détails.

— Euh ! cela est un peu brouillé dans ma mémoire.

D'ailleurs, à mon sens — et j'ai suivi les débats de la cour d'assises — l'affaire était très obscure...

— Mais, enfin, il est innocent... l'aveu du coupable...

— Evidemment, il est innocent... Il n'y a rien à dire là-dessus... L'aveu du coupable était formel...

Pour ma part, jadis, quand on élevait encore des doutes, je me prononçais catégoriquement. Je suis pour les choses établies, ajouta M. Lebrun en souriant. Lorsque Marion fut condamné, je croyais à sa culpabilité... Lorsque les autorités décidèrent qu'il était victime d'une erreur, j'ai cru immédiatement à son innocence.

— Mais votre avis sincère, du fond de l'âme ?

— Mon avis, c'est qu'il y a près de quarante ans que cela s'est passé.

Et M. Lebrun, sans ajouter un mot, replongea sa ligne dans la rivière.

On finit toujours par s'ennuyer quelque peu en villégiature. En une de ces heures où la paresse ne suffit plus et pèse sur l'esprit autant qu'un lourd travail, je résolus, pour m'occuper, de faire, s'il était possible, parler de son histoire le père Marion. Je le rencontrai souvent soit devant sa porte, soit sur la route qui longe la rivière. Nous nous saluions. Il me souhaitait une bonne pêche, je lui demandais des nouvelles de sa santé et la conversation s'arrêtait là. Après les révélations du vieux notaire, saisi de curiosité, j'essayai d'établir entre nous des relations moins banales. Je lui offris un jour du poisson : il accepta à condition que je boirais d'une eau-de-vie de prunes qu'il fabriquait lui-même avec les fruits de son jardin. Puis je l'invitai à dîner. Il ne s'agissait plus que de trouver un joint.

— Vous êtes lié avec M. Lebrun, le notaire ? J'ai vu ça, me dit le père Marion. Un pêcheur enragé, comme vous... Oh ! nous sommes d'anciennes connaissances...

LA
Carnine



Lefrancq

est le plus
remarquable tonique
de l'estomac et de l'intestin

c'est aussi le meilleur
remède des dyspepsies
et des entérites rebelles



Le Professeur BRUMPT
de la Faculté de Médecine de Paris.

— Oui, répondis-je. Nous nous sommes liés tout à fait. Un homme charmant.

Et, sans hésiter, j'ajoutai rapidement :

— Nous avons causé... de vous. Je savais déjà votre... horrible affaire... avant de venir.

Je lui serrai la main :

— Pauvre monsieur Marion !

Et je songai : « Là, ça y est ! »

Loin de s'étonner ou de prendre un air affecté ainsi que je m'y attendais, le père Marion se mit à rire.

— Eh ! eh ! je m'en doutais... Ça en a-t-il fait du bruit dans le temps, cette affaire-là !... Mon Dieu, ça en a-t-il fait !... C'est connu à Paris, hein ?

— Très connu ! affirmai-je.

La glace était rompue, le père Marion emplît son verre d'eau-de-vie de prunes ; puis, toujours souriant, avec une bonhomie aimable :

— Ah ! oui, ça a été une drôle d'histoire... D'abord, quand je suis retourné, on m'a porté en triomphe. Ensuite on a essayé de me mettre de l'opposition, en politique. J'ai refusé ; la politique, ça m'effraye. J'étais à peine revenu depuis six mois qu'on commençait déjà à dire que, mon erreur judiciaire, c'était une invention du gouvernement... que c'était dû à l'intrigue, à des protections... On m'évitait dans les rues. Moi, je m'en fichais complètement. Il y avait des journaux, dans la localité, qui m'attaquaient, d'autres qui me soutenaient... Ce que c'était comique ! J'étais innocent pendant six mois, puis crac ! je devenais un grand coupable. Je passais une partie de l'année à être un martyr que tout le monde respectait... Des voyageurs demandaient à me voir... Un beau jour, ça changeait sans raison. Je n'étais plus qu'un monstre d'hypocrisie qui avait roulé la Justice... Est-ce bizarre ? Enfin, on oublie tout... tout passe, tout casse, tout lasse, pas vrai ? Figurez-vous qu'au 4 Septembre...

Le père Marion s'épanouit, comme au souvenir d'une bonne farce :

— Ru 4 Septembre, comme mon nom était très connu dans la localité — on ne se rappelait plus

pourquoi — on est venu me proposer d'être maire de la commune... Ah ! ah ! vous pensez que j'ai décliné cet honneur... Maintenant c'est fini, fini... C'est de la légende...

Une pareille désinvolture me surprenait étrangement. Ce qui me stupéfiait surtout, c'est que le père Marion ne montrait, en aucun cas, la plus petite animosité contre ses bourreaux ; qu'il ne parlait jamais de ses souffrances à Nourméa ; qu'il ne paraissait pas garder la plus mince rancune à la société de l'horrible aventure dont il avait été victime.

Et moi aussi, je subissais toutes sortes d'alternatives.

Tantôt, contemplant sa barbe blanche, sa belle figure de vieillard encore solide, je m'imaginais un philosophe supérieur dans sa simplicité, une âme fière, résignée et douce ; tantôt au contraire, voyant ses yeux clairs et froids, ses lèvres minces, je concevais des soupçons abominables.

Naturellement, je n'osai jamais lui poser la question qui me montait aux lèvres : « Enfin, vous êtes innocent, n'est-ce pas ? » Car, détail inouï, pendant les trois mois que durèrent nos entretiens, jamais, lui non plus, ne me dit positivement, carrément : « Je suis innocent. »

La veille de mon départ pour Paris, nous dinâmes ensemble. Puis je le reconduisis jusque chez lui. Nous nous serrâmes la main. Alors, il me regarda en face et, avec un sourire qui me sembla, en ce moment-là, diabolique et qui n'était peut-être qu'une délicate et ironique allusion à d'injustes soupçons qu'il avait devinés :

— Voulez-vous que je vous dise quelque chose de très curieux ? J'ai aujourd'hui soixante-huit ans. Ça n'a plus aucune importance de savoir qui a commis ou qui n'a pas commis un crime en 1855. Eh bien ! on m'a répété tellement de fois que j'étais coupable, ensuite que j'étais innocent que, ma parole d'honneur, je n'en sais plus rien moi-même...

Et il disparut dans sa petite maison, en m'en voyant un bonsoir amical.

ALFRED CAPUS.



LE DENTISTE, Tableau de Gerard Van Honthorst. — Galerie de Dresde. — Phot. Giraudon.

LA SURPOPULATION DE LA TERRE

Quelle est la population totale de la terre ? Les statistiques de ce genre ne sont pas aisées. J'ai sous les yeux différents articles qui donnent ces chiffres : *Tit Bits* (10 Mars 1923), 1.600.000.000; *Pictorial Magazine* (3 Mai 1924) : 1.620.000.000; *Tit Bits* (10 Mai 1924), 1.849.000.000. Ne cherchons pas une plus grande exactitude. Posons-nous une question. Celle-ci, par exemple.

En 1804, la population de la terre était d'environ 604 millions. En un siècle, cette population a triplé. Pourra-t-on encore vivre avec facilité dans cent ans d'ici ou plus, lorsque ce total aura continué à augmenter dans des proportions semblables ? Quand il y en a pour deux, il y en a pour trois, dit un dicton populaire, mais les ressources alimentaires du globe sont-elles inépuisables ?

C'est en Amérique du Nord que l'augmentation a été la plus rapide. elle fut d'environ 274 par 10.000 chaque année. Si la progression continue pendant le siècle qui vient, la population des États-Unis pourra être, en l'an 2.000, d'un milliard ou d'un milliard deux cents millions. La France, elle aussi, mais avec plus de modestie, se peuplera. L'Angleterre, dans le même temps, atteindra ses 140 millions d'habitants. L'augmentation, pour les Îles Britanniques, a été de 126 pour cent de 1821 à 1921. L'Allemagne. Ah ! l'Allemagne...

Encore une fois, comment fournira-t-on à ces agglomérations imposantes une nourriture convenable ? Le blé ? Où trouvera-t-on le blé nécessaire aux appétits de cette foule, car mettez les choses au mieux, surproduction dans les pays actuellement producteurs, mise en valeur de terrains jusqu'ici inexploités, cela ne sera pas suffisant, car il ne faut pas oublier que la consommation du blé augmente sur terre plus vite encore que la population. Cela tient à ce que les races de couleur, en se civilisant, abandonnent leurs habitudes, leurs racines, leurs grains, pour manger du pain. La consommation du blé augmente très rapidement aux Indes, au Japon et même en Chine.

Un savant anglais a calculé qu'en l'année 2.224, la terre pourrait avoir 52 milliards d'habitants. Quel chiffre ! Quel total et, je suppose, quelle vie chère ! Les grandes villes continuant à attirer vers leurs plaisirs et leur confort les populations rurales, imaginez New-York, Londres ou Paris en 2.224. Nous parlons des difficultés de la circulation présente dans les centres des 'cités' importantes. Que fera-t-on dans trois siècles, lorsque les habitants seront trente, quarante ou cinquante fois plus nombreux, comment circuleront les hommes du vingt-troisième siècle ?

Les chimistes

qui pensent à ce grave problème d'une terre surpeuplée prévoient qu'on découvrira des nourritures synthétiques. On se nourrira de pilules, de cachets, de comprimés. Ils fondent néanmoins de grands espoirs sur les réserves presque inépuisables des mers et des océans.

Les pessimistes, eux, donnent en exemple, en triste exemple, la grande guerre de 1914 ; ils disent que vingt millions d'êtres humains ont été sacrifiés, que, malgré les rêves des utopistes, il y aura encore des guerres, et terribles, des famines, des épidémies et que, par conséquent, même si l'augmentation est sérieuse, il ne saurait y avoir, avant bien longtemps, surabondance d'habitants.

Mais, avec un peu de philanthropie, avec la science qui fait des progrès déconcertants, n'arrivera-t-on pas à supprimer les épidémies et les famines ?

Le problème de la surpopulation demeure donc. A l'heure actuelle, sur 1.000 terriens, 555 sont des asiatiques. Les populations des Indes et de la Chine font à elles seules un tiers de la population de notre globe. Or, les émigrations de ces pays sont déjà importantes. Les Chinois, notamment, ont créé de véritables villes chinoises en dehors de leur territoire. Il y a, à Londres, le quartier des Fils du Ciel. Il y a, à Chicago, à San-Francisco, à New-York, de très importantes, sinon inquiétantes colonies chinoises. L'augmentation plus rapide de certaines 'races' n'est pas pour simplifier le problème.

L'Europe est après l'Asie le continent le plus peuplé. 245 terriens sur 1.000 résident en Europe. L'Amérique n'a qu'une proportion de 90 pour 1.000, et l'Océanie de 5 pour 1.000. La Belgique est le pays le plus peuplé d'Europe. Pour 1.600 mètres carrés, la Belgique compte 658 habitants, la Hollande 407, l'Angleterre 374, mais il y a, par contre, encore de la place en Australie, qui ne compte que trois habitants par 3.000 mètres carrés.

Lorsque les moyens de transport, déjà si améliorés, seront devenus plus faciles, on assistera à une émigration importante vers les pays offrant encore des ressources. Mais les sédentaires, que deviendront-ils dans les vieux mondes peuplés d'usines ? Je sais bien qu'il n'y aura pas de fumée, mais y aura-t-il des arbres, une reposante verdure ?

Si la terre, en 2.224, atteint les 52 milliards d'habitants prévus par le savant anglais, ne faudra-t-il pas songer à coloniser Mars ou une autre planète ? Mais, prenons garde, le problème de la surpopulation pourrait bien aussi se poser dans ces astres lointains, et si c'était nous qui allions être colonisés.

N'y pensons pas. Nous ne serons plus là pour le voir. Après nous le déluge !

PAUL-LOUIS HERVIER.

La Carnine Lefrancq

RECONSTITUANT ÉNERGIQUE

ANÉMIES REBELLES BACILLOSES
CONVALESCENCES LONGUES
TOUTES DÉCHÉANCES PHYSIQUES

Jamais d'Insuccès

UNIVERSELLEMENT PRESCRITE



LA FERMIÈRE

*Amour à la fermière ! elle est
Si gentille et si douce !
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
Loin du bruit, dans la mousse.
Vieux vagabond qui tends la main,
Enfant pauvre et sans mère,
Pussiez-vous trouver en chemin
La ferme et la fermière !*

*De l'escabeau vide au foyer
Là le pauvre s'empare
Et le grand bahut de noyer
Pour lui n'est point avarié ;
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
Les pieds blancs de poussière ;
Un jour... puls, en marche ! et bonsoir
La ferme et la fermière !*

*Mon seul beau jour a dû finir,
Finir dès son aurore ;
Mais pour moi ce doux souvenir
Est du bonheur encore ;
En fermant les yeux, je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleur, le petit bois,
La ferme et la fermière !*

*Si Dieu, comme notre cure
Au prône le répète,
Paye un bienfait (même, égaré)
Ah ! qu'il songe à ma dette !
Qu'il prodigue au vallon des fleurs,
La joie à la chaumière,
Et garde des vents et des pleurs
La ferme et la fermière !*

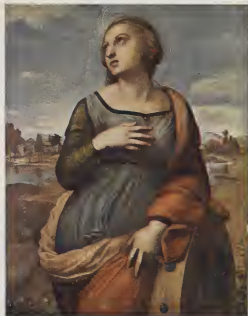
*Chaque hiver qu'un groupe d'enfants
À son fuseau sourie,
Comme les anges aux fils blancs
De la Vierge Marie ;
Que tous, par la main, pas à pas,
Guidant un petit frère,
Réjouissent de leurs ébats
La ferme et la fermière !*

ENVOI

*Ma chansonnette, prend ton voi
Tu n'es qu'un faible hommage ;
Mais qu'en avril le rossignol
Chante et la dédommage !
Qu'éffrayé par ces chants d'amour
L'oiseau du cimetière
Longtemps, longtemps se taise pour
La ferme et la fermière !*

HÉLÈNE MOREAU.

LONDRES. — NATIONAL GALLERY



SAINTE CATHERINE D'ALEXANDRIE
par RAPHAËL SANZIO (1483-1520). — École romaine.

TROUBLES DIGESTIFS DE L'ENFANCE

Une alimentation défectueuse ou insuffisante comme qualité, parfois excessive comme quantité, un sevrage trop brusque, accompagné de l'abus des soupes farineuses, déterminent fréquemment des troubles digestifs chez l'enfant. Or, toute gastro-entérite un peu ancienne s'accompagne d'hypotrophie ou d'athrepsie et ouvre à la tuberculose les portes de l'organisme frêle et délicat.

Naguère on donnait à ces petits malades la viande crue, qui arrête assez souvent la diarrhée, mais est rarement tolérée longtemps par les voies digestives. La *Carnine Lefrancq*, dont la base exclusive est le suc musculaire de bœuf, possède tous les avantages eupéptiques de la viande crue, sans aucun de ses inconvénients, puisqu'on la voit arrêter souvent les vomissements, même en cas d'acétonémie. Ce qui est précieux surtout, dans la *Carnine*, c'est sa puissante action de remontement sur l'enfant en déchéance : c'est pourquoi elle a remplacé, en pédiatrie, les vieilles médications à base d'huile de foie de morue, de sirops iodo-tanniques et autres, fastidieux pour les enfants.

LE PROFESSEUR BRUMPT

Fils d'un organiste et compositeur originaire de Guebwiller (Alsace), Émile Brumpt est né à Paris, le 10 Mars 1877.

Préparateur adjoint à l'École pratique des Hautes-Études dès 1895, il était licencié es-sciences naturelles en 1896, devenait préparateur d'Histoire naturelle du professeur R. Blanchard en 1899, soutenait sa thèse de doctorat es-sciences naturelles en 1901, puis celle de doctorat en médecine en 1906, et était nommé chef des travaux pratiques de parasitologie à la Faculté de Médecine.

En 1907, il arrivait à l'agrégation, et, après avoir enseigné la parasitologie à la Faculté de Médecine de São-Paulo, au Brésil, il obtenait la chaire de parasitologie à la Faculté de Médecine de Paris, en 1918.

On doit au docteur Brumpt de nombreuses publications sur le paludisme, la dysenterie ambienne, la dysenterie balantidienne, les spirochètes de l'homme et des animaux. Il signala le premier l'existence de la fièvre récurrente à tiques en Abyssinie, il décrit plusieurs espèces de spirochètes pathogènes pour les oiseaux de basse-cour. Ses travaux sur la maladie du sommeil et les trypanosomes sont nombreux. Il a montré que les trypanosomes possèdent un véritable cycle évolutif, et que les formes sanguicoles du vertébré évoluent chez les hôtes intermédiaires en prenant une forme spéciale qu'il nomme métacyclique.

C'est le docteur Brumpt qui, confirmant les récentes découvertes sur le rôle probable des mouches tsé-tsé dans la transmission de la maladie du sommeil, a attiré l'attention des médecins sur cette étiologie.

La trypanosomose américaine ou maladie de Chagas a fait l'objet de nombreuses recherches de sa part, et ce sont elles qui ont attiré l'attention du Gouvernement brésilien sur leur auteur qui, par ses études, démontra que, contrairement à

l'opinion admise, la maladie est déterminée chez l'homme par les déjections des hémiptères renfermant en abondance des trypanosomes métacycliques infectieux.

Notons encore des recherches sur les micro-filaires du sang de l'homme, dont le docteur Brumpt a trouvé que 5 % des indigènes du Congo étaient infectés; sur les parasites des animaux domestiques ou sauvages, sur les cachexies vermineuses du bétail, leur traitement et leur prophylaxie.

Tous ces travaux ont été faits au cours de nombreuses missions: dans l'Afrique équatoriale (1901-1903); au Congo (1903); au Brésil, en Tunisie, au Maroc, à Angola (1913-1914).

Au cours d'une dernière mission au Brésil, en 1923, le professeur Brumpt a présenté au Gouvernement brésilien, 49 taureaux et génisses de diverses races françaises, appartenant à un certain nombre de groupements d'élevage, et vaccinés par lui contre les piropilomoses

et les anaplasmoses. Cette belle expérience a eu pour résultat d'établir un courant commercial très important entre les éleveurs français et le Gouvernement brésilien.

Au total, l'ensemble des travaux poursuivis par le docteur Brumpt a eu pour but et pour résultat d'étendre nos connaissances sur l'étiologie des maladies parasitaires, sur leurs agents transmetteurs habituels ou vicariants et sur le dépistage des porteurs de virus dans la nature.

Membre de l'Académie de Médecine depuis 1920, le professeur Brumpt est Officier de la Légion d'Honneur (promotion Pasteur, Juin 1923).

PORTRAIT-CHARGE. — Le Professeur Brumpt montre un parasite cutané (l'Argas B.) qu'il a découvert chez les nègres.



PENSÉES

Il n'y a guère de personnes à qui il n'en coûte cher pour avoir trop espéré.

FÉNÉLON.

L'espérance est entêtée; il n'y a qu'elle qui sache attendre.

Comtesse DIANE.

De toutes les passions, la plus charmante, c'est l'espérance. C'est elle qui nous entretient et qui nous nourrit, qui adoucit toutes les amertumes de la vie, et souvent nous quitterions des biens effectifs, plutôt que de renoncer à nos espérances.

BOSSUET.

MAXIMES

L'espérance éveille le courage, tandis que le découragement est le dernier des maux.

V. KNEBEL.

L'espérance anime le sage, et leurre le présomptueux et l'indolent qui se repose inconsidérément sur ses promesses.

VAUVENARGUES.

Le bonheur n'attache point les hommes les uns aux autres: il faut qu'ils aient souffert ensemble, pour s'aimer autant qu'ils sont capables d'aimer.

LAMENNAIS.



JEUNE MÈRE ARABE DE TUNIS
Pho. Lohr et L. Lohr



LA REDDITION DE BRÉDA OU "LES LANCES"

Tableau de Don Diego Rodríguez de Silva y Velázquez (1599 + 1660). — École de Séville.



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
 ROMAINVILLE (Seine)
 Téléphone: COMBAT 01-34
 R. C. Seine 25.195

DIX-NEUVIÈME ANNÉE
 N° 200
DÉCEMBRE 1924

ABONNEMENT
 UN AN. { FRANCE... 18 Fr.
 ÉTRANGER. 20 Fr.
 LE NUMÉRO... UN FRANC

LE TAMBOUR DE ROQUEVAIRE



PAUL ARÈNE

— Brigadier...
 — C'est-il vous, garde Picardan ?
 — Oui, brigadier. Et même qu'il y a du nouveau.
 — Attendez alors, que je mette mes bottes.
 Là dessus, le brigadier ferma la fenêtre du rez-de-chaussée aux vitres de laquelle le garde Picardan avait cogné, et

disparut un instant pour réparaître sur le perron de la caserne, non plus en bonnet de coton, comme un bon gendarme qui va se livrer au repos du soir, mais sanglé d'un baudrier, coiffé d'un tricolore et prêt à traquer le délinquant, malgré les ténèbres, d'ailleurs relatives, dont une nuit de juillet transparente couvrait les collines et les champs autour du village de Roquevaire.

Ils partirent, marchant côte à côte, sans parler. Quand ils eurent dépassé les dernières maisons, quand Roquevaire ne fut plus, sur le fond bleu du ciel pliqué d'innombrables étoiles, qu'une masse noire que dominaient la tour carrée et la cage en fer travaillée à jour de l'horloge municipale, dans cette

cage onze heures sonnèrent, notes d'argent dans le grand silence.

— Ainsi nos gaillards sont au Plan de Font-Sèche ?
 — Oui, brigadier.
 — Tous les quatre ?
 — Comme toujours.
 — Suffit !... Faudra voir une bonne fois à tirer leur affaire au clair.

Puis le silence retomba, interrompu seulement par le pas rythmé du brigadier et le claquement sec du sarment de vigne recourbé en crosse, que Picardan — héritier inconscient des vieux centurions romains — portait comme insigne de ses fonctions.

Après le cimetière, à l'endroit où la route commence à grimper, Picardan dit :

— Chut ! écoutons...
 Un bruit sourd, comparable aux roulements d'un tambour voilé, s'entendait de l'autre côté de la hauteur. Le bruit cessa puis recommença, par intervalles réguliers, de plus en plus distinct, de plus en plus nourri, à mesure que le gendarme et le garde champêtre montaient.

Ils avaient maintenant quitté le grand chemin et coupaient en biais, l'oreille aux aguets, guidés par le son, un plateau inculte, dominant la plaine.

— Encore quelques pas et, de la crête, nous allons les voir.

RÉSISTANCE AU FROID

L'administration préventive de **CARNINE LEFRANCO**

:: exerce une action empêchante vis-à-vis des ::

REFROIDISSEMENTS - HÉMORRAGIES - INTOXICATIONS - INFECTIONS



— Il faudrait trouver, pour se cacher, n'importe quoi : un rocher, un arbre...

Mais en fait d'arbres, le plateau n'avait que des lavandes maigres et rares; des cailloux au lieu de rochers. Il est même étonnant que le mistral, qui souffle dur sur les hauteurs en ce bienheureux pays de Provence, eût laissé là tant de cailloux.

— Attention ! fit le garde, voici que la diablerie commence.

En effet, là-bas, dans les oliviers, quelque chose d'inaccoutumé se passe. Entre les troncs que l'éclat multiplié des constellations baigne d'une vague lueur, quatre hommes ou plutôt quatre fantômes se suivent à la file indienne. Tout à coup, et comme obéissant à un mot d'ordre, la procession s'arrête. Le premier des fantômes, porteur d'une lanterne sourde, en promène le reflet de droite à gauche, lentement, et circulairement. Le second aussitôt roule de son tambour. Le troisième, balançant un ustensile qui paraît être un arrosoir, fait jaillir vers le sol, dans la clarté de la lanterne, une pluie de diamants liquides; alors le quatrième — celui-ci armé d'un panier — tombe à genoux... Et l'incantation finie, tout rentre dans le silence et l'ombre, jusqu'à ce qu'un nouveau roulement, un nouveau jet de vive lumière viennent trahir sur un autre point de la plaine la présence de ces étranges promeneurs.

— Que pensez-vous, brigadier ?

— Qu'il faut se coucher en tirailleurs, observer et attendre.

Ils n'attendirent pas longtemps. Presque sous leurs pieds, au bas de l'escarpement formé par le bord extrême du plateau, soudain la lanterne luisit et le tambour sonna.

— En avant ! cria le brigadier.

— En avant ! répéta le garde,

Prêts à prendre leur élan, ils se dressèrent. Mais au même moment, derrière eux, la lune apparaissant par-dessus les collines, étendit sur tout le plateau sa blanche nappe de lumière; et deux gigantesques ombres portées, l'une coiffée d'un simple képi, l'autre d'un tricorné en bataille, s'allongèrent démesurément dans la direction de la plaine restée obscure, comme si les deux représentants de l'autorité, grandis soudain de plusieurs coudées, se fussent étalés à plat, face contre terre.

Les fantômes avaient-ils entendu les voix du gendarme et du garde ? Avaient-ils aperçu leur double silhouette ?... Mais en moins de temps qu'il en faut pour le dire, le tambour se tut, la lanterne s'éteignit, et le garde avec le gendarme, malgré la hâte qu'ils y mirent, ne purent, arrivés sur les lieux, que constater de nombreuses traces de pas autour d'un rond encore humide.

Cette nuit, le brigadier ne dormit guère, et sa femme en fut effrayée.

Il songeait que depuis deux mois, chaque samedi, quatre particuliers suspects se livraient nuitamment à d'innombrables sarabandes, et que le moment

était venu, pour l'honneur de la gendarmerie, de mettre bon ordre à tout cela.

Des fantômes... Non ! Les gendarmes ne croient pas aux fantômes.

Des chercheurs de trésors... L'hypothèse à première vue parut séduisante au brigadier. Pourtant l'arrosoir, le tambour le déconcertaient. On n'arrose pas les trésors; on ne cherche pas de trésors au son du tambour.

Des sorciers, alors ? Mettons des sorciers... Avec des sorciers, tout s'expliquait.

Puis il réfléchit qu'après tout la chose pouvait bien se rattacher à la politique. En effet, le sentier bordé de murs en pierres sèches par où évidemment, car il n'y avait que celui-là, les rôdeurs avaient pris la fuite, menait droit au Mas de l'Agasse. Or, ce Mas de l'Agasse appartenait au sieur Baculas, tueur de tourdes, bon vivant, qui aimait par force faire courir les gendarmes, et que les gendarmes avaient à l'œil, un peu à cause de cela et aussi à cause de ses opinions scandaleusement avancées.

Pincer Baculas, quelle joie !

— On verra voir... se dit le brigadier.

Et, son plan dressé, sa résolution prise, il s'endormit du sommeil des justes.

Le lendemain, beau jour de dimanche, le brigadier, rasé de frais, coquet dans sa petite tenue, avec l'air aimable et l'allure d'un guerrier point méchant qui se promène pour son plaisir, se dirigea, dès que le soleil fut assez haut, du côté du Mas de l'Agasse.

Le toit fumait.

— Les particuliers y sont !

Ce disant, il huma l'air et renifla en chien chasseur qui se sent sur la bonne piste.

Comment douter d'ailleurs ? D'un premier rapide coup d'œil jeté dans l'intérieur du cabanon par la porte laissée grande ouverte, ne venait-il pas d'apercevoir — suspendues au mur en manière de panoplie — les plus probantes des pièces à conviction : un grand panier, un arrosoir, l'œil convexe et rond d'une lanterne, sans compter le tambour qu'une serviette voilait.

Les criminels ne se troublèrent pas, au contraire.

— Tiens, le brigadier !

— Bonjour, brigadier !

— Brigadier, entrez, si un coup de vin frais ne vous fait pas peur.

Le brigadier entra, décidé à observer les hommes et les choses.

Sauf la lanterne et le tambour, car la présence de l'arrosoir et du panier n'avait en somme rien d'extraordinaire, un cabanon comme les autres; une de ces cigalières sans ombre où les bons Provençaux, restés musulmans par plus d'un coin, passent leurs dimanches délicieusement à se réjouir entre amis. Sur les murs blanchis à la chaux et décorés d'ustensiles de cuisine, se lisaient les inscriptions joyeuses : — *Buvons ! — Chantons ! — Egayons-nous !* — Des listes de convives, au crayon



ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ
TUBERCULOSE
NEURASTHÉNIE - CHLOROSE



CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES
DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

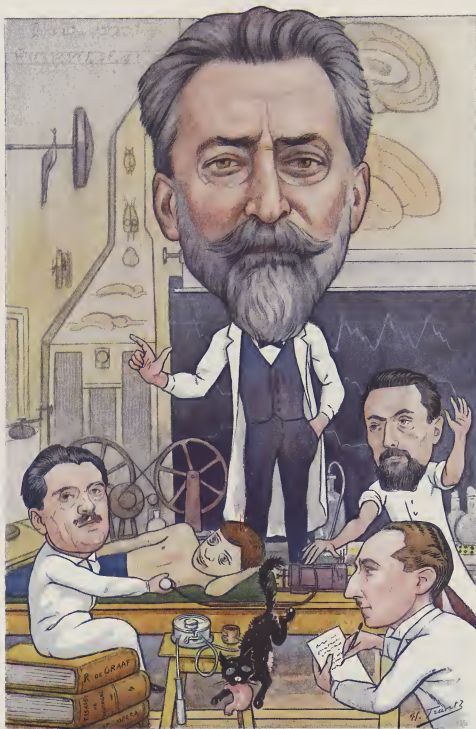


CARNINE LEFRANCO

PUR SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE CONCENTRÉ
SOUS FORME DE SIROP DE SAVOIR AGRÉABLE

FUMOUE - 78, Faub. St Denis, PARIS

R. G. DÉP. 24.107



Le Professeur Victor PACHON
de la Faculté de Médecine de Bordeaux

avec une croix à côté du nom des morts, rappelaient la date et le souvenir des déjeuners marquants dont le cabanon fut le théâtre. Au milieu de la cheminée, une pendule peinte en trompe-l'œil, sans aiguilles, s'enguirlandait dans la philosophique devise : — *Ici, le cadran n'a pas d'heures.*

Sous la surveillance de trois hommes attentifs à entretenir les braises, trois casseroles glougloutaient. Le quatrième, Baculas lui-même, bras nus, le front emperlé de sueur, broyait l'afoli sacré dans un coin.

Tout à coup, d'un geste d'Hercule déposant sa massue, il planta le pilon de bois au centre de l'odorante et tremblotante pommade, et comme le pilon tint debout :

— Tous à table, l'afoli est pris.

Puis, se retournant, et comme redescendu aux choses terrestres :

— Tiens ! c'est vous brigadier... vous ne refuserez pas de goûter notre afoli ?

Le brigadier accepta sans trop se faire prier, bien que sa délicatesse s'offusquât de partager le pain et le sel avec des escogriffes qu'il espérait bien appréhender au collet avant peu.

— Et la morue ! disait Baculas. — La morue est prête. — Falt-elle la pierre à fusil ? — Elle fait la pierre à fusil. — Bon ! et les haricots verts ? Les pommes de terre ? — Les haricots verts, les pommes de terre sont à point. Et les cacalauses ? (cacalauses est le nom qu'ont les escargots en langue d'oc). — Flairez plutôt, elles embaument. — Alors, il n'y a plus qu'à manger.

Tous prirent place, et Baculas, avant de s'asseoir prononça en guise de bénédiction la phrase classique

— Souvenons-nous, braves gens, que les anciens Romains faisaient nicher les escargots et mangeaient l'afoli trois fois par semaine, ce qui ne les empêcha pas d'être des conquérants distingués, et de mourir vieux.

Le brigadier pensait à part soi : « Je crois, non d'un cheval, qu'on se fiche de la gendarmerie ! ».

— Voyons, brigadier, qu'avez-vous ? Quelque chose vous préoccupe. Vous mangez, un œil sur l'assiette, l'autre sur la lanterne et le tambour ; et pas plus tard qu'hier soir, du haut du plateau de Font-Sèche, avec ce brigand de Picardan, vous nous espionnez. Ne nîez pas. On vous a vu : votre tricorne cachait la lune.

— Croyez, messieurs... »

— Ah ! vous avez voulu savoir nos secrets, vous avez voulu pénétrer nos mystères ? Eh bien, vous saurez, vous pénétrerez... Camarades, qu'on ferme la porte !... Eh quand tout sera révélé, jurez, brigadier, que vous ne nous trahirez point !

Le brigadier était seul, il n'avait pas son sabre, il jura.

— Apprenez donc, brigadier, commença Baculas d'une voix tonnante, que pareillement aux Romains, leurs aïeux, les fils de la Provence furent toujours

frionds d'escargots. A Roquevaire surtout ! car nulle part on n'estime l'escargot autant qu'à Roquevaire.

« Malheureusement l'escargot est un gibier capricieux, qui choisit ses heures. L'escargot ne montre ses cornes qu'en temps de pluie... Quelle misère quand il ne pleut pas !

« L'hiver, passe encore ! Avec du temps et de la patience, on finit toujours par en dénicher quelques douzaines dans les trous de mur où ils sont endormis

« Mais l'été — à moins qu'une ondée providentielle vienne une fois par hasard rafraîchir le toit en tuiles rouges du cabanon et ses arbutus poussiéreux sur lesquels les cigales crient comme si elles étaient en train de frire à la chaleur — l'été, avec un terrain sec et dur qu'un coup de mine n'entamerait pas, quel moyen de se procurer les intéressants gastéropodes ?... Là ! brigadier, que feriez-vous ?

Interloqué, le brigadier oublia de répondre, se demandant où son interlocuteur voulait en venir.

— Et pourtant, continuait Baculas, le moyen existe, grâce auquel on peut persuader aux escargots enfouis sous terre de venir se promener à la surface du sol. Mais pour le trouver, ce moyen, il fallait toute l'ingéniosité native des Provençaux en général et des Roquevairois en particulier... Inutile de chercher à deviner, brigadier, puisque vous n'êtes pas de Roquevaire.

« Voici d'ailleurs succinctement la manière dont s'organisent entre Roquevairois initiés ces petites expéditions nocturnes.

« On part quatre, à la queue leu leu, d'un pas uniforme, comme hier vous avez pu nous voir faire ; et, l'un dissimulant une lanterne sourde, le second portant un tambour, le troisième un arrosoir et le quatrième un panier de taille, on va se perdre sous les oliviers. Aux endroits propices, l'homme à la lanterne démasque sa lanterne et, d'un coup de poignet rapide, en promène vivement la lueur sur le sol ; l'homme au tambour exécute un long roulement, l'homme à l'arrosoir arrose en mesure. Trompé par ce simulacre d'éclair, suivi de tonnerre et de pluie, le naff escargot sort de ses retraites.

Il est alors délicatement cueilli par le quatrième compère qui le jette dans son panier.

— Drôle de chasse ! fit le brigadier vexé au fond sans vouloir le laisser paraître.

— Chasse amusante, reprit Baculas implacable, et qui ne nécessite pas de permis.

L'histoire est-elle vraie ? Pourquoi non !... Je me suis borné à la transcrire telle qu'elle me fut racontée par le grand Mimite, un Marseillais qui n'a pas son pareil pour déchiffrer facilement les devinettes. En tout cas, une chose que je puis affirmer, c'est que, dans toute la Provence, alors qu'il éclaira et qu'il tonne, les bonnes gens, après s'être signés ou non, ne manquent jamais d'ajouter en regardant l'averse crever les nuages :

— *Voilà le tambour de Roquevaire qui bat le rappel des escargots !*

PAUL ARÈNE.



MAURICE DEKOBRA

VIEUX CHRISTMAS

Christmas! Que de choses bonnes et douces, aimables et gracieuses, tendres et plaisantes ce mot n'évoque-t-il pas pour nos amis d'Outre-Manche! Noël a de tous temps réjoui les *homes* anglais, apporté de la joie aux grands et du bonheur aux petits. Nulle fête n'est plus populaire dans les Iles Britanniques, nulle n'est attendue avec plus d'impatience et nulle n'est célébrée avec plus d'entrain.

Les Anglo-Saxons, traditionnalistes, ont conservé de vieilles coutumes, surtout dans la campagne ou dans les petites cités de certains comtés; mais il est regrettable que le modernisme ait banni des grandes villes les plus pittoresques de ces coutumes, celles qui remontaient aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

Le *Wassail Bowl* est précisément le plus ancien usage connu, celui qui semble le premier avoir marqué d'un caractère particulier les fêtes de Christmas. L'origine de cette coupe, d'après la légende, doit être attribuée à Rowena, la merveilleuse princesse, fille du Roi Hengistus, qui but dans cette coupe à la santé de Voligern le puissant chef, allié de son père. Cette coupe d'or

massif était remplie d'un mélange assez singulier de bière chaude, de sucre, de sherry et de citron, le tout saupoudré de gingembre et de quartiers de pommes. Les Américains prétendent trouver là l'origine de leurs *cocktails* ou de leurs *pick-me-up*.

Plus tard l'usage du *Wassail Bowl* qui d'ailleurs a complètement disparu, fut remplacé par un autre, par cette fameuse Coupe d'Amour qui figura dans tous les Christmas du *xv^e* au *xviii^e* siècle et qu'on rencontre encore dans quelques châteaux.

La Coupe d'Amour fut introduite en Angleterre par la femme de Malcolm Kenmore. Afin d'engager les rudes et joyeux Ecossais à rester à table jusqu'à l'heure des prières; elle avait décidé qu'une Coupe d'Amour remplie de vin généreux, de sucre et d'épices, passerait de mains en mains. Cette cérémonie bizarre consistait en plusieurs formalités dont il fallait observer rigoureusement les rites.

Après le festin, la Coupe circulait autour de la table. Chaque convive, avant d'y tremper ses lèvres, se levait, saluait la maîtresse de la maison et laissait son voisin de droite prendre avec sa dextre le couvercle de la coupe. Il était bien spécifié que le couvercle fût soulevé par la main droite du voisin de table afin d'empêcher celui-ci de tirer sa dague ou son épée. Les anciens Danois avaient, en effet, la mauvaise habitude de plonger leurs poignards dans le dos de leurs rivaux pendant que ceux-ci savouraient l'hydromel. Aussi, pour prévenir toute velléité homicide, avait-on décidé que l'on obligerait le voisin du buveur à embarrasser sa main d'un couvercle.

La plus répandue de ces innocentes plaisanteries était le jeu de la Bûche de Noël dont l'origine remonte aux Scandinaves. Cette bûche énorme décorée de houx et pourvue de cordes était tirée par les convives depuis le seuil de la maison jusqu'à l'âtre de la salle à manger. Là chacun montait à cheval sur la bûche et chantait un refrain joyeux que tous reprenaient en chœur, tandis que la bûche, poussée dans la cheminée, se mettait à flamber. Ensuite, on apportait une grande vasque d'argent remplie de raisins baignant dans du brandy; et dans la salle à peine éclairée par les flammes dansantes des bûches, on s'amusa à attraper, sans se brûler, les raisins dans la coupe et à les manger encore chauds.

Dans le Devonshire par contre, une singulière coutume a prévalu qui mérite d'être mentionnée. Le soir de Noël les fermiers du village se réunissent porteurs de fusils et d'une cruche de cidre. Guidés par le maire, le vicaire et le maître d'école, ils se rendent au verger le plus proche; là, le bedeau arrose cérémonieusement le plus bel arbre avec le contenu de la cruche, ce pendant que les



UNE ANCIENNE COUTUME DE NOËL DANS LE COMTÉ D'OXFORD

Dessin de DREVILL.

assistants crient en chœur: « O arbre, tu porteras mille fruits, tu nourriras ton maître et le rendras heureux! » Là-dessus les fermiers déchargent leurs fusils à travers les branches et se mettent en route pour recommencer un peu plus loin. A Oxford, au Queen's College, on célèbre encore, le soir de Noël, l'entrée solennelle de la tête de sanglier couronnée de houx et piquée de petits drapeaux. L'origine de cet usage est d'ailleurs assez piquante. On raconte qu'un étudiant du collège d'Oxford fut attaqué un jour par un sanglier furieux dans les environs de la ville. L'étudiant qui lisait *Aristote*, jeta son lourd in-8° à la tête du sanglier qui tomba sur-le-champ, assommé! Si l'anecdote est vraie, elle n'est pas flatteuse pour le philosophe grec.

Enfin la plus joyeuse coutume dont on ait conservé le souvenir est celle qui mettait en gaieté les villageois du comté d'Oxford.

Les servantes avaient le privilège de demander à un habitant du village de décorer leur maison avec du houx et du lierre, la veille de Noël. Si le villageois s'y refusait, les servantes avaient le droit de lui voler une culotte et de la clouer à la porte de la maison avec son nom qu'elles exposaient ainsi à la risée publique. De plus, il était défendu à l'infortuné coupable d'embrasser les villageoises sous le gui.

Est-il besoin de dire que la crainte de cette pénalité stimulait les plus braves? Car si toutes les traditions étaient bannies du reste de la terre, les hommes n'en regretteraient qu'une: le privilège du gui.

NOËL

Gabriel VICAIRE

*La Vierge mignonne endort, en chantant,
Son petit Jésus sur la paille fraîche.
Elle respandit au fond de la crèche,
Comme un grand lis d'or au bord d'un étang.*

*Hélas Le pauvre grelotte en ses langes,
Il pleure, et le vent qui vient des chemins
Glace méchamment ses petites mains,
Faites pour guider la troupe des anges.*

*Comment l'apaiser ? — Le bon saint Joseph
D'une voix très douce entonne un cantique,
Et l'âne et le bœuf, sous l'auvent rustique,
Marquent la mesure en branlant le chef. —*

*Mais qui vient là-bas ? Quel est ce cortège ?
Ce sont les bergers avec leurs troupeaux.
Ils entrent, vêtus de sayons de peaux,
Tout enguirlandés de flocons de neige*

*— « Salut, bonne dame, enfant merveilleux !
Si nous n'avons pas, comme les rois mages,
De l'or, de l'encens, de belles images,
Pour vous réjouir le cœur et les yeux,*

*« Pauvres chevrins, perdus dans la plaine,
S'il nous faut pâtir, hiver comme été,
Regardez du moins notre pauvreté,
Ne méprisez pas nos bonnets de laine.*

*« Nous voilà, petits, tous à vos genoux.
Souriez un peu, soyez charitable.
Nous sommes aussi nés dans une étable ;
Que vos jolis yeux s'arrêtent sur nous ! » —*

*Et, se prosternant devant la madone,
Chacun lui présente un peu de pain bis,
Des roses, des noix, du lait de brebis,
Et c'est de grand cœur que cela se donne.*

*Aussi gracieux qu'un jour de printemps,
L'enfant a souri, disant : « Je vous aime. »
Joseph et Marie ont souri de même,
Et le bœuf et l'âne ont paru contents.*

LE PEINTRE J.-A. BARD

Le peintre J.-A. Bard, dont nous reproduisons ci-dessous une des œuvres, naquit le 15 janvier 1812. Élève d'Ingres et de Paul Delaroche, il se rendit à Rome, pour travailler aux peintures murales de la Chapelle Sixtine. Revenu à Paris, il collabora avec Paul Delaroche et Horace Vernet à l'exécution de

plusieurs tableaux notamment « L'Enlèvement de la Smala d'Abd-el-Kader » qui figure au Musée de Versailles. Une « *Madone portant l'Enfant-Jésus* », datée de 1841 eut les honneurs du Musée du Louvre. Bard, exposa plusieurs fois au Salon et reçut la Médaille d'Or.



PRIÈRE A LA MADONE — Tableau de J.-A. BARD (1812-1862). — École française.

LE PROFESSEUR PACHON, de la Faculté de Bordeaux.

Victor Pachon est né à Clermont-Ferrand, le 24 mai 1867. Fils de fonctionnaire, il fit ses études classiques au Lycée de Poitiers et commença ses études médicales dans la même ville, qu'il devait quitter bientôt, dès sa seconde année de médecine, pour aller à Paris. Porté spontanément vers la recherche physiologique, il entra au Laboratoire du Professeur Charles Richet où il réalisait, de 1889 à 1892, les recherches expérimentales qui aboutirent à sa thèse inaugurale sur le rôle du cerveau dans la respiration. Dans cette thèse, démontrant l'existence d'une fonction respiratoire du cerveau, base de la théorie cérébrale du Cheyne-Stokes, Pachon révèle déjà ce souci constant d'éclairer des points obscurs de physiologie normale ou pathologique dans un intérêt immédiatement médical. Cette ligne de conduite, dont il ne s'est jamais départi, est le trait caractéristique de son œuvre physiologique. C'est ainsi que ses expériences d'extirpation de l'estomac sur le chien et le chat (1893-1894) ont été le point de départ de la pratique de la gastrectomie chez l'homme, depuis 1897.



Dans le domaine digestif, ses travaux ont encore porté sur le pouvoir protéolytique propre du duodénum, le pouvoir digestif des extraits de pancréas d'animaux à jeun et la fonction trypsinogène de la rate. Avec Gley il a publié des recherches qui comptent parmi les premières ayant contribué à établir la fonction anti-coagulante du foie.

Dans le domaine circulatoire l'œuvre de Pachon a été particulièrement importante. Il a énoncé et fixé les lois qui définissent les rapports du pouls et de la tension artérielle. Il a développé les expériences de Chauveau sur l'intersystole, imposant à l'attention des cliniciens, suivant la remarque de Grasset, ce phénomène particulier de la révolution cardiaque. Il a codifié la cardiographie extracardiaque et lui a donné son étalon normal, en montrant la valeur et la spécificité de la cardiographie systématique en décubitus latéral gauche (1902-1904). En 1909, Pachon donnait à la clinique l'instrument actuellement classique qu'il désignait du nom d'oscillomètre, et dont l'emploi mondial

— on peut le dire — a contribué, non seulement à répandre la pratique de la mesure de la tension artérielle chez l'homme et à faire comprendre l'importance de ses divers facteurs, mais encore a créé toute une méthode nouvelle et spécifique d'exploration fonctionnelle cardio-vasculaire, l'oscillométrie proprement dite, dont bénéficient aujourd'hui, en même temps que les diverses branches de la médecine, la chirurgie et l'obstétrique, comme l'ont mis en lumière les travaux de Guyot et Jeanneney et ceux de Paul Balard.

A citer encore des recherches de psychophysiologie sur les phénomènes vasomoteurs en rapport avec les modalités affective et perceptive de l'activité cérébrale, des travaux de méthodique physiologique concernant la perfusion des organes, etc.

En 1895, Pachon était nommé professeur agrégé de physiologie à la Faculté de Médecine de Bordeaux. Seize ans plus tard, en 1911, il succédait au professeur Joly, dans la chaire de Physiologie de cette Faculté.

Doué d'un beau talent oratoire, servi par une solide érudition scientifique et une vaste culture générale, possédant à un haut degré le sens de l'analyse des faits et celui de leur synthèse, préoccupé jusqu'à l'extrême de précision et de clarté, Pachon a su donner à son enseignement un souffle intense de vie. L'an dernier même, ces qualités maîtresses lui valaient l'ovation que lui firent les membres du Congrès de Médecine de Bordeaux, à la suite de son Rapport sur les relations fonctionnelles du sympathique et des glandes endocrines.

Le professeur Pachon est membre correspondant de l'Académie de Médecine et Chevalier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Professeur Pachon, fait une leçon sur la physiologie du cœur. Il est entouré de ses trois assistants : à gauche, sur de vieux livres (dont le maître est un amateur éclairé) ; le Docteur Roger Faure tient un cardiographe ; en haut à droite, le Docteur C. Petiteau ; en bas à droite, le Docteur Delmas Marsalet, préparateur adjoint ; au milieu (1^{er} plan) sur un tabouret l'oscillomètre sphygmométrique Pachon ; puis un chat, à qui le Professeur vient de faire une gastrectomie totale, et qui se sauve avec son estomac.

LA CARNINE LEFRANCO

NE FATIGUE NI L'ESTOMAC, NI L'INTESTIN. COMME LE FAIT LA VIANDE CRUE, ET SON ACTION EST PLUS ENERGIQUE PUISQUE,

"DANS LA VIANDE CRUE L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE ACTIF, THÉRAPEUTIQUE, C'EST LE JUS."

DOCTEUR J. HÉROLD, (Le Combattant, 1 Rue Ermer)





LA NATIVITÉ (Fresque de l'Oratoire de Greco Milanese)
par Bernardino LUINI (vers 1478 + 1532). — École milanaise.